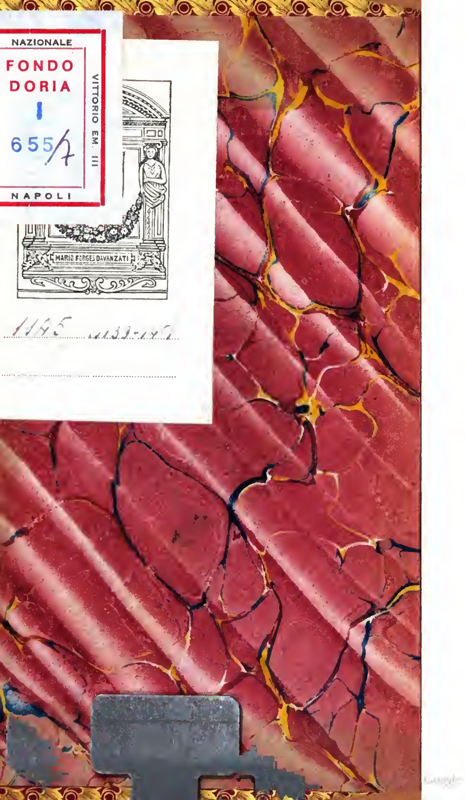










MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

TOME SEPTIÈME.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE.

MÉMOIRES
D'UNE
CONTEMPORAINE,
OU
SOUVENIRS D'UNE FEMME
SUR LES PRINCIPAUX PERSONNAGES
DE LA RÉPUBLIQUE, DU CONSULAT, DE L'EMPIRE, etc.

« J'ai assisté aux victoires de la République, j'ai traversé les saturnales
« du Directoire, j'ai vu la gloire du Consulat et la grandeur de l'Empire;
« sans avoir jamais affecté une force et des sentimens qui ne sont pas de
« mon sexe, j'ai été, à vingt-trois ans de distance, témoin des triomphes
« de Valmy et des funerailles de Waterloo. » MÉMOIRES, *Avant-propos.*

TOME SEPTIÈME.

Quatrième Édition.



PARIS,
LADVOCAT, LIBRAIRE, QUAI VOLTAIRE,
ET PALAIS-ROYAL, GALERIE NEUVE.
1829.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

CHAPITRE CLXVII.

La sœur Thérèse. — Lettre à D. L***. — Le père de la sœur Thérèse. — Julie. — L'évêque de Vannes, M. de Pancemont. — M. Bernier, évêque d'Orléans. — Fouché. — Conspiration de Georges Cadoudal. — Henriette et sa mère. — Madame de La Valette. — Souvenirs déchirans. — Mort de Julie. — M. Oberkampf, *seigneur de Jouy.*

Il y avait douze jours que tout était fini pour moi; le monde avait comme disparu sous mes larmes. De mes innombrables souvenirs il ne m'en restait qu'un, celui de l'épouvantable catastrophe qui m'avait tout rendu indifférent. Les illusions qui soutiennent l'existence ne pouvaient arriver jusqu'à mon cœur... Je vivais uniquement

sur un tombeau.... La bonne sœur à qui j'eus de si touchantes obligations était la seule personne que j'avais voulu voir et entendre, et dont la présence ne me fût pas odieuse. Je n'étais pas rentrée chez moi. Rien n'aurait pu me décider à revoir les lieux où j'avais rêvé une félicité éteinte dans les flots d'un sang généreux; j'avais choisi un autre appartement près la rue de Vaugirard, pour me rapprocher de ma bonne et pieuse consolatrice: elle avait acquis un empire absolu sur mes volontés, parce qu'elle pleurait à mes larmes. Me consoler eût été blasphémer ma douleur.... Ah! j'aimais mon désespoir comme je l'avais aimé; c'était tout ce qui me restait de lui... La bonne sœur venait tous les matins me chercher pour la première messe, que nous allions entendre à la chapelle du boulevard des Invalides; je l'avais suppliée de me laisser le costume sous lequel mon assiduité à l'église pouvait n'exciter aucune curiosité... Pauvre bonne sœur! « Je manque peut-être à la rigidité de quelques réglemens, me disait-elle; Dieu, qui voit les cœurs, sait que le mien attache à cette condescendance pour votre douleur l'espoir de gagner une âme noble, et de la rendre digne de le connaître »; et elle céda.... Je ne trompais point sa pieuse bienveillance par

d'hypocrites promesses; mais en voyant ma douleur il était naturel à celle qui attendait tout de la religion, qu'elle la crût seule capable de me consoler... D. L*** faisait mille démarches pour me parler. Je l'évitais; mais je lui avais écrit: « Je « serai fidèle à ma parole, jamais votre nom ne « sortira de ma bouche; mais toutes nos relations « sont finies. Puis-je oublier que si vous m'eussiez « sacrifié vos abominables devoirs le héros était « sauvé?... Ne craignez rien de moi; si jamais la « vengeance pouvait lui rendre la vie, alors vous « devriez trembler.... Renvoyez mes papiers par « le porteur.

« SAINT-ELME. »

D. L*** ne renvoya que mon argent et le peu de bijoux qui me restaient avant le fatal 7 décembre. Je fis peu d'attention alors à mes papiers retenus par lui. Hélas! je ne croyais plus à un lendemain dans ma vie! Quant à ma situation financière, je ne m'en occupais pas davantage; je crois qu'il me restait encore cinq mille francs. N'étais-je pas assez riche pour un avenir que mes vœux ardens et sincères bornaient à quelques heures?... Changer de religion m'a toujours paru une sorte de lâcheté, et je n'y songeais certes

pas; mais je n'en priais pas moins avec entraînement avec la bonne sœur. J'étais si fervente qu'elle dut croire à ma vocation. La religion réformée n'admet point la consolation d'invoquer les saints pour protecteurs, et je sentais que dans les grandes amertumes de l'âme une image est comme un appui visible pour les prières adressées aux amis qu'on a perdus... Avec quels élans de foi je pressais sur mon cœur quelques restes des cheveux du guerrier, seul bien qui me restait! J'élevais mes yeux noyés de pleurs vers la sainte pour l'éternel bonheur d'une si noble victime. Je vécus ainsi jusqu'au 22 décembre sans repos et presque sans nourriture, et cependant ne succombant pas à ma douleur. La bonne sœur, me croyant à jamais divorcée avec le monde, ne fit aucune tentative pour m'en arracher. Mais je voyais que son âme généreuse se complaisait dans l'espérance de ne me voir chercher que le ciel pour consolateur, d'adoucissement à mes souffrances que la prière, et des actes de charité pour distraction. J'aime à arrêter ma pensée sur ces jours de deuil!

Sœur Thérèse avait une de ces physionomies douces et expressives qui, sans beauté et sans jeunesse, attirent cependant par leur sourire en causant avec elle dans les courts momens enlevés

à ses pieuses occupations : soulagement des infortunés, exercices d'une dévotion sincère. Dans un de ces momens où je témoignais à la bonne sœur ma surprise de la voir si bien instruite des bruits de guerre, de nos victoires, et des grands événemens de l'empire, dans l'effusion de ses confidences et de ses souvenirs, elle me donna les détails suivans qui resserrèrent encore les liens de la reconnaissance qui m'attachaient à elle :

« Vous vous êtes peut-être plus d'une fois « étonnée, madame, de me voir, dans mes obs- « curs devoirs, si instruite des intérêts terres- « tres. Hélas! dans la grande famille française, où « sont les mères, les épouses, les sœurs, qui ne « virent pas un époux, un frère ou un ami suc- « comber avec honneur ou revenir avec gloire, « après avoir combattu pour la commune patrie ? « Bien jeune encore je perdis mon père à la ba- « taille de Friedland ; mon frère Philippe fit les « campagnes de 1805 et 1806 avec le sixième « corps : dans celle de Russie il fut blessé de « Viazma à Smolensk, où le maréchal Ney com- « battit dix jours comme un soldat. C'est là qu'il « sauva la vie à mon frère, qui serait resté sur le « champ de bataille si cet ami du soldat n'eût re- « gardé comme ses enfans les braves associés à

« sa gloire. Ma famille est de Sarrelouis. Mon frère « étant revenu souffrant de ses blessures, voulut « y aller finir ses jours avec moi. Notre modique « patrimoine eût suffi aux besoins de notre obs- « cure existence. Philippe était l'oracle de nos « veillées; on se pressait autour de lui pour en- « tendre les actions héroïques. Alors je lui disais : « Philippe, si l'on se bat encore, je veux être « sœur de charité; je veux secourir et consoler « ceux qui souffrent. — Je connais ta vocation, « disait-il, elle est noble et généreuse. » Lorsque « tous les rois armés se levèrent de nouveau « contre Napoléon, mon frère courut aux dra- « peaux. Mais, hélas! il périt dans notre dernière « campagne. Fidèle à mon vœu, je me fis rece- « voir sœur de charité, et j'obtins la faveur de me « rendre à Mézières. Ah! madame, c'est là que « j'ai entendu les derniers soupirs des moribonds « qui ressemblaient encore à des cris de triom- « phe. Je n'appris la mort de mon frère que plu- « sieurs mois après l'avoir perdu. Ce fut long- « temps après l'accumulation de nos derniers dé- « sastres, que j'appris l'arrestation du chef de « mon pauvre frère, l'arrestation du maréchal « Ney. Ah! combien alors je trouvai mon frère « heureux de n'avoir pas vécu jusqu'à ce jour fu-

« neste! J'aurais donné, croyez-le, ma chère « dame, le reste de ma vie pour que le héros eût « trouvé comme Philippe la mort du champ de « bataille... — Chère bonne Thèrèse, ah! je ne « veux plus me séparer de vous », lui répondis-je; et cette promesse partait du fond de mon cœur. Que de maux, en effet, j'eusse évités! si dès-lors je me fusse jetée dans les bras de la pieuse fille, qui répétait souvent : « Je suis heureuse! car ma « vie se passe à *secourir* et *consoler*. Vous, si « bonne, si naturellement charitable, puisque le « monde vous pèse, croyez-moi, cet habit vous « sera un abri contre les chagrins. Déjà il soutint « votre agonie dans un moment où la terre n'a- « vait point de consolations pour de pareilles « douleurs. Lui seul peut consacrer son deuil.

« — Thérèse, bonne Thérèse, ah! vous dites « bien, m'écriai-je en pleurant sur son sein; oui, « je veux comme vous passer le reste de ma vie « à consoler et à secourir.... » Ma résolution était sincère. Mais le sort m'attendait encore pour bien d'autres agitations! et le lendemain même du touchant discours de sœur Thérèse, le hasard le plus singulier me rattacha de nouveau à toutes les vicissitudes de ma destinée errante et bizarre.

Ma bonne Thérèse avait promis de venir de grand matin. Je l'attendis long-temps, et avec une impatience bien naturelle dans mon état et après ses promesses. Elle arriva enfin; ses traits étaient altérés. « Je quitte, me dit-elle avec trouble, une « femme malade dont l'obstination à repousser « toute parole religieuse me chagrine et me dés« espère. Vous qui avez mieux que moi l'élo« quence du monde, ce langage que peut com« prendre une malheureuse créature qui n'ose « espérer en une miséricorde qu'elle n'invoqua « jamais, oh! venez, de grâce, à son secours et « au mien.

« — Ma chère sœur, j'y consens. Je vous accom« pagne.

« — A ce trait je vous reconnais. Eh bien! ve« nez sous vos habits; la sévérité du mien l'a ef« frayée. Son âme souffre et repousse la prière, « qui seule adoucit les peines et les remords eux« mêmes. »

Je jetai une robe et un châle sur moi, et suivis aussitôt la bonne sœur, qui me conduisit dans une maison près de Saint-Sulpice. Après avoir parlé au portier, Thérèse m'indiqua le numéro de la chambre et s'éloigna, me promettant de venir dans une heure me reprendre: « Tâchez,

« ajouta-t-elle, de préparer les voies du repen-
« tir. »

Je montai un étroit et vieil escalier; au dernier étage je trouvai une jeune femme qui se donnait pour la garde, et voulut m'empêcher de voir la malade; quelques pièces de monnaie l'apaisèrent. Jamais je ne vis plus triste réduit : une seule fenêtre, fort élevée, répandait à peine là quelque clarté. J'approchai, tâchant, avec le secours de mon flacon, de ranimer une vie qui paraissait s'éteindre. La malade me regardait d'un air égaré, et se soulevait avec effort; elle repoussa ma main qui lui prodiguait du secours : « Éloignez-vous,
« qu'on me laisse mourir; je le veux, je dois
« mourir; et cependant la mort m'épouvante; j'ai
« une fille, je l'ai perdue. Ah! je crains la mort!

« — Je conçois vos terreurs, vous êtes mère;
« mais si vous avez des torts sur la conscience,
« faites que votre enfant n'ait pas à vous les re-
« procher. Calmez-vous d'abord, je suis venue
« pour vous aider.

« — M'aider! et le pouvez-vous? y a-t-il des
« secours contre le remords?... Ma fille, c'est moi,
« moi, hélas! qui l'ai perdue; je lui laisse pour
« héritage la misère et l'opprobre. » Ici cette malheureuse poussa des cris si déchirans, que ma

résolution en fut ébranlée. Étant enfin parvenue à la calmer un peu, elle me dit, sans que j'eusse provoqué ses aveux, qu'elle était fille d'une femme qui avait, dans la révolution, sauvé la vie au curé de Saint-Sulpice, à l'époque des massacres de septembre; que celui-ci, pour échapper à une proscription commune, les avait emmenées en Allemagne, d'où ils n'étaient revenus qu'en 1800. « J'avais à mon retour quatorze ans, « et, bientôt après, je perdis ma mère. M. de « Pancemont s'occupa de me donner un état; on « me trouvait jolie, j'eus le malheur de le croire, « et à mon tour je devins mère; j'élevai secrète« ment le fruit de cette première et coupable sé« duction; M. de Pancemont eut la générosité de « ne pas nous retirer sa protection. L'intelligence « précoce de ma fille le touchant, il se l'atta« cha, lorsqu'en 1802 il fut nommé évêque de « Vannes. »

M. de Pancemont était très lié avec un prêtre du parti vendéen, dans le temps de la faveur de ce prélat auprès de Napoléon, avant et à l'époque où il fut sacré par le cardinal Caprara, légat du pape. M. de Pancemont employait souvent cette femme, que je nommerai Julie, à des voyages et à une active correspondance avec l'abbé

Bernier. Elle me prouva qu'elle avait été fort avant dans les secrets de l'évêque de Vannes, par les détails qu'elle me donna sur les relations de M. de Pancemont avec l'évêque d'Orléans, M. Bernier, à l'époque et au sujet de la fameuse déclaration des évêques constitutionnels, lors de la restauration du culte; lorsque M. de Pancemont parcourait son diocèse pour y rétablir la concorde, Julie fit un voyage en Angleterre, où se trouvait M. Amelot, évêque de Vannes, non assermenté et simplement démissionnaire. Là l'imprudente émigrée se lia avec une foule de personnes qui lui firent oublier ce qu'elle devait à M. de Pancemont, qui était fort dévoué à Napoléon. Julie, qui lui devait tant, devint son ennemie pour un peu d'or; exerçant auprès de son bienfaiteur un espionnage étranger, elle instruisait ses nouveaux amis des secrets d'une intimité qui eût dû être sacrée pour elle; c'est ainsi qu'elle se regarda avec raison comme une cause de la mort de l'évêque de Vannes, par l'événement de 1806, lors de l'arrestation de deux individus faisant partie du débarquement effectué sur les côtes de Bretagne, par les affidés de Georges Cadoudal. On arrêta deux de ces individus dans le Morbihan, accusés d'être les principaux

auteurs de ce coup de main. Peu de jours après, M. de Pancemont alla donner la confirmation dans un village à quelques lieues de Vannes; sa voiture fut arrêtée, on le saisit, on l'amena affublé d'habillemens grossiers; une rançon énorme lui fut imposée : il souscrivit à tout pour sauver ses jours et ceux de son secrétaire gardé en otage. M. de Pancemont, ému par l'événement, et malgré les témoignages du plus touchant intérêt, mourut, peu de temps après, en 1807, regretté et pleuré par tout le monde. Julie, depuis cet événement, n'avait plus eu de repos; son bienfaiteur lui avait laissé en mourant des preuves d'une bonté qu'elle avait si indignement payée par l'ingratitude; elle chercha à se rapprocher des agens du gouvernement avec lesquels elle avait eu des relations; ses services honteux furent plus tard employés et largement payés. Mais bientôt encore la persécution succéda à la faveur; un des complices de Georges Cadoudal fut arrêté : instrument obscur d'une trame fort étendue, c'était lui qui avait entraîné Julie à trahir la reconnaissance qu'elle devait à M. de Pancemont.

Fouché était à cette époque tout à Napoléon, et Julie porta la peine de ce double changement

de maître et de services; Julie resta en prison pendant deux ans, et ne dut sa liberté qu'aux démarches de sa fille. Cette coupable femme avoua qu'elle avait elle-même poussé sa fille à se livrer à un homme qui mit son intérêt et ses services subalternes, mais puissans, au prix du déshonneur. Cette infortunée, moins dépravée que sa coupable mère, prodigua les plus tendres soins à celle qu'elle venait de rendre à la liberté. A peine sortie de l'enfance, belle, innocente encore, quoique flétrie, la pauvre Henriette voulut travailler pour sa mère; celle-ci spécula sur d'autres ressources, et réussit à vaincre les résistances de l'infortunée qui lui devait le fatal présent d'une vie de honte. Deux ou trois années d'opulence payèrent tant de sacrifices; mais Henriette, en suivant les conseils de sa mère, avait, en perdant la pudeur, acquis les vices de sa cruelle position, et bientôt, méprisant sa mère, elle s'en sépara sans regret, pour suivre un homme qui l'abandonna à son tour. Une chute de cheval détruisit à jamais tous ses honteux moyens de fortune, en la défigurant honteusement. Elle fut recueillie dans un des hôpitaux de Londres, où son amant l'avait délaissée.

Une lettre déchirante, qu'Henriette écrivit à

sa mère, avait hâté, par de tardifs remords, l'agonie de cette malheureuse femme, depuis longtemps commencée. Cette femme ne méritait certes aucune pitié, et m'inspirait même comme un sentiment d'épouvante; mais elle souffrait, et elle était seule, pauvre, désespérée, et je ne pus lui refuser ma compassion, surtout lorsque, après mes offres bienveillantes, elle me supplia les mains jointes de faire une démarche qui pouvait, en secourant sa fille, rendre au moins à elle la mort moins amère.

« Je vous promets, lui répondis-je, de vous rendre votre fille si elle existe encore; indiquez-m'en les moyens. » Alors Julie, se ranimant, me donna l'adresse de madame de La Valette, épouse du marquis de ce nom, qui avait été receveur des Basses-Alpes, et dont j'ai parlé ailleurs. « Elle me plaint, elle connaît celui qui m'a ravi ma fille; elle vous dira, madame, les moyens de la faire revenir. Voilà des lettres qui témoigneront de toute ma franchise et de toute ma véracité »; et elle m'en remit plusieurs en effet, portant une signature bien connue. Je laissai quelqu'un près de Julie, et pourvus à ce qu'il ne lui manquât rien, exigeant qu'elle reçût les soins d'une sœur de la charité.

« Mille fois plutôt mourir de besoin ! » s'écria cette femme endurcie.

J'eus, en pensant à ma bonne Thérèse, presque honte de ma pitié, et n'exécutai ma promesse que par le religieux scrupule qu'elle m'avait inspiré. J'étais restée fort long-temps, et Thérèse qui m'attendait en bas ne s'était point lassée. Je lui dis que j'avais échoué, et que mon dessein était de faire les démarches nécessaires pour le retour de la malheureuse Henriette.

« Ah! oui, je serai de moitié dans cette bonne « œuvre, s'écria-t-elle. Si jeune elle ne sera peut-« être pas endurcie comme sa pauvre pécheresse « de mère, qu'il ne faut pourtant pas abandon-« ner. Si nous sauvons ces deux âmes, quelle « espérance de pardon pour nos propres fautes « auprès du ciel. ! »

Je rapporte les propres termes de cette bonne Thérèse. Je ne suis ni dévote ni hypocrite, et j'assure en toute sécurité que jamais dans mes plus beaux jours aucune éloquence ne m'attendrit plus profondément que ce langage simple et ingénument religieux.

Je me rendis chez madame de La Valette. La réception fut déchirante. Amie dévouée de l'infortuné Labédoyère, elle avait été compromise

pour avoir voulu le sauver. Nous pleurâmes sur la même inutilité d'espérances pour les mêmes malheurs. Ce fut un moment cruel, un renouvellement de larmes ! Mais j'y recueillis des consolations que jè n'aurais pu devoir aux soins pieux et tendres de ma bonne Thérèse; et ce hasard, cette rencontre d'une connaissance qui datait des jours de nos triomphes, m'attacha par la puissante magie des souvenirs.

Madame de La Valette se chargea de tout pour la fille de la coupable Julie, et fit plus encore qu'elle n'avait promis, avec cette courageuse activité d'héroïne qui la distinguait. Je la quittai après être convenues de nous voir tous les jours. Nous avions déjà tant de voyages projetés! De retour chez moi, j'y trouvai Thérèse qui m'annonça que Julie était à l'agonie et totalement sans connaissance. Je me sentais de l'éloignement pour des maux sans remède, et Thérèse elle-même m'engagea à éviter ce funeste spectacle. Elle retourna seule remplir un pénible devoir; et lorsque je la revis, Julie avait cessé de souffrir : ce qui changea les dispositions de madame de La Valette pour sa fille; et au lieu de la mander à Paris, elle assura son exil à Londres, où je la vis trois ans après. Je trouvai chez madame de La

Valette un ami du célèbre Oberkampf, celui qui établit en France la fabrique des toiles de Jouy, et que Napoléon appelait en plaisantant *le seigneur de Jouy*. C'était le lendemain de la mort de Julie; et cette rencontre, dont je rendrai compte dans le chapitre suivant, décida mon départ pour la Belgique, et me rejeta de nouveau dans toutes les agitations d'une vie nomade.

CHAPITRE CLXVIII.

La visite au Père-Lachaise. — L'ami d'Oberkampf. — Mes adieux à la sœur Thérèse. — Départ pour Lille. — Mon duel dans cette ville. — Le général marquis de Jumilhac.

J'allais partir........ Quitter la France, où rien de cher à mon cœur n'existait plus, n'était pas un sacrifice; mais la terre de la patrie avait reçu un précieux dépôt, et ce dépôt mortel faisait encore de la France le lieu où j'aurais voulu vivre pour pleurer...... Le sort en ordonna autrement; et bien des évènemens allaient encore se placer entre le jour d'un éternel adieu et le retour à la tombe du héros.... Je me décidai à une visite au cimetière du Père-Lachaise. Jerrai là plusieurs heures, au milieu de ces monumens funèbres qui n'attestent que l'opulence des morts ou l'orgueil de ceux qu'enrichissent leurs héritages. Je cherchais une simple tombe, une in-

scription touchante, quelque ingénieux emblème d'une immortelle douleur....... Rien...... Rien ne disait plus : *Ici repose Michel* Ney, *naguère encore soldat français, aujourd'hui un peu de poussière*[1].

J'avais voulu venir seule à cette station de deuil, et privée alors de la présence de la religieuse fille qui avait purifié mes chagrins en les partageant, j'avoue que ma douleur se ressentit de mon isolement, et que mon imagination, un moment abattue, s'exaltait ensuite par d'affreuses idées de vengeance; des mots inarticulés s'échappaient de mes lèvres avec des malédictions. Je m'aperçus bientôt que mes bruyantes exclamations devenaient l'objet d'une importune curiosité. N'ayant plus à perdre qu'un seul bien, ma liberté individuelle, je quittai ce triste séjour,

[1] Toutes les classes, même les plus obscures, avaient été tellement touchées de la mort du prince de la Moskowa, que, pour prévenir ces pieux rassemblemens, qu'alors on eût autrement interprétés, le bruit avait été répandu que le corps du maréchal avait été enlevé du lieu de repos. En effet, de ce moment, aucun signe extérieur n'indiqua à l'intérêt public le lieu qui cachait les restes mortels du *brave des braves*; mais l'amour au désespoir, mais le constant dévouement d'une longue admiration, surent le deviner.

après avoir prononcé le serment d'un éternel regret.

Sous l'empire encore du sentiment qui m'avait absorbée, j'allai faire mes adieux à l'homme bon et sensible qui, le premier, avait fait sur la tombe de Ney une démarche que je venais seulement d'imiter. Chez lui demeurait un ami de madame de La Valette et du célèbre Oberkampf, dont je me rappelais avoir entendu parler à M. Lecouteulx de Canteleux, lequel m'avait fait connaître cette charmante apostrophe de Napoléon au grand manufacturier :

« Vous et moi, nous faisons, M. Oberkampf,
« une bonne guerre aux Anglais, vous par votre
« industrie, moi par mes armes ; et c'est encore
« vous qui faites la meilleure. »

M. Sabatier, nom de l'ami d'Oberkampf, était un homme fort instruit, un de ces bons et aimables vieillards, à l'imagination fraîche encore, à la tête droite et vive, malgré les années. Il était parent de ce conseiller Sabatier qui, sous l'ancien régime, avait été enfermé dans le château de Doulens pour s'être élevé contre l'enregistrement des édits bursaux. M. Sabatier trouvait un incroyable plaisir à parler de son ami; le nom d'Oberkampf était toujours le premier qu'il pro-

nonçait. « On était, disait-il, si ignorant encore, « et si ennemi de l'industrie, que ce grand ci- « toyen fut obligé de tout vaincre pour doter son « pays de nouvelles richesses. » Oberkampf fit comme Galilée, pour prouver que la terre tourne : il se mit à mettre en mouvement ses machines, et la France grandit bientôt dans cette nouvelle voie, rivale de l'Angleterre. Sabatier, dans son noble orgueil pour son ami, s'abandonnait à cette effusion de souvenirs intarissables et chers. « Voilà, dis-je, un de ces hom- « mes utiles à qui on devrait élever des sta- « tues. »

Sa modestie repoussa tous ces hommages, le sénat même : il ne voulut point y entrer ; il ne voulut recevoir que la croix d'or de la Légion-d'Honneur, que Napoléon lui offrit en la détachant de sa propre boutonnière.

Sabatier était venu à Paris pour être utile à madame de La Valette, dans les désagrémens qu'elle s'était attirés lors du jugement du malheureux Charles de Labédoyère. Oh ! ce bon M. Sabatier était un vrai modèle d'amitié !

« — J'ai besoin de votre obligeance, me dit-il ; « mon amie madame La Valette m'a assuré que « votre zèle et votre dévouement intrépide ap-

« partenaient à qui les invoquait. Je suis forcé « de rester ici, et vous savez que les lettres sont « fort peu sûres du secret à la poste ; voudriez-« vous, pourriez-vous faire un voyage à Mont-« brison ? » Et l'aimable et bon vieillard me tenait la main serrée dans ses mains tremblantes, et son regard plein d'une généreuse bienveillance sollicitait la mienne ; elle lui était trop pleinement acquise déjà, pour que je voulusse faire valoir comme un sacrifice ce que très sincèrement je regardais comme un véritable bonheur : « Disposez de moi, de tous mes momens, « et comptez sur mon infatigable activité. » Il s'agissait du salut de l'infortuné Mouton-Duvernet, qui s'était soustrait jusque-là par la fuite au conseil de guerre devant lequel il devait être traduit, par suite de l'ordonnance royale du mois de juillet 1815.

J'avais connu le général Duvernet en 1807, au moment où il venait d'être nommé colonel du 63e régiment de ligne, et plus intimement pendant la campagne de France. Je l'estimais pour sa bravoure bien connue, pour les qualités de son cœur mille fois éprouvées par ses amis ; je me trouvai donc heureuse d'être appelée à lui rendre service. Chercher à sauver les victimes des con-

damnations politiques, quand leurs actions ne se rattachent pas à du sang versé et n'ont pas été jusqu'au forfait, m'a toujours paru un dévouement digne de mon sexe, un dévouement qui prévient souvent les regrets des gouvernemens eux-mêmes, forcés de sévir contre de pareils coupables, et qu'à quelques années de distance ils iraient peut-être jusqu'à récompenser. Oui, on eût peut-être rendu service à nos princes, si l'on eût sauvé les guerriers frappés, et ayant failli comme Biron, ce Biron que Henri IV présentait avec un égal orgueil à ses amis et à ses ennemis, et qu'il eût été pour cela si beau de sauver en dépit de sa faute et de lui-même. M. Sabatier me remercia les larmes aux yeux; nous convînmes de mon départ pour le lendemain, et d'une entrevue nouvelle le soir même chez madame La Valette [1], dont il me vantait avec enthousiasme le noble caractère, et surtout la fermeté héroïque; hélas! bientôt j'allais la lui voir cruellement

[1] Cette dame n'est point parente de madame de La Valette, dont le nom brille sur une des plus touchantes pages de l'histoire; mais il y a cependant une étonnante conformité dans leurs infortunes. Celles de l'une sont heureusement finies; l'autre, mon amie, n'a trouvé le repos que dans le tombeau, sur les terres de l'exil.

mettre à l'épreuve. Mais n'anticipons point sur l'avenir.

Avant de me rendre chez elle pour convenir de mon départ, je passai pour la dernière fois au simple asile dont bientôt j'aurai à regretter l'obscure sécurité. J'y trouvai ma bonne sœur Thérèse; sa vue ne changeait point ma résolution, mais elle rendait bien cruel l'aveu de mon départ: il y a pour moi comme un joug dans les témoignages d'un intérêt sincère: aussi, quoique j'aie eu la force de m'y soustraire, je n'oublierai jamais l'expression douloureusement résignée qui accompagna cette phrase d'un regret touchant: « *Nous ne prierons donc plus ensemble?*

« — Ah! vous prierez pour moi, chère et « bonne sœur; que les vœux d'une amie me suivent au loin pour me sauver de moi-même et « de ma destinée.

« — Chère dame, pourquoi me quitter?

« —Nous nous reverrons bientôt, je l'espère... « Mais non, chère sœur, je ne veux point tromper votre sollicitude; le sort m'attache de nouveau à des intérêts de ce monde que vous devez « ignorer. Non, je ne vous reverrai plus ici-« bas.

« —Eh bien! que la sainte volonté de Dieu soit

« faite; mais ne m'ôtez pas l'espoir de nous revoir.
« Oh! oui, je prierai pour vous. »

Son visage baigné de larmes, et ses regards purs levés vers le ciel, me furent témoins et garans de la sincérité de ses pieux souhaits.

Nous nous quittâmes après avoir pris les moyens de donner de mes nouvelles. Au mérite du cœur, la bonne sœur joignait cette grâce naturelle d'un esprit tranquille et droit dont les passions n'avaient jamais bouleversé les principes; plus tard je citerai quelques lettres, sinon comme modèles de style, du moins comme exemples de tout ce que le courage peut inspirer de tendre et de bon à une faible femme, prodiguant sa vie au soulagement des autres.

Après avoir terminé quelques affaires, il m'en restait une des plus désagréables, et cependant d'un haut intérêt; mes papiers étaient restés entre les mains de D. L***. Ne redoutant rien au monde autant que de le revoir, je l'informai par billet de mon départ, sans lui en confier le motif ni le terme, le priant simplement de me faire tenir ce qu'il avait à moi. Au lieu de mes papiers, je ne reçus que ces mots : « Je sais tout ce qui vous est « arrivé depuis le 7 décembre; je devine vos pro- « jets : je n'ai aucun papier qui vous soit néces-

« saire dans un pareil état de choses; prenez « garde à vous. »

Résolue à ne point me laisser intimider, je pris le parti d'affecter une complète insouciance sur ces papiers, et de partir sans passeport. Je me rendis chez madame La Valette; je la trouvai, non pas désespérée, car cette femme était vraiment extraordinaire pour le sang-froid et la résolution, mais elle venait de recevoir une lettre qui lui donnait de sérieuses inquiétudes pour la liberté de son mari. « J'invoquais vos offices pour « un ami proscrit, me dit-elle, et voilà que j'en ai « besoin pour moi-même, pour M. de La Valette, « dont on menace la liberté. Je vais quitter Pa« ris; adressez-moi vos lettres rue des Aman« diers : cette voie est sûre. Ce bon Sabatier m'a « parlé de votre obligeant empressement; je ne « veux point le détourner de son objet sacré; hé« las! ce pauvre Duvernet, plus avide de gloire « que de richesse, se trouve peut-être sans res« source. Ma fortune est bien médiocre, la pro« scription est suspendue sur toute ma famille; eh « bien! mon amie, je partagerais encore ce qui « nous reste pour sauver Mouton-Duvernet. Tant « qu'il reste quelque chose à faire pour l'amitié « et le malheur, on doit le tenter ». Madame de

La Valette arrivait à une grande énergie de caractère par une extrême bienveillance de cœur ; le contact de cette âme extraordinaire communiquait tout ce qu'elle éprouvait elle-même, et, en l'approchant, je me trouvai heureuse d'obéir à cette voix qui m'appelait à des agitations et à des vicissitudes que peu de jours avant j'avais ensevelies dans l'anéantissement d'une dernière catastrophe.

Toutes mes dispositions étaient prises pour mon départ de Paris, quand, près de monter en voiture pour Lyon, je reçus un mot qui changea mon itinéraire ; et je pris la direction contraire de Lille. Il ne peut rien survenir d'extraordinaire sur la route de Flandre, aussi j'arrivai à Lille sans événement. A peine descendue à l'hôtel de Gand, je m'occupai, dès le soir même, de voir les personnes pour lesquelles le bon Sabatier m'avait envoyé des lettres, avec ma *feuille* de route pour cette nouvelle campagne. Je n'eus rien de satisfaisant à transmettre : on ne savait rien du général Mouton-Duvernet, depuis une première lettre de lui d'une date déjà ancienne et antérieure aux inquiétudes de ses amis. Cette lettre annonçait l'intention de traverser la Belgique pour se rendre aux États-Unis : était-il

passé ou non? voilà ce qu'on ignorait. Je me décidai aussitôt à me rendre à Bruxelles, à Anvers, et en Hollande même s'il le fallait, pour rejoindre le général.

J'étais trop près du champ de bataille de Mont-Saint-Jean pour n'y pas faire un pélerinage; je m'arrangeai avec mon conducteur pour y être conduite le lendemain à la pointe du jour. Je dînai ce jour-là à table d'hôte; j'étais habillée en homme, et l'impression peu avantageuse que je produisis sur un jeune officier qui arrivait à sa première garnison, eut des suites bizarres que je ne veux point passer sous silence. C'était un petit jeune homme tout gentil, tout guindé dans son premier uniforme; avec cela cependant un profil distingué, des yeux superbes et les plus belles dents du monde. On attendait l'heure du dîner, et le jeune officier parcourait en long et en large la vaste salle à manger, fredonnant avec un accent d'écolier un air de bravoure, s'arrêtant par intervalles pour lorgner en fat plus exercé une jeune et belle femme vêtue en deuil, et assise avec une paysanne fort âgée dans un des coins de la salle, qui causait peu, fort bas, et qui paraissait fort interdite des manières lestes et impertinentes du jeune officier. *Mi mangiava l'a-*

nima[1], comme disent les Italiens; je trépignais d'impatience. Il faisait extrêmement froid; la dame en deuil se tenait loin du feu, parce que, pour en approcher, il lui eût fallu se croiser avec l'officier, qui parfois s'y arrêtait, tournait sa chaise avec un air de prendre racine. Je tenais, moi, le coin opposé. J'étais si bien dissimulée par ma cravate de couleur, et mon bonnet de loutre couvrait si bien mes yeux, que l'on devait me prendre plutôt pour un commis voyageur que pour une femme; aussi, lorsque prenant pitié de la gêne et du froid que souffrait la belle inconnue, je me levai et l'engageai à venir se chauffer à ma place, le son de ma voix fit faire un saut en arrière au jeune officier. La dame s'installa au coin de la cheminée, et j'allai moi-même prendre une chaise pour sa vieille domestique, qui me fit force révérences; tous les voyageurs me regardèrent avec surprise, mais avec intérêt. Elle me remercia avec une politesse exquise; et sa conversation était en si parfaite harmonie avec son extérieur distingué, que je me sus un gré infini de m'être dévouée à sa défense: j'étais prête à devenir son champion au besoin.

[1] Je me mangeais l'âme.

Le dîner fut servi, et je me plaçai à côté d'elle: le jeune officier se trouva placé en face de nous à table. La dame, encouragée par mon accueil, me fit part de quelques circonstances de sa situation; elle venait de perdre une sœur chérie, mariée à un Écossais, qui laissait une petite fille de deux ans, qu'elle allait chercher à Namur où son beau-frère était mort de blessures reçues à Waterloo; et cet enfant était resté en dépôt chez la fille de la bonne femme que je venais de voir avec elle. « Et vous, lui dis-je, si jeune, comment « vous exposer à des voyages? comment ne pas « confier cette mission à un parent, à votre « mari?

« — Parce que la mort de ma sœur me laisse « seule au monde; l'enfant qu'elle me lègue est « un bien qui doit me tenir lieu de tout, et dont « je ne puis confier le soin qu'à moi seule. »

Je la regardai, et rien au monde ne pourrait reproduire l'angélique expression d'une sensibilité plus naturelle. Je crois aussi que mon regard lui dit tout ce qu'elle m'inspirait d'intérêt, car elle me pressa légèrement la main, en me priant de vouloir bien causer plus intimement dans sa chambre ou dans la mienne. Les manières de l'officier en question me firent hâter ce moment. Nous

quittâmes la table; et comme ma chambre était au premier, ce fut là que nous nous rendîmes.

L'aimable voyageuse ne m'avait pas parlé un quart d'heure, que j'avais déjà deviné qu'elle était du parti royaliste dans ses opinions; d'une famille d'émigrés, dont plusieurs membres avaient péri lors des massacres des prisons de l'Abbaye. Je regardais et j'écoutais cette dame avec une inexplicable compassion me raconter les horreurs de ces jours abominables; je pressais ses mains dans les miennes; mes larmes les arrosèrent quand elle me dit: « Mes frères ont péri de la « même manière; mes parens n'ayant pu emme- « ner que ma sœur et moi. Mariée à un étranger, « je devais me retirer avec eux à Edimbourg. La « guerre, ce cruel fléau, la guerre m'enleva tout. « Ah! madame, comment se peut-il qu'il y ait des « femmes qui se passionnent pour la gloire mili- « taire? Elles doivent avoir un cœur barbare!... » Si l'on m'eût dit pareille chose avec un air sententieux ou d'esprit de parti, j'aurais sans hésiter entamé la discussion du *pour* et du *contre*. Mais l'accent était celui du regret, et les regards de l'étrangère exprimaient une douleur si réelle, que je me serais crue vraiment barbare d'oser seulement lui dire que je ne voyais pas absolu-

ment comme elle. Nous passâmes une soirée délicieuse et toute d'émotions. La bonne vieille paysanne ne nous en causa pas une médiocre, par les détails qu'elle nous donna de l'arrivée du beau-frère de la dame chez elle, de la cruelle position de sa femme qui avait enfin succombé de douleur. C'est un bien étrange penchant du cœur humain, que cette sorte de plaisir qu'on trouve à s'abreuver de larmes, à déchirer son propre cœur par des images douloureuses! Singulière volupté des pleurs, dont l'amertume n'enlève jamais le soulagement! Le temps s'écoulait avec délices au milieu de tant de pénibles récits, lorsque j'ouvris ma porte pour reconduire la dame. La pauvre femme, qui nous précédait une lumière à la main, jeta un cri d'épouvante, et laissa tomber le bougeoir à la vue du jeune officier qui se glissait comme un revenant près la rampe de l'escalier. La petite dame tremblait, sa camariste se signait; mais moi, plus aguerrie, je parlai à l'officier en termes presque militaires sur l'inconvenance de sa conduite. Je me hâtai de remettre ma compagne chez elle, où elle s'enferma avec la bonne paysanne. J'étais à peine dans ma chambre, que l'officier sortit de la sienne, vint droit à moi et me dit, avec un ton qu'il crut

plaisant, des choses qui n'étaient que plates et ridicules. Je répondis en lui tournant le dos et en lui fermant ma porte. Interdit un moment, il revint à la charge en frappant du pied. Je m'étais mise à écrire, bien résolue de ne pas répondre; mais impatientée au dernier degré de cette longanimité d'impolitesse, poussée à bout par l'importunité de ses propos qu'il trouvait moyen de continuer par la serrure, j'ouvre violemment ma porte, repoussant le fluet apprenti de Mars, d'une main vigoureuse, jusqu'à la rampe de l'escalier, en lui disant : « On peut fort bien, monsieur, vous trouver un sot, et ce ne sont pas « ces gens-là qu'on prend même pour les étranges fantaisies dont si lestement vous croyez « toutes les femmes capables. » Et après ce bel exploit je lui vérouille de nouveau la porte au nez.

J'entendis bientôt que le militaire battu et mécontent appela un des garçons de l'hôtel, qu'il eut une longue conversation avec lui. Ce garçon me dit plus tard qu'il s'était amusé à persuader au jeune officier que j'étais un homme; que je profitais de ma mine un peu efféminée pour passer en Belgique sans passeport; que j'avais servi l'usurpateur; que j'étais de l'armée de la Loire,

un agent bonapartiste. Le jeune officier, crédule comme on peut sans ridicule l'être à dix-huit ou vingt ans, à une première année de garnison, le jeune officier se laissa imposer une conviction qui flattait son orgueil, parce qu'il avait à cœur le soufflet reçu. Quoi qu'il en soit, il s'en tira en galant homme, en militaire français, et moi en véritable mauvaise tête. J'avais dit à mon voiturier d'être prêt avant le jour; il fut exact, car il n'était pas six heures, qu'on vint m'éveiller. Mais mon officier fut encore plus matinal que lui; et rien ne saurait peindre ma surprise ni l'accès de fou rire dont je fus saisie, en trouvant, sur le plateau que l'on m'apporta avec mon café, un cartel, dûment en règle, de celui à qui ma vanité féminine n'avait pas dû supposer de si belliqueuses intentions.

Très convaincue qu'avant l'engagement on en viendrait à l'explication, je n'eus rien de plus pressé que d'accepter, et presque sérieusement, en relisant le billet, où un terme, dont je n'eus que plus tard l'explication, me choqua au point que, certaine de recevoir la mort, je me serais encore présentée sur le terrain sans sourciller. Le cartel me laissait le choix de l'heure et du lieu, ainsi que *des armes*. Le pistolet m'aurait

convenu, si j'avais cru vraiment me battre; mais l'épée m'a toujours paru plus noble, et je répondis : « Je n'ai pas l'honneur d'être un des *brigands* « *de la Loire*, mais je porte un cœur français, et « j'espère vous le prouver, mon petit sous-lieu-« tenant, à huit heures, au bas du rempart, « porte de Bruxelles : j'ai mon témoin et mon « épée. »

Aussitôt cette belle épître envoyée, je contremande ma voiture pour huit heures seulement, route de Bruxelles. Après avoir satisfait mon hôtesse, je courus dans la ville chercher l'ami du bon Sabatier, et lui contai, en riant aux éclats, mon aventure. Il était aussi d'humeur peu traitable, et, au lieu de s'opposer à ce duel, il voulait en partager et même en prendre seul les périls, pour apprendre au petit sous-lieutenant à mieux distribuer les épithètes. Nous voilà partis, et chemin faisant mon témoin ou mon défenseur me disait : « Vous battez-vous?

« — Oui, en vrai chevalier.

« — Mais savez-vous tirer?

« — Pas aussi bien que Lamotte ou Saint-Geor-« ges, mais.... *j'aurai trop de force, ayant assez* « *de cœur.* »

Nous arrivâmes les premiers, mais le jeune

officier ne se fit pas attendre; et, j'aime à le dire, son visage me parut embelli; ses manières, son ton, tout avait gagné. Cela me fit penser au malheur des préventions politiques : ce jeune homme était très brave, et il venait se battre pour avoir voulu dénigrer la bravoure de ceux qui, pendant vingt ans, avaient donné leurs preuves, et qu'il était fait pour apprécier.

Les témoins prirent nos armes; leur éloquence s'épuisa inutilement pour empêcher le combat. Le jeune sous-lieutenant mit bas l'habit; je fus un peu plus lente, quoique précautionnée contre la reconnaissance de mon sexe; et, toute résolue à me battre comme si le terrain m'eût inspirée, je noue aussitôt mon foulard autour de mes oreilles, pour ne plus rien entendre, et, ôtant aussi mon habit, je suis en garde au même instant. Le fer est croisé : l'officier fond sur moi par un dégagement que je pare d'un contre de quarte. Voyant les choses si sérieuses, mon témoin crie: « Halte, pour Dieu! c'est une femme. » Aussitôt mon jeune et brave adversaire, posant la pointe de son épée en terre, dit d'un air stupéfait : « Comment ai-je pu vous méconnaître? Ah! ma- « dame, comment m'excuser? » Nos témoins arrangèrent tout, et l'on se sépara les meilleurs

amis du monde, en convenant de déjeuner ensemble à onze heures.

Mais l'événement s'était ébruité par les caquetages du garçon de l'hôtel; et à peine avais-je pris un nouvel arrangement avec le voiturier, que je vis arriver le planton du général de Jumilhac, qui m'invitait à passer chez lui. Je savais cet officier-général un ardent royaliste, ennemi déclaré de l'empereur, et je m'attendais à une verte semonce. Je me trompais fort : le général Jumilhac avait sinon beaucoup d'esprit, au moins infiniment d'usage et fort bon ton. Il fut on ne saurait plus aimable; seulement, en me faisant l'honneur de m'inviter à dîner chez lui, il m'engagea fort à poursuivre ma route le lendemain, crainte, disait-il plaisamment, de quelque rechute d'humeur martiale, qui pourrait finir par mettre la garnison aux arrêts.

« Mais j'espère, lui dis-je, que le sous-lieutenant « n'y est pas?

« — Pour huit jours.

« — Ah! c'est une affreuse injustice; c'est moi « qui seule ai tort : ce jeune officier est brave; « je l'ai frappé, que pouvait-il faire? m'en demander raison.

« — Non; s'apercevoir de ce qui ne trompe

« personne : voir que vous êtes une femme.
« — Mais, général, il y a dix-huit ans que je « trompe les plus habiles; je vous en prie, ne le « punissez pas de mon extravagance. » Et, grâce à mes instances, l'ordre des arrêts fut révoqué.

La dame qui avait été cause de tout était partie. Il y eut déjeuner militaire à l'hôtel; et, pour qu'il ne restât aucun doute à mon adversaire, je parus sous mes habits de deuil, en femme. Ce fut un moment de triomphe, et un triomphe de cœur sans aucune vanité, car mon jeune officier, restant comme extasié, répétait : « Que ne vous « êtes-vous montrée ainsi, madame ? vous eussiez « été l'objet de mon respect, en me rappelant « les traits adorés de ma mère.

« — Et vous, monsieur, que ne vous êtes-« vous montré ce que vous êtes réellement ? je « vous aurais témoigné l'intérêt bienveillant que « vous méritez d'inspirer. » Il apprit après mon départ que j'avais empêché ses arrêts, et je reçus à Bruxelles une lettre spirituelle et pleine de bon sens; je pus à loisir faire des réflexions sur les jugemens précipités; car certes j'avais eu, je puis dire, la plus triste opinion de ce jeune officier, et non pas sans quelque raison. Le dîner chez le général Jumilhac fut gai assez militaire-

ment; j'y vis un colonel qui fut fort peu charmé de m'y trouver, ayant quelque peine à accorder son délire pour la restauration de 1815 avec l'enthousiasme du 20 mars même année. Je me contentai de peindre toutes les *revues* et *fêtes* où s'était montré mon dévouement, dont l'objet seul n'était pas nommé. J'aime tellement la franchise des opinions, que tout en me disputant avec le général Jumilhac, j'admirais cette chevalerie de caractère quand il s'écriait : « Oui! ma « vie, mon bras, mon âme, tout est aux Bour- « bons; et s'il faut le prouver, n'en doutez point, « nos rois légitimes trouveront dans l'occasion « des braves qui vaudront ceux d'Austerlitz et de « Marengo. » Nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, et je pris enfin à deux heures de la nuit la route de Wavres, où j'avais une information à prendre avant d'aller au Mont-Saint-Jean. Je courus cependant sans m'arrêter.

CHAPITRE CLXIX.

Pélerinage à Waterloo. — Le duc de Kent : générosité de ce prince. — Adèle, ou la folle de Waterloo. — Lettre d'Adèle. — Offres de services du duc de Kent.

En partant de Lille, je franchis la frontière sans avoir aucun plan bien arrêté; l'ami de Sabatier m'avait fait espérer de trouver peut-être des traces de l'objet de notre sollicitude à un petit hameau entre Mont-Saint-Jean et le village de Haye-Sainte : je m'y laissai donc conduire; après m'être convaincue de l'inutilité de nos conjectures, par rapport au général Mouton-Duvernet, je pris un enfant de l'auberge du hameau pour me conduire à ces lieux de souvenir et de deuil, où sept mois auparavant mon cœur se flattait encore de toutes les espérances, où je faisais des vœux pour la victoire; lieux où je n'apportais plus que le déchirant regret de n'y avoir point vu tomber le plus brave au milieu d'une armée

de héros. Je marchais au hasard, hélas! sans pouvoir faire un pas qui ne me fît tressaillir, en foulant cette terre abreuvée de sang. J'étais si occupée de mes douloureux souvenirs, que je n'avais pas remarqué un groupe d'étrangers dont je paraissais fixer singulièrement l'attention; j'avais conservé les habits de mon sexe, et mon deuil autant que mes manières durent me valoir cette curiosité. J'avais marché à grands pas; je m'étais assise; on eût pu, sans être injuste, me prendre pour folle. Je m'éloignai à la hâte; un de ces étrangers se détacha du groupe, vint vers moi, et me barra pour ainsi dire le passage; il y avait une émotion touchante sur ses traits nobles, mais altérés, et dans tout son aspect cet intérêt des personnes douées de quelques avantages extérieurs, et qui, je crois encore, succombent aux maux de poitrine, et dont le maintien, l'organe, tout exprime *la peine de vivre*. L'étranger s'arrêta devant moi; en voyant que c'était un Anglais, mon premier mouvement fut du dédain; mais un regard sur cette noble et pâle figure le changea en vive compassion, que je me reprochai presque d'éprouver pour un des vainqueurs du Mont-Saint-Jean, peut-être !...

Les premiers accens acquirent cependant toute

mon admiration au duc de Kent[1] (car c'était lui); il me tendit la main comme pour cheminer ensemble; j'y posai la mienne sans penser que ce fût ni un signe d'amitié ni de pardon. J'étais déjà trop sous le charme pour m'arrêter à une décence de convention.

« Vous êtes française, sœur, veuve ou mère « peut-être d'un Français tombé ici? Vous ne « sauriez croire, madame, combien votre sur- « prise à notre aspect, cet éloignement que vous « n'avez pas su maîtriser, vous élèvent à mes « yeux. Il y a courage et non pas ostentation à la « franchise de votre aversion pour les Anglais, « pour les vainqueurs du 18 juin. Tâchez, ma- « dame, de n'y pas joindre une prévention in- « juste, tâchez de vaincre ce sentiment en ma « faveur, car j'ai un bien vif désir d'être de vos « amis. »

Je traduis les propres paroles de ce prince anglais, car, en ayant montré toute mon opinion, je crois ne pas me donner envers personne le tort d'une haineuse prévention d'esprit de parti Le duc renvoya sa suite, à l'exception d'un

[1] Le frère du roi actuel d'Angleterre, et qui mourut à Bruxelles.

homme d'un âge mûr, et que je sus plus tard être un savant dessinateur, qui m'avait crayonnée dans l'attitude où j'étais lorsque le duc de Kent m'aperçut, mon chapeau passé au bras, mes cheveux en désordre autour de ma tête, et mon vêtement non serré au cou, en forme d'une robe de religieuse. J'ai, en 1823, acheté une lithographie à Paris, qui me ressemblait exactement, excepté qu'on a beaucoup embelli le visage. Les paroles si bienveillantes, l'intérêt si flatteusement témoigné, opérèrent facilement sur un caractère aussi peu haineux que le mien, et j'avoue que j'éprouvai une orgueilleuse consolation à parler librement de mes regrets, à montrer tout mon enthousiasme pour notre armée au frère du roi d'Angleterre. Il y a un attrait irrésistible dans tout ce qui sort de la ligne commune, et du moment que mon imagination est en jeu, je ne me guide plus que par ses inspirations. Le duc de Kent me dit qu'il était venu avec le projet de visiter tous les villages environnans, surtout les postes que le maréchal Ney avait occupés. Si près de douloureux événemens, je ne pouvais, sans tressaillir, entendre ce nom chéri et prononcé avec l'accent de l'hommage par une bouche ennemie; ce fut trop pour ma

prudence, et je demandai en sanglottant d'être du pélerinage du souvenir. Le duc de Kent observait dans cette tournée le plus strict incognito. Je renvoyai mon voiturier, lui donnant ordre pour déposer mes malles à Bruxelles, après avoir toutefois changé mes vêtemens de deuil contre mes habits d'homme, pour moins embarrasser et être moins gênée moi-même. Le duc était en calèche, et deux domestiques seulement conduisaient des chevaux de main.

Notre tournée fut de sept jours : à Gosselies, dernier village où Ney avait culbuté l'ennemi, avant l'attaque des Quatre-Bras, le 16, il nous arriva une scène singulière qui nous fit sentir qu'on ne brave jamais impunément les convenances, et que les gens qu'on appelle *peuple* en ont, pour ce qui touche au cœur, le sentiment profond. Partout dans ces villages, quand le duc de Kent faisait des questions sur les Français, les réponses furent autant de chants à leur gloire. Il arrivait même quelquefois que ceux qu'il interrogeait, ne pouvant ou ne voulant pas déguiser leurs regrets pour les vaincus et la haine des vainqueurs, lui répondaient, en feignant de ne pas le reconnaître pour anglais, des choses qu'à Paris on n'aurait osé dire, et dont je voyais avec

admiration que la fierté plaisait au noble caractère du duc de Kent. A Gosselies, au moment où nous allions remonter en voiture, un des domestiques du duc lui dit quelque chose en anglais, que je ne compris qu'à moitié. Il me l'expliqua aussitôt après avoir donné des ordres pour dételer. « Je ne vous demande pas si cela « vous arrange; je croirais vous faire injure. Il est « question d'être utile à une femme malade qui « est ici soutenue par les bons cœurs amis de vos « braves; nous allons la voir et la secourir, ve« nez. » Et il prit mon bras, m'entraînant sans attendre ma réponse. Nous arrivâmes à une espèce de masure où, sous les vêtemens délabrés de l'indigence, nous trouvâmes un cœur digne des beaux jours où l'amour de la patrie faisait braver la torture et la mort. C'était une femme de soldat de la grande armée, elle pouvait avoir alors quarante ans; grande, fortement musclée, laide, et le maintien hardi. Elle avait été entraînée par le mouvement de retraite du 18 vers Beaumont. Foulée aux pieds des chevaux et abandonnée, elle dut la vie à un bon paysan qui la mit sur sa charrette et la conduisit chez lui. On la saigna, et elle se rétablit assez pour se lever; mais ses membres, frappés par la chute et les

coups qu'elle avait reçus, étaient restés inhabiles à une occupation quelconque, et la malheureuse Adèle (son nom), sentant qu'elle était une charge pour ses pauvres hôtes, avait tenté de se donner la mort. Elle avait inspiré un intérêt sincère aux bonnes gens qui l'avaient recueillie; ils lui firent sentir le tort d'une pareille conduite, le chagrin et les désagrémens qui en résulteraient pour eux, et Adèle promit de vivre. Elle devint plus tranquille, ne courait plus, s'occupait à veiller les deux enfans en bas âge de ses hôtes, et payait ainsi en quelque sorte, par ses soins, le bienfait de leur hospitalité. Tout le village aimait Adèle; tous à l'envi lui faisaient raconter sa vie militaire. Fille d'un caporal et femme de soldat, depuis l'âge de sept ans Adèle ne connaissait d'autre vie que celle des camps; partout elle avait suivi les drapeaux français, partout elle avait partagé les fatigues, les périls de ces hommes dont on peut dire :

Ils ont bravé les feux du soleil d'Italie,
De la Castille ils ont franchi les monts,
Et le Nord les a vus marcher sur les glaçons
Dont l'éternel rempart protége la Russie.

Un malheur vint changer en misère la pauvreté des hôtes d'Adèle. Le mari, ayant dans une

dispute voulu séparer d'autres ouvriers ses camarades, reçut un coup qui le priva de la vue ; sa femme, jeune et jolie, disparut avec un étranger, et Adèle se dévoua à solliciter la pitié des bons cœurs pour l'homme honnête qui lui avait donné une si grande preuve de la générosité du sien. Tout ce qui passait à Gosselies allait voir Adèle; même dans les environs on parlait d'elle, les uns comme de la folle de Waterloo, les autres comme de la veuve de la grande armée; et tous ceux qui arrivaient, guidés par la simple curiosité, ne quittaient la masure qui abritait Adèle, son hôte et ses deux enfans, qu'attendris, étonnés du rare assemblage des qualités les plus nobles sous les livrées de la pauvreté et les dehors rudes et grossiers de la dernière classe du peuple. Le duc de Kent était facile à reconnaître pour anglais; et Adèle, en se dévouant pour son malheureux hôte, avait stipulé qu'elle ne solliciterait que la pitié des Français, et qu'elle aurait droit de repousser toute aumône étrangère. Cette condition, qu'elle remplissait avec une sorte d'orgueil, la consolait, disait-elle, de sa triste existence de mendiante.

Le domestique du duc l'avait prévenu de tout cela, et il me disait : « Vous allez entrer seule,

« et soyez mon aumônier; remettez lui, avec ceci, « de quoi acheter une chaumière et vivre quel« ques jours tranquille. » Il me donna un rouleau de guinées. Au moment où j'allais heurter à la porte du triste réduit, Adèle paraît pour aller, avec le plus jeune des enfans, à sa place sur la route de Frasnes à Mellet; elle s'arrêta avec surprise: et, ayant aperçu le duc, elle me prit aussi pour une Anglaise, et repoussa ma main et mon offre de service. Elle me dit : « Je n'en accepte « point des ennemis de la France; un pain que je « devrais à un Anglais, un Prussien ou un Cosa« que, m'étoufferait; j'aimerais mieux mâcher « une cartouche et y mettre le feu moi-même.

« — Prenez, Adèle; vous vous trompez, je suis « française.

« — Vous, je commence à le voir; mais ce « monsieur est anglais (désignant le duc), et je « n'en veux pas davantage de votre argent. J'ai le « cœur plus français que vous; car vous m'avez « bien l'air d'une de ces bonnes *luronnes* qui « suivaient nos généraux quand il y avait des fê« tes et de l'or à attraper, et qui ont porté l'a« mour qu'elles avaient pour *les napoléons d'or* « aux guinées des soldats de *Wellington*. Allez, « allez, vous n'aurez pas le plaisir de dire : J'ai

« fait l'aumône à *la folle de Waterloo*, *à la veuve* « *de la grande armée.* »

Le duc regardait cette femme avec une sorte d'admiration, que je trouvai trop indulgente; et je fus plus que confuse lorsque, s'approchant de lui, elle lui dit : « Monsieur l'Anglais, il y a « beaucoup de Françaises, comme madame que « voilà, qui sont toujours du parti du vainqueur; « mais s'il y en avait eu seulement dix comme « moi, vos soldats eussent été rôtis comme vos « biftecks au bivouac du bois de Boulogne, ou « comme vous fîtes autrefois rôtir la pauvre « Jeanne d'Arc, parce qu'à elle seule elle valait « mieux que la moitié de vos armées. » Et sur ce petit trait d'érudition brutalement patriotique, Adèle nous quitta avec un véritable maintien de port d'arme.

Le duc, qui était aussi sensé que bon, me dit : « Il y a quelqu'un dans la chaumière; il faut faire « à cette femme malheureuse du bien en dé- « pit d'elle-même. » Nous trouvâmes un homme infirme, aveugle et perclus; je portai seule la parole : le duc regardait, visitait ce lieu de misère. « Brave homme, voilà, dis-je, une bien forte « somme que plusieurs officiers français m'ont « chargée de donner à Adèle, à condition d'ache-

« ter ici, aux environs, une petite ferme, et y « vivre avec vous et vos enfans; nous viendrons « vous voir quelquefois.

« — Ah! mon Dieu, madame, s'il y a 600 fr., « nous rachèterons mon champ, ma bonne chau- « mière, là-bas, et nous serons tous riches; mais « cela ne se peut pas, il faudrait un *roi*, un *em-* « *pereur*, un *général* (la chute fit sourire le duc), « pour nous donner une somme comme ça.

« — Mon brave homme, il y a la moitié de « plus; êtes-vous content? »

Le pauvre homme voulut se jeter à nos pieds; je l'en empêchai, et lui demandai s'il avait quelqu'un de confiance: il nous indiqua le gendre du maire. Le duc laissa quelque argent à l'enfant qui était resté à la garde de son père infirme, pour aller acheter la nourriture dont ils avaient grand besoin, et nous passâmes une partie de la journée à terminer l'affaire du rachat ou rentrée en possession: tout bien conclu, il restait plus de 500 fr. pour partager entre les acquéreurs. Le duc fit retenir deux logemens à l'auberge, et nous résolûmes de ne repartir que le lendemain, pour voir l'effet de la surprise d'Adèle. Hélas! nous n'en pûmes jouir, et celle qui paya la noble générosité du duc fut pénible et peu méritée.

Le village avait été en un moment au fait de la fortune arrivée au pauvre aveugle et à la folle de Waterloo. Adèle avait un lieu fixe où, assise tous les jours, elle ne sollicitait pas, mais obtenait à son seul aspect d'abondantes aumônes; les commères du village y coururent lui dire qu'un monsieur et son fils étaient à la chaumière de l'aveugle; qu'ils avaient porté de l'or tant et plus au notaire, que le champ de l'aveugle était racheté; qu'il avait encore Dieu sait combien de pièces de reste, et que tout cela était *à moitié* pour elle et l'aveugle. Adèle devina très bien que le monsieur et son fils étaient ceux à qui elle avait le matin parlé avec tant de rudesse; elle se fit mieux tout expliquer en se rendant vers le soir à l'entrée du village : tout y était en rumeur sur la fortune si inespérée du pauvre aveugle et de la folle de Waterloo. En apercevant cette dernière, on courait vers elle; c'étaient des félicitations à n'en plus finir.

« Adèle, bonne Adèle, c'est vous qui lui avez « porté bonheur, lui disait-on, entre autres té- « moignages d'estime et de joie.

« Je lui porterai bonheur tout-à-fait, disait- « elle à voix basse, et d'un air calme et résolu. »

Elle conduisit la petite fille de son hôte chez

une pauvre femme, lui disant qu'elle allait venir la prendre. On ne revit pas Adèle, et la consternation fut plus grande, lorsqu'on eut la certitude de sa disparition, que ne le fut la joie de la fortune inespérée qui fut cause de la fuite de cette singulière créature. Lorsque le matin, de fort bonne heure, le duc me fit demander comment nous devions nous y prendre avec l'étrange et fière Adèle, j'allais lui proposer de me rendre seule à la chaumière; au moment même arriva le gendre du maire, que l'infirme avait fait appeler pour l'instruire de la fuite d'Adèle. Nous étions tous consternés; le duc devina ce que je n'avais pas voulu dire.

« C'est un grand et noble caractère, cette « femme, disait cet homme aimable et bon; elle a « deviné d'où vient la fortune de son hôte, et fuit « plutôt que d'accepter un bienfait d'une main « qu'elle regarde comme celle d'un ennemi de sa « patrie; de pareils sentimens eussent honoré « une Romaine, et placent bien haut cette mal- « heureuse femme. »

Avec quel sincère enthousiasme je remerciai le prince anglais d'admirer ainsi une femme qui poussait envers lui ses patriotiques regrets jusqu'à l'injustice. Nous discutions encore, quand

un petit paysan vint demander une dame habillée en homme, qui était avec un Anglais. « Je suis « sûr, dit le duc, que c'est un message de la fière « Française. » On introduisit le petit paysan : il arrivait des environs de Frasnes, et me remit une lettre qui prouva que le duc avait deviné juste. En la transcrivant, je ne me crois pas permis de ridiculiser l'orthographe, car le duc pensa, comme moi, que des sentimens tels que ceux de la malheureuse Adèle pouvaient se passer des grâces et de la pureté du style.

LETTRE D'ADÈLE.

« Le jour de la déroute fatale du 18 juin, où, « foulée sous les pieds des chevaux, abandonnée « mourante, recueillie par la pitié du pauvre, je « n'avais plus d'espoir au monde que cette pitié, « j'ai moins souffert, j'étais moins malheureuse « qu'aujourd'hui; je végétais du moins aux envi- « rons de la terre qui dévora nos immortelles « phalanges; je pouvais errer libre sur leurs tom- « beaux ; je pouvais maudire ces *héros du nom- « bre*, si insolens pour notre défaite, et si petits « trente ans devant nos baïonnettes victorieuses. « Je pouvais m'asseoir sur ce tertre où j'ai tenu

« la main glacée de mon Henri, pendant que son « corps mutilé disparaissait déjà sous la terre qui « le couvre avec ses camarades de gloire et de « mort. J'étais pauvre, mais heureuse; le pain ne « nous a jamais manqué, et je ne l'ai demandé « qu'aux Français qui ne foulent qu'avec respect « les terres du Mont-Saint-Jean. Vous arrivez, « vous êtes française, et vous osez venir à Waterloo dans les bras d'un Anglais? N'avez-vous « point de honte? Si vous avez aimé nos braves, « osez-vous bien venir fouler leur cendre avec « un de leurs ennemis, ennemis jurés de la « France? Et, si vous aimez vos rois, pouvez-« vous oublier l'horreur que doivent les royalistes aux héros de Quiberon. J'y étais : j'ai vu « foudroyer les malheureux Vendéens qu'épargnait le feu des républicains, je les ai vus foudroyés par le canon des perfides Anglais; leur « nom m'est en horreur, et leur vue m'est fatale. « *Le geôlier de Napoléon est anglais, ce mot seul* « *immortalise ma haine pour eux*; la mort et la « misère me paraissent mille fois préférables au « chagrin de leur devoir de la reconnaissance. Je « ne vous remercie point pour le malheureux « Jacques, car votre or le prive d'un cœur dévoué, d'un cœur français, et l'or de l'Angle-

« terre n'est bon qu'à payer des traîtres. Je mau-
« dis vos funestes bienfaits.

« ADÈLE,

« Veuve d'un brave mort à l'attaque
« de la Haye-Sainte. »

Le duc et moi restâmes à nous regarder; après avoir encore relu cette étrange épître, il fit récompenser généreusement le petit paysan, qui nous disait : « Que la *folle de Waterloo* était « allée à Beaumont avec une de leurs charrettes, « qu'on lui avait donné beaucoup d'argent après « qu'elle eut fait lire sa lettre à un monsieur à la « table de la diligence, qui lui en avait écrit « une, et que la folle avait pleuré en la recevant, « mais pleuré de joie (ajoutait le petit). » Le duc me dit : « Nous pouvons nous flatter qu'en « France on nous rend plus de justice. »

J'avoue que, le voyant si excellent, si aimable, l'admiration pour ses qualités, et le respect dû à sa naissance, et ma franchise naturelle, me mirent dans un embarras qui cependant me prouva que j'avais affaire à un homme d'un grand mérite et de beaucoup d'esprit. Je lui avouai qu'avant de l'avoir rencontré j'aurais applaudi à

la rudesse des aveux d'une haine que, jusque-là, j'avais eue comme Adèle, haine qui n'était pas éteinte pour la généralité, mais qui admettait de nobles exceptions.

« Ne me flattez jamais, madame; soyez telle « que lorsque, avec plus de bienséance, mais « aussi énergiquement, vos regards me prouvè- « rent tout ce qu'a tracé la main de cette infor- « tunée. Croyez-moi, un véritable Anglais n'es- « time rien tant que le patriotisme, l'amour du « sol natal. Si Napoléon eût réussi à soumettre « l'Angleterre, les femmes de Londres n'eussent « pas reçu avec des couronnes et des cris de joie « les troupes étangères dans les rues de Londres. « Occupons-nous d'abord du pauvre infirme : « voulez-vous lui aller confirmer que tout est à « lui ? Nous n'avons pas besoin de recommander « Adèle; si elle revient, elle trouvera toujours « amitié et secours ici. »

J'y fus, et malgré l'heureux changement, je trouvai tout le monde consterné. Je le dis au duc: « Ah! répondit-il, cette Adèle ne doit effec- « tivement rien ambitionner; elle est chérie par « des cœurs reconnaissans. » Il me parut attristé par cette réflexion, car un sombre nuage passa sur sa noble physionomie. « Ah! lui dis-je, ce

« n'est pas vous, monsieur le duc, qui devez « rencontrer des ingrats. » Je ne sais ce que je n'aurais inventé pour le distraire de sa mélancolique préoccupation ; oui, sans que la prévention où j'étais contre les Anglais me parût une injustice, depuis que j'avais entendu le duc de Kent exprimer avec tant de loyauté son admiration pour nos armées, parler sans haine de leurs illustres chefs, j'aurais cru manquer à toute convenance et au savoir-vivre si je n'eusse éloigné, au lieu de les chercher, les occasions de manifester mon opinion. Mais, faisant route avec lui pour Bruxelles, il se présenta un écueil à ma résolution, où toute ma prudence échoua ; et cet écueil, qui livra à cet homme noble et sensible le secret de ma vie et de ma mortelle douleur, ne devint pour moi qu'un motif de joindre à une haute estime une douloureuse reconnaissance pour la généreuse compassion que le duc de Kent montra en faveur d'une si haute infortune ; il m'apprit la démarche de madame la maréchale Ney à l'époque du procès. Cette épouse infortunée s'était confiée à la bonté d'un grand caractère, et avait écrit à un prince français pour le supplier de rendre le régent favorable à la cause de son époux. J'ai une copie de la lettre : le prince

français répondit de la plus noble manière à cette confiance; il écrivit au régent pour l'engager à faire comprendre le maréchal prince de la Moskowa dans la convention du 12. Cette lettre ne fut connue qu'en Angleterre, me disait le duc de Kent; elle y produisit un effet bien honorable à celui qui l'écrivit, aussi bien que pour l'illustre et malheureux guerrier qui en était l'objet. « Si vous « aviez entendu ce qu'on disait au sujet du ma« réchal Ney, vous ne croiriez pas, madame, la « nation anglaise ennemie de la gloire si brillante « de la vôtre »; et le duc me cita plusieurs démarches faites pour favoriser et appuyer près du régent la noble et généreuse démarche du prince français. « Si sa grâce eût dépendu de moi, disait« il, j'aurais mis mon orgueil et mon bonheur à « sauver une si belle vie. »

Depuis qu'il parlait du maréchal, mon émotion était visible et allait croissant : à cette assurance, je n'en fus plus maîtresse; je saisis la main de cet ennemi généreux, et la pressai fortement contre mon sein que soulevaient mes sanglots. Le duc, fixant comme avec surprise ses regards sur moi, me dit : « Grand Dieu! qui êtes-vous?.... Se pour« rait-il que vous fussiez la veuve infortunée du « maréchal?....

« — Ah! M. le duc, y songez-vous; serais-je « ici? m'eussiez-vous trouvée seule?.... Madame la « maréchale gémit au milieu d'une famille qui « l'adore; elle est entourée des respects dus à son « rang, et à une si haute et si irréparable infor- « tune. Madame la maréchale est aussi beaucoup « plus jeune que moi; elle se doit à ses fils, au « monde et aux convenances. Hélas! son deuil « même doit avoir de la prudence. Moi, je suis « seule; oh! bien seule au monde! Mon désespoir « est ma seule convenance, et je m'y livre et vis « avec ma douleur, sans m'inquiéter si je choque « les usages et l'opinion reçue? Que m'importe ce « qu'on pense de moi, ce qu'on dit? il n'est plus... « ma vie véritable s'est éteinte le 7 décembre; « toutes mes espérances de bonheur et d'avenir se « sont brisées contre un cercueil....

« — Pauvre infortunée, oh! combien vous me « devenez chère! Combien, combien avec ce cœur « brûlant, cette délirante imagination, vous avez « dû souffrir de morts!...

« — J'ai eu tous mes maux, et sa mort, je l'ai « vue et... j'existe!...» Je n'étais plus à moi. « Ah! « M. le duc, la douleur ne tue pas...»

Il tenait mes mains, il les pressa fortement contre son cœur, et, les regards fixés sur les

miens, il me dit : « Vous m'avez surpris, étonné; « j'avais une vive curiosité de vous connaître; « dès ce moment, je ne sens plus que l'ardent « besoin de vous être utile; je puis quelque « chose, et tout ce que je puis vous est offert et « acquis. » Et toute sa noble et si touchante physionomie confirmait son offre bienveillante; il fut satisfait, je crois, de l'expression de ma reconnaissance; car ses regards me le dirent : je ne pus m'empêcher de lui faire part des réflexions que me fit naître notre rencontre... « Convenez, « M. le duc, qu'il y a dans ma destinée du vrai- « ment extraordinaire; je me demande si je suis « bien éveillée, lorsque je pense aux sept jours « qui viennent de s'écouler, et à me voir ici assise « familièrement dans la voiture et avec le frère « d'un roi régnant. En vérité, M. le duc, je crains « d'avoir un peu abusé de votre excessive bon[illegible]

« — Ma chère dame, un *frère de roi*, quand il « ne vaut pas mieux, est bien près de valoir in- « finiment moins qu'un homme ordinaire; et je « pense, et généralement les princes de ma fa- « mille, que pour valoir quelque chose de plus il « ne faut pas placer entre les hommes et le trône « les sottes entraves de l'étiquette : vous m'avez « dit que vous désirez voir Londres; vous y ver-

« rez le roi sans garde, sans suite, et sans être « moins respecté ni moins chéri. Une chose que « j'ai souvent remarquée moi-même dans mes « courses, un matelot, un homme du peuple ar- « rive au milieu de ses pareils, s'il veut dire qu'il « a vu le roi, il crie à ses amis : *J'ai vu, je viens « de voir Georges;* et à ces mots tous les chapeaux « ou bonnets sont ôtés spontanément; si par bon- « heur il y a eu quelque mot ou quelque trait de « bonté à citer, ce sont alors des *god save* à n'en « plus finir et qui partent du cœur.

« — Ah! M. le duc, vous voulez me faire ché- « rir les Anglais en me forçant de les admirer! J'y « aurais du penchant, si je pouvais oublier les « lieux que nous venons de visiter et... le prison- « nier de Sainte-Hélène!

« — Ma chère dame, je vous estimerais moins, « si vous pouviez cesser d'être ce que je vous ai « vue près de Mont-Saint-Jean. » Nous n'étions plus qu'à une lieue de Bruxelles, et sachant que j'y trouverais quelqu'un qui, depuis plusieurs jours, d'après ma lettre, devait guetter mon arrivée, j'aurais été un peu embarrassée d'être vue par un parent du malheureux Boyer Peyreleau dans la voiture du frère du roi d'Angleterre, et j'étais fort embarrassée aussi pour dire à celui-ci

que je voulais me soustraire à l'honneur d'arriver avec lui. Je pris encore en cela le parti de la franchise, et fis bien; car j'y gagnai des conseils amicaux et des marques d'un intérêt que j'appréciai. « Mon voyage, M. le duc, lui dis-je, a un but sé-« rieux, et qui m'intéresse beaucoup. J'ai eu le « plaisir de vous le dire; mais je ne vous ai pas « avoué toutes les relations que j'ai à Bruxelles, « ni ne le puis, M. le duc; car ce secret n'est pas « le mien. Je dois à ces relations de ne pas être « vue d'une façon qui m'honore, mais qui pour-« rait inquiéter ou du moins surprendre mes « amis, et je désirerais descendre à une petite « distance de la ville, et....

« — Je vous comprends parfaitement. J'allais « vous proposer de vous conduire rue de l'Em-« pereur, montagne de la Cour, où vous seriez « bien chez de bons et honnêtes Flamands; mais « puisque vous êtes attendue, vous aurez un lo-« gement arrêté. Eh bien! écrivez-moi; voici mon « adresse. Écoutez, vous m'inspirez un intérêt « extraordinaire, parce qu'en vous tout est hors « du commun de la vie. Je respecte vos secrets, « je ne vous en parlerai jamais; mais laissez-moi « l'espoir de vous voir, celui de vous prouver « mon amitié sincère, et promettez-moi de la

« prudence pour vous-même. Après tant de cha-
« grins de cœur, croyez-moi, n'assombrissez pas
« le reste de votre vie par les terribles craintes et
« les dangers réels des relations politiques.... Du
« reste, en tout comptez sur moi, et.... n'oubliez
« pas l'Anglais du Mont-Saint-Jean.

« —Jamais, M. le duc, jamais. Je vous écrirai
« dès demain.

« —J'y compte, et vous pouvez compter sur
« moi. Adieu...

« —Non, M. le duc, au revoir ».

Et un léger et brillant équipage l'éloigna de ma vue, pendant qu'un funeste pressentiment oppressait mon cœur... Hélas! il était dans ma destinée de pleurer tous les objets de mon admiration et de mon estime! Un an ne s'était pas écoulé, que déjà je versais des larmes près le cercueil de ce royal bienfaiteur, ce généreux ennemi que le sort m'avait envoyé comme un consolateur sur le champ du deuil et du souvenir.

CHAPITRE CLXX.

Arrivée à Bruxelles. — Cambacérès à Sainte-Gudule. — L'officier à demi-solde. — La dame allemande. — Départ pour Paris. — Je retrouve Léopold. — Voyage à Lyon et à Marseille.

Jamais précaution ne fut prise plus à propos que la mienne. Je trouvai mes amis à une petite distance de la porte, et si je fusse arrivée dans la voiture du prince anglais, les commentaires sur cet honneur insigne eussent été longs, et ils auraient bien certainement nui à la cordialité de l'accueil. L'ami de Boyer était depuis peu en Belgique; il l'avait parcourue dans tous les sens, et il me donna la certitude que le général Mouton-Duvernet non-seulement n'avait pas eu le bonheur de s'embarquer, mais qu'il n'avait même paru dans aucun des ports du pays. Un joli petit logement avait été retenu près la porte d'Anvers,

non loin d'un jardin public, espèce de Tivoli belge, où se donnaient d'assez belles fêtes; on m'y conduisit comme en triomphe. J'arrivais de Paris, et on pouvait, à cette époque, tout dire en Belgique. On y parlait tout haut et presque sur les toits. L'ami de Boyer paraissait accablé par la conviction de la perte de Duvernet. « Nos communications duraient encore à la fin de novembre. « Depuis, tout moyen de correspondance est devenu impraticable. Mouton, dans ces circonstances si difficiles, ne peut renoncer à cette « insouciante sincérité du brave, qui croit toujours « que sa fortune, son courage et son honneur « seront plus forts que le génie de la proscription. « On ne peut avoir des amis plus actifs que les « siens. Eh bien! nos efforts ne le sauveront pas « de lui-même.

« — Il se donnerait la mort?

« — Non; mais il négligera toutes les précautions qui pourraient nous aider à le faire échapper au sort qui l'attend. Que fait-il en France? « Que n'est-il déjà parti, embarqué pour l'Amérique? »

On parla ensuite de tous nos exilés volontaires et autres; là se trouvait un personnage pour qui j'avais une lettre de M. Sabatier, personnage fort

distingué, fort connu, et que je ne dois pas nommer ici. Son existence est tellement un contraste avec celle du proscrit de 1816, que je ne crois pas qu'il me sût gré de relever en lui la *gloire de l'exil.* Je dois agir ainsi pour une autre raison encore : je dois à cet homme un souvenir de juste reconnaissance pour l'accueil que j'en reçus alors, et les soins qu'il se donna pour nos amis.

Monsieur *** parlait parfaitement italien, et s'il *me lit* (car on lit quelquefois à la cour), il se rappellera qu'au sujet des condamnés pour opinion, en me parlant de la nécessité de passer les mers, il me citait ce vers de l'*Agamemnon* d'Alfieri :

Un istesso paese non cape chi di Thieste nasce e chi d'Atreo[1].

Qu'il me paraissait grand et digne, lorsque, parlant de notre gloire française et de nos cruels revers sur une terre d'exil, mais hospitalière aux braves, il trouva dans le Corneille de ma patrie cette citation qui exprimait ses sentimens..... d'alors. J'ai revu cette même personne en 1825 ; il a fallu que je fusse bien changée *extérieurement,* car il m'a été comme impossible de me faire con-

[1] « Un même pays ne peut renfermer les fils d'Atrée et de Thieste. »

naître, tout en prouvant que mes sentimens étaient les mêmes. Ce militaire était ou du moins avait été en relation avec le baron de Montbrun, non pas celui qui mourut en 1812, mais son frère, celui qui, après s'être acquis quelque réputation à Lunéville contre les Russes, éprouva un échec qui le conduisit à une forte disgrâce, en se repliant sur Fontainebleau, dont il gardait la forêt. Ce baron de Montbrun fut un des juges de Boyer-Peyreleau. On savait que j'avais beaucoup connu le brave Montbrun dans la campagne de Russie, et, supposant que mes relations pouvaient s'étendre aux deux frères, on voulut me questionner sur beaucoup de choses. Je ne savais même pas que le brave Montbrun eût eu un frère, et, aux détails que donnèrent ces messieurs, je ne l'aurais pas reconnu pour tel.

On me demanda ensuite de me charger de parler à Cambacérès, pour l'intéresser à une souscription en faveur des officiers qui étaient arrêtés dans leur départ pour l'Amérique, par une soustraction affreuse que venait de leur faire un individu en qui ils avaient un peu trop légèrement placé leur confiance. Je vis ces trois messieurs le lendemain, et l'espoir de pouvoir être utile me rendit toute l'activité qu'une terrible ca-

tastrophe avait semblé anéantir chez moi. Le soir même je déposai deux lignes à la belle maison qu'occupait l'ex-archichancelier de l'empire, et le lendemain matin, sous mon modeste vêtement de deuil, je me fis annoncer chez lui. Un valet de chambre, vêtu comme un quaker hollandais, me répondit que *le prince* était à *la messe* et ne reviendrait de l'église que vers une heure (il en était huit et demie). Je crus un moment à la folie de cet homme ou à une de ces mystifications que les valets de l'opulence se permettent comme passe-temps. « Je demande, lui répétai-je, *le prince ar-* « *chichancelier ;* comprenez-vous ?

« — Oui, madame, à merveille ; et j'ai l'hon- « neur de vous répéter que le prince est à l'é- « glise.

« — Il y a donc aujourd'hui quelque grande « cérémonie ?

« — Non, la messe tout bonnement, comme « tous les jours.

« — Et le prince va à la messe ?

« — Il n'y manque jamais, madame.

« — Et il reste à l'église de huit jusqu'à une « heure ?

« — Mais il y retourne souvent pour entendre « les *vêpres*.

« — A quelle église ?

« — A Sainte-Gudule. »

Je sortis fort étonnée de chez le religieux archichancelier, et, je ne sais pourquoi, agitée de la crainte de ne pas réussir dans ma démarche, non que je veuille dire que l'observance de la religion rende insensible, loin de moi un pareil blasphème; mais il y avait dans cette conversion de Cambacérès une ostentation telle, que je n'osais presque plus réclamer un sentiment généreux et bienveillant de celui qui affichait à outrance une si subite vocation dévotieuse.

Voulant toutefois me convaincre avant de me laisser aller à mon imagination, je montai à Sainte-Gudule, cathédrale de Bruxelles. A peine entrée, que, de l'église principale, je vis agenouillé sur le marbre, dans l'humble posture du pécheur pénitent, vêtu non en moine, mais comme son valet de chambre, en quaker hollandais, habit brun, et énorme chapeau qui était posé devant ses genoux, le prince Cambacérès, ex-archichancelier de l'empire français. Depuis le *fatal* décembre, je n'étais pas entrée dans une église catholique sans émotion ni intention de prier Dieu; mais, je l'avoue, aucune idée attendrissante ni pieuse ne tint dans mon cœur à la

vue de cet étonnant changement, qui fit faire malgré moi à mon souvenir un terrible pas rétrograde. Placée à peu de distance et en face de l'ex-dignitaire de l'empire, je le regardais et me demandais encore : Est-ce bien lui ? Une laideur passée en proverbe ne pouvait laisser subsister le doute, et je me bornai donc à observer. Le prince archichancelier n'est plus, et je crois faire une prière pour son âme en souhaitant que tout ce que je lui vis faire d'exercices extérieurs d'humilité, de repentir et d'extases, fût le résultat d'une conversion sincère et d'une foi pure.

Je crus ne pas devoir tirer le prince de sa pieuse attitude, en m'offrant à lui subitement, et en réveillant, par ma vue, des souvenirs mondains qui paraissaient si loin de lui, et je le laissai sortir devant moi. On monte à l'église de Sainte-Gudule par une longue suite de marches en pierre; la moitié de l'espace était envahie par des mendians; l'effet que produisit sur cette foule en haillons la vue de Cambacérès me redonna, pour le sort de mes amis, un espoir que les apparences d'une dévotion outrée avaient fort affaiblie. De toutes parts les mains s'élevèrent pour demander, et toutes se fermèrent sur une large aumône; toutes les voix bénirent le Français charitable, que je

suivis des yeux. Il faut réellement que la bienfaisance et la vertu aient une beauté bien communicative, car, dans ce moment-là, j'étais tentée de trouver Cambacérès d'une figure supportable. Je le vis lentement descendre les degrés et prendre le chemin du parc; je résolus de demander ma première audience au hasard. Je devançai l'illustre promeneur, et me trouvai en sa présence au moment où il tournait vers le côté du théâtre du parc. Mes douleurs et mon lugubre vêtement avaient bien pu me changer, mais il y avait trop peu de temps que nous nous étions vus à Paris pour que je pusse être méconnaissable aux yeux de l'archichancelier; aussi fus-je bien étonnée de sa surprise, et de nouveau je tremblai pour la cause qu'on m'avait confiée, et je me disais: L'aumône même aurait-elle ses hypocrites?

Enfin, lorsque j'eus, par toutes les désignations possibles, forcé la mémoire de l'ex-dignitaire de l'empire à reconnaître l'amie du comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély et la *Fama volat* de Napoléon, ce furent des empressemens à se débarrasser de moi, auxquels j'eus, par seule malice, l'air de ne rien comprendre; et des recommandations de prudence, qui me furent garant que l'ex-dignitaire n'en aurait jamais besoin pour lui-même.

Je trouvai tant de petitesse dans ces recommandations, que, loin de m'y rendre, j'expliquai le motif qui m'avait fait désirer une audience.

En vérité, l'ex-dignitaire de l'empire était fait pour me faire passer par toutes les alternatives de la crainte, du doute et de l'espérance; au seul mot de *militaire malheureux* : « Assez, assez, « disait-il; de grâce, envoyez-le-moi demain à « deux heures. »

L'archichancelier là-dessus hâta le pas, et je ne l'accompagnai plus que de deux ou trois pour l'assurer de ma reconnaissance et de l'empressement de l'officier.

Je parcourus le parc en me répétant : « Il est « immensément riche; il dut tout à l'empereur; « il se fera un bonheur et une gloire d'être le pro- « tecteur des braves qui le défendirent encore, « quand tout l'avait abandonné, hors l'armée... » On va voir que je comptais on ne saurait plus mal.

En passant sur la place de la Comédie, j'aperçus l'ami de Peyreleau (Boyer de), et le chargeai d'annoncer à notre ami tout ce que j'avais recueilli d'espérances. Il ne me parut pas les partager, ce qui me fâcha presque; car rien au monde ne me déplaît autant que de voir l'incrédulité

qui doute de tous les sentimens honorables, au lieu de se fier à l'élan des âmes généreuses. Je sais bien, hélas! que l'expérience vit de raisonnemens froids, mais je préférerai toujours l'illusion qui me flatte à une raison qui m'afflige.

« Je vous attends à demain après l'audience », m'avait dit l'ami de Peyreleau en nous quittant; et j'attendis ce moment avec impatience; et le moment n'apporta que de tristes réalités. Le malheureux officier revint, tremblant de fureur et d'indignation. L'insensibilité et le ridicule des observations avaient surpassé tout ce qu'on aurait pu imaginer de plus mal, et ne se pouvaient comparer qu'à l'inconvenance du don offert par l'exarchichancelier de l'empire. Dix livres à un lieutenant de lanciers de la garde, prêt à passer en Amérique, et victime d'une infamie qui lui enlevait ses uniques ressources!

« Croirait-on, nous disait l'officier, qu'il a « osé me reprocher mon dévouement à l'empe- « reur? J'ai vu le moment où il m'aurait proposé « de me faire moine; il est bien heureux de son « âge qui excuse ses faiblesses, de l'affaiblisse- « ment de ses facultés qui peut absoudre son « esprit, sans cela je lui aurais rappelé tout ce « qu'il oubliait.

« — Qu'avez-vous répondu, au fait?

« — Je lui ai jeté ses deux pièces de cinq li-
« vres aux pieds, en lui tournant le dos, et je suis
« sorti du cabinet du prince comme on sort d'un
« corps-de-garde, sans salut et sans façon. »

Je racontai alors à nos amis la rencontre à Sainte-Gudule. La partie fut faite d'aller le lendemain admirer la conversion de l'ex-dignitaire; mais, le soir même, nous nous occupâmes efficacement de réparer la stérile bienveillance de monseigneur. Je promis beaucoup, et ce n'était pas trop présumer de mes moyens; je songeai à l'aimable sensibilité du duc de Kent, et je me proposai d'user, pour un homme malheureux, du droit qu'il m'avait donné de recourir à lui en toute occasion. Le succès dépassa même ma juste confiance, car en peu de jours notre officier eut tous les moyens de partir. Il m'avait fallu, pour tous ces arrangemens, aller et venir de Bruxelles à Anvers, et d'Anvers à Gand.

Le duc de Kent avait un tact si ingénieux de bienfaisance, qu'il commençait par vous enlever toute idée de refus, en donnant toujours pour prétexte d'une générosité un service rendu dont elle ne semblait plus que le prix mérité. Ainsi, des leçons d'italien que je lui donnais, pour la

prononciation spécialement, rendaient naturels tous nos rapports. Homme aimable et généreux, cet aveu est un tribut d'une immortelle reconnaissance.

« — Nos relations, me disait-il, pourraient « éveiller les soupçons de la malignité ou de la « politique : ajoutons aux charmes de l'étude l'at- « trait du mystère; j'ai un jardin près du rem- « part, à la porte de Namur; en voici une clef, « j'y passe régulièrement deux ou trois heures le « matin; que je vous y trouve le plus souvent « possible, et les moyens qu'on croit propres au « rétablissement d'une santé chancelante en de- « viendront plus puissans, vous me lirez et je « tâcherai de lire les poètes italiens; je vous écou- « terai dans vos récits de gloire militaire, et quoi- « que vous n'aimiez pas la nôtre, qu'en effet vous « ne devez pas aimer, je vous écouterai toujours « avec plaisir, car votre opinion a de l'exaltation, « mais point de haine.

« — Ah! M. le duc, lui répétais-je souvent, s'il « pouvait me rester des préventions, comment « ne céderaient-elles pas à de si généreux senti- « mens, à une si noble bienveillance! »

Chaque fois que je prévenais le duc de quelques jours d'absence, il ne me recommandait que

de veiller à mon repos, de ne point exposer ma sécurité pour d'inutiles projets et de chimériques espérances. Je n'écoutais pas assez ces conseils du plus touchant intérêt, cette voix d'une sage modération, dont, hélas! la mort cruelle allait trop tôt éteindre les accens.

Il y avait quelque temps que j'étais à Bruxelles, lorsqu'une lettre de madame de La Valette vint me donner les plus vives inquiétudes pour la tranquillité de cette dame. Aussitôt je me tins prête à voler près d'elle, et pour être mieux à même de la servir, je ménageai, autant que mon malheureux caractère le pouvait permettre, les ressources que je tenais de la générosité du duc de Kent. Dans une de mes courses à Anvers, j'eus occasion de m'applaudir de ce dernier pas que je croyais avoir fait vers l'ordre et l'économie, et qui, hélas! ne devait pas jeter racine chez moi. Conservant plus que jamais mes habitudes indépendantes, poussée par mes inquiètes réflexions, je parcourais le Strand, à Anvers, pendant une froide et triste soirée; j'étais sous toute la puissance d'un récent et déchirant souvenir, quand tout à coup je vois non loin de moi, dans le plus triste accablement et sous les dehors d'une plus triste misère, cette même Allemande, jeune et

alors bien jolie, que j'avais vue chez Regnault de Saint-Jean-d'Angély par hasard, que je méprisais, que j'avais plainte, et qui, dans cette rencontre inopinée, et par le cruel contraste de son extérieur, m'inspira une vive et pénible compassion. Je l'avais vue entourée de l'éclat des favoris de la fortune, et je la trouvais seule, malheureuse!... La fraîcheur et la jeunesse avaient fui de ses traits charmans... Les passions, la douleur, les remords, y avaient imprimé leurs traces. Tout son maintien était celui d'une profonde et amère méditation; parfois ses yeux se levaient vers le ciel, et comme pour l'accuser de la laisser vivre. Mon émotion devint inexprimable, à l'idée de cette solitude qu'elle avait cherchée si près des ondes; je m'imaginai qu'elle y était peut-être conduite par un projet sinistre, et j'approchai insensiblement pour être à même d'en prévenir l'exécution. Le visage de l'infortunée était baigné de larmes; le nom de Charles sortit de sa bouche avec un accent si déchirant, que je cédai à l'éclat de ma sensibilité. Je l'appelai par son nom, et me présentai devant elle, sans réfléchir au saisissement que j'allais lui causer. A ma brusque interpellation, elle s'élança vers le bas-côté du port, comme prête à chercher un refuge dans

l'Escaut, me faisant, d'une main, signe de m'éloigner, et de l'autre pressant fortement un portefeuille et un portrait contre son sein; puis elle cria avec une véhémence énergique : « Éloignez-« vous, ou voilà mon tombeau! Quoi! ici même, « au sein de la misère et de l'obscurité, je ne puis « le pleurer en liberté! O Charles! infortuné La-« bédoyère, tu as dû repousser un être couvert « d'opprobre, mais ton âme généreuse accueille « les larmes du remords et de mon affreux dés-« espoir.

« — Quoi! vous ne me reconnaissez pas? » lui dis-je.

Pauvre femme! que ses excuses étaient touchantes, et que ses aveux déchirans me la firent plaindre! Un misérable avait profité des premiers troubles de la seconde restauration pour l'effrayer. Elle lui avait confié tout son argent, et il l'avait dépouillée de tout. La malheureuse s'était traînée jusqu'en Belgique, dans l'espoir de s'embarquer pour le Champ-d'Asile, nouvelle patrie rêvée par la valeur aux prises avec le sort, et qui ne devait exister que dans ses songes. Il restait à la dame une dernière ressource, une somme assez considérable, déposée entre les mains d'anciens amis établis à Liége. Elle y était arrivée ex-

ténuée, malade. On l'avait mal accueillie, et une si ingrate hospitalité s'était encore aigrie au récit de son infortune, et de sa juste et légitime prétention du remboursement du dépôt qui en était la naturelle conséquence. Intimidée par l'accueil, madame de *** fut épouvantée des menaces, elle consentit à un désistement de toute prétention sur quinze mille francs loyalement prêtés, pour une misérable somme de douze cents francs, et le lendemain elle s'enfuit de chez ses indignes hôtes, se croyant assez riche, puisqu'elle avait de quoi payer son passage pour les rives étrangères, où le nom qui lui était cher pourrait du moins ne pas paraître séditieux aux échos. Mais la fatalité dont elle était marquée la poursuivit sans relâche.

Comment résister au bonheur de sécher des larmes! Ah! je puis sans aucune affectation dire que je ne le conçois pas; je n'aimais ni ne pouvais estimer cette femme; je n'aurais même voulu aucun rapport intime avec elle; eh bien! je me trouvai heureuse de pouvoir lui dire: « Je vous « offre de pourvoir aux frais de votre passage. Je « vous faciliterai les moyens d'arriver à ces terres « où votre cœur déchiré espère trouver un sou« lagement à son désespoir. » Je connaissais le

frère d'un capitaine dont le bâtiment était en charge pour New-York. Il se rappela heureusement un bien faible service que j'avais pu lui rendre dans les cent jours, et se fit un devoir et un plaisir de faciliter nos arrangemens. Nous réunîmes à la hâte une petite pacotille des choses les plus nécessaires ; je payai la traversée à moitié prix, et glissai dans un nécessaire un peu d'or pour les premiers besoins de l'exil. Madame de *** s'embarqua fortement recommandée au capitaine. Je vois encore son regard douloureux ; il y avait dans cette âme place pour les plus nobles qualités ; mais elle avait été envahie par de tristes habitudes que le repentir même n'efface plus.

En revenant à Bruxelles, je trouvai une lettre de Sabatier, qui ne me laissa que le temps nécessaire d'arrêter ma place au courrier, et de me rendre aux environs de Montbrison. La lettre m'indiquait l'asile du proscrit, et celle que j'avais pour lui renfermait les moyens de gagner la Suisse pour y attendre des jours plus prospères. Je descendis à Paris chez une femme dont le fils avait servi sous les ordres de Mouton-Duvernet[1] et qui fut blessé près de lui au combat de Cuença, où Mouton fut, sur le champ de bataille, promu au grade de général de brigade.....

Cette excellente femme était au fait et prévenue de tout. « Madame de La Valette me quitte, me « dit-elle; voici ce qu'elle m'a laissé à votre « adresse; elle est partie pour Lyon. » Sa lettre ne disait que ces mots: « Restez, tout est inutile. « L'insouciance a rendu impuissans les efforts de « l'amitié : il est arrêté! L'ordonnance royale du « 24 juillet 1815 aura son exécution. Vous trou- « verez Sabatier à Bruxelles. Laissez votre réponse « à la bonne madame ***. J'ai la tête perdue et le « cœur navré. Adieu. » M. Sabatier avait suivi de près sa lettre, et je résolus aussi de repartir, ne pouvant être utile à personne de mes amis. Nous touchions à la fin de mars, le temps était froid, et Paris me parut triste comme un tombeau. Que de réflexions se pressaient dans mon esprit! Le 20 mars allait luire, mais cette fois sans aucun rayon d'espérance. J'avais pris un cabriolet pour me conduire à la chambre que j'avais occupée depuis le fatal 7 décembre jusqu'à mon départ. J'espérais y rencontrer sœur Thérèse, qui était connue de la propriétaire. Je ne pus la voir; elle était dans un des hospices confiés à ses soins infatigables. Je déposai pour cette excellente femme ces lignes de souvenir : « Bonne sœur, conservez « mon nom dans vos prières, le vôtre est toujours

« sur ce cœur que vous seule avez sauvé du dés-
« espoir[1]. » Je n'aurais pas quitté Paris sans faire mes stations de douleur au Luxembourg ou au Père-Lachaise. Je ne voulus pas non plus négliger, n'ayant pas vu la bonne sœur, de plier un instant les genoux devant ce même autel où j'avais prié à ses côtés. Je me rendis à la chapelle du boulevard. Le sort m'y réservait une surprise, que dans la disposition d'esprit où j'étais je fus tentée de regarder comme une visible faveur du ciel.

Le saint lieu que j'allai visiter n'était point en ce moment solitaire; il s'y faisait un service pour une jeune fille enlevée à ses parens au moment où un hymen heureux allait l'unir à l'amant de leur choix. J'appris ces détails au milieu de la foule rassemblée devant l'église. J'approche, et j'aperçois, appuyé contre un banc et dans l'attitude d'un accablement profond, sous l'uniforme de sous-officier d'un régiment d'élite du nouveau régime, le fils bien aimé de la baronne de W***, Léopold..., celui que j'avais

[1] La petite croix d'un rosaire qu'elle me donna et qui ne me quittera jamais ; elle a touché les lèvres glacées du héros.

cru mort à Waterloo. Mon premier mouvement fut tout de joie et de bonheur, le second de réflexion si terrible que mon sang reflua vers mon cœur, et que je crus expirer au pied du cercueil où je m'étais agenouillée. Léopold était placé de façon à ne pas me reconnaître, tandis qu'aucun de ses mouvemens ne pouvait m'échapper. Je pouvais lire sur ses traits toutes les émotions de son âme ardente. Il jetait quelquefois autour de lui de ces regards vagues et mélancoliques qui ne voient pas. Plus souvent encore ses yeux restaient fixés sur le côté de l'église où se trouvait un groupe des filles de Saint-Vincent-de-Paule, et alors quelques larmes coulaient de sa paupière. Le fier jeune homme ne s'agenouillait point; mais sa noble tête se penchait sur ses mains saintement et convulsivement rapprochées... *Il prie pour lui et il pense à moi*, me disait mon cœur; et mon cœur ne me trompait point.

Quelle incroyable confusion de sentimens! Retrouver si soudainement celui que j'avais aimé, dont j'avais pleuré la mort! le retrouver dans un saint lieu, où le souvenir d'un plus vif et plus solennel attachement appelait mes larmes! Ce rayon d'un bonheur inattendu et d'une douce surprise venant éclairer l'abîme de mon déses-

poir, il y avait là de quoi bouleverser ma raison, déjà si facile à égarer. Je n'eus ni la force de me lever ni de me faire reconnaître par Léopold, qui sortit avant la messe finie; je le vis s'éloigner, et, lorsque les battans de l'église retombèrent sur lui, il se fit un bruit confus dans ma tête. Immobile, je regardais le catafalque; j'écoutais les chants religieux, et je me disais : « C'est une vi-« sion : Léopold n'est-il pas tombé au milieu des « carrés de la jeune garde? »

La messe venait de finir: j'étais toujours dans la même attitude. La femme qui vint ranger les chaises me crut évanouie, et, me prenant pour une parente de la jeune défunte dont on venait de célébrer les obsèques, m'offrit des soins avec beaucoup de bienveillance. Je sortis de la chapelle dans un état singulier de faiblesse et d'exaltation tout ensemble. Léopold existait..... je venais de le voir.... je l'avais laissé s'éloigner sans lui ouvrir mon âme!... Qu'était-il devenu?... mille pensées contraires augmentaient mes regrets. Léopold portait l'uniforme d'un corps d'élite... il a donc passé par bien des vicissitudes!... Comment les savoir? comment les apprendre de lui-même?...

Je sortis de l'église dans cette perplexité. Au

moment même, je fus arrêtée par un ami de madame de La Valette, qui m'apprit que le général Mouton venait d'être arrêté à Montbrison, de là transféré à Lyon, et traduit devant un conseil de guerre. « Madame de La Valette est au déses-« poir, me dit-il; je veux vous montrer sa lettre. » Je lui donnai mon adresse, en ajoutant que mon intention avait été de retourner à Bruxelles, mais que cet événement changeait mon itinéraire, et que j'allais partir pour Lyon dans la nuit même, si l'on croyait que ma présence pût être de quelque secours ou de quelque consolation à notre amie. « Ah! vous la sauverez peut-être, me dit « le messager; mais je ne dois pas cependant « vous engager à ce parti : je crois votre départ « pour la Belgique plus impérieux pour votre re-« pos. »

C'était juste me dire ce qui pouvait me décider à partir sans délai pour une autre destination; car il y a souvent quelque chose de si peu féminin dans mon caractère, que je rougirais de moi-même si je pouvais reculer pour une chance de danger ou céder à une menace. Chez moi, pourtant, ce n'est pas dureté : nul cœur ne s'ouvre plus facilement à la plainte et ne compatit avec plus d'abandon au malheur. D'où vient donc ce

mépris des dangers?... d'où vient cet instinct de courage, cette espèce de vocation pour la gloire, qui semblait rendre inévitable mon amour pour *le brave des braves?* L'ami de madame de La Valette cessa de combattre une résolution qu'il vit sortir d'une volonté si ferme; il promit, en conséquence, de m'apporter le soir même deux lettres et autres papiers, s'excusant toutefois de ne pouvoir, comme je l'en priais, se charger d'arrêter ma place et de m'accompagner au bureau des passeports. Je crus découvrir dans ce refus une arrière-pensée; elle me parut lâche et presque perfide. Mais comme une ancienne estime ne me permettait pas de garder un soupçon avec M***, je lui témoignai ma surprise, et cet ami dévoué me donna, par sa sincérité, lieu de l'estimer encore plus.

« Si vous éprouviez, me dit-il, des malheurs « que la fortune peut soulager, notre amie com« mune sait que la mienne lui appartient; mais « je suis père, et, gardant religieusement mes « souvenirs, j'y ai voué un culte invariable, mais « prudent.

L'on ne me verra point, en indigne adversaire,
D'un facile triomphe insulter le malheur,

Et des dieux inconnus adorateur vulgaire
Leur porter de mes vœux l'hommage adulateur.

« Mais la chance d'un délit politique m'effraie « pour ma famille; je recule devant l'idée de la « proscription, parce que je porte avec moi des « destinées chères et sacrées. La secousse que la « France vient d'éprouver a été violente, et les « précautions sont naturellement au niveau des « périls qu'on peut craindre.

« — Mais je ne conspire point, m'écriai-je en « l'interrompant; madame de La Valette non « plus.

« — Non, mais elle en est soupçonnée; son « mari subit une détention politique : vous écri- « vez, vous agissez pour un proscrit; une lettre « peut s'intercepter; croyez-moi, on peut, par « une seule imprudence, faire beaucoup de mal- « heureux. »

Pendant que ce généreux mais prudent ami de nos braves me parlait, il s'élevait en mon âme une confusion de pensées rétrogrades, de réflexions et de regrets, de souhaits inutiles, qui, malgré moi, me firent verser d'amères larmes. L'ami de madame La Valette les comprit en partie, et sut y compatir; mais rien ne pouvant

changer ma résolution prise, je ne crus pas aussi lui devoir une entière confidence de mes réflexions qui dérivaient des siennes, et dont Léopold était aussi l'objet. Si, par la position où j'avais trouvé ce dernier, je n'eusse eu des craintes sur sa fortune, cette position déjà m'eût défendu de chercher à réveiller nos souvenirs; et depuis les explications de l'ami de madame de La Valette, je sentais plus encore que je devais au repos de Léopold le *sacrifice* de mon désir de le voir, ne pouvant y immoler mes liaisons, et craignant que la sienne avec moi ne lui fût un reproche aux yeux de ses nouveaux chefs.

Ma vie n'a presque été qu'une scène continuelle d'égaremens et de faiblesses; mais je me rappelle avoir eu une plus forte lutte à soutenir contre mon cœur et la raison; la dernière triompha, et je partis la nuit même pour Lyon, après avoir écrit à Léopold les lignes suivantes:

« Vous vivez, cher Léopold; comment se fait-« il que, du 18 juin 1815 au commencement de « 1816, je l'aie ignoré? tandis que le lieu où je « vous ai vu hier, vos regards, votre attitude, « tout m'a prouvé que vous n'avez rien ignoré de « ce que j'ai souffert d'angoisses et de désespoir.

« J'étais bien près de vous hier : jugez de l'effort « qu'il a dû m'en coûter pour ne vous point dire : « Et moi aussi, je vis encore! Mais le lieu, mon « deuil, et... votre uniforme, m'en ont empêchée. « Quand vous recevrez celle-ci, j'aurai quitté « Paris; je vous écrirai de Bruxelles, peut-être « même je reviendrai à Paris sous peu. Vous pou- « vez m'écrire chez madame Louis, rue d'Anjou- « Saint-Honoré, où nous avions le projet de loger « votre aimable et malheureuse mère, avant le « départ qui l'enleva à votre filial amour et à ma « tendre amitié. Parlez-moi de vous, cher Léo- « pold; dites-moi tout, tout ce qui vous est ar- « rivé depuis huit mois; déposez encore toutes « vos peines dans le cœur de votre seconde « mère. « IDA. »

Je fis porter cette lettre à l'hôtel au nom de la famille que portait le fils du général D***, avec ordre de ne la remettre qu'à lui-même. La commission fut parfaitement exécutée; et à peine étais-je à Lyon, que mon amie me fit passer une réponse de Léopold, que je placerai peut-être plus loin pour ne pas interrompre le fil des événemens, et que cependant je ne crois pas devoir taire, pour les rapports que plusieurs détails de

cette longue épître ont avec les événemens du 18 juin, et quelques éclaircissemens qu'elle donne sur les principaux personnages. Je me mis dans le courrier pour Lyon, et fis ces cent dix-huit lieues comme tant de fois j'en avais fait cinq et six cents, sans m'occuper d'autre chose que du but de ma course. Je descendis à l'hôtel des Célestins; l'arrestation de Duvernet était le bruit du jour, et la généralité du public en paraissait consternée. C'est une chose à remarquer que l'intérêt qu'inspirent aux gens de tous les partis les victimes de leur opinion : s'ils étaient haïs par le parti qui les punissait, cette haine n'osait se montrer à découvert chez les particuliers; il y avait chez les royalistes les plus exaltés comme une espèce de pudeur politique, qui leur faisait cacher leur joie sous les dehors d'une généreuse compassion. Toutes les personnes que j'ai vues, pendant mon séjour à Lyon, paraissaient plaindre sincèrement le général Mouton-Duvernet. Je me fis conduire chez madame La Valette, je la trouvai très agitée, mais résolue : « Je suis *ob-* « *servée*, me disait-elle; la police a l'œil sur tou- « tes mes démarches; mon mari est déjà en sa « puissance, je voudrais l'instruire d'une chose « bien essentielle. Je connais bien votre cœur,

« ma chère Saint-Elme, mais le mien se fait un « scrupule de vous associer à mes dangers et à « mes peines. »

Je la rassurai entièrement et sus lui persuader que, loin de me déplaire, un voyage à Marseille me convenait, puisque j'avais encore quelques intérêts à régler. Alors madame de La Valette me donna mes instructions. Son mari était détenu au château d'If, mais avec la liberté de se promener une heure par jour ; il s'agissait de lui faire tenir une lettre importante et d'en recevoir la réponse. Je le promis à l'admirable femme dont je recueillais la confidence; elle se jeta dans mes bras, en pleurant de reconnaissance; je n'avais plus assez d'argent pour refuser celui qu'elle m'offrit pour le voyage et l'occasion qui pourrait se présenter d'un sacrifice imprévu; mais je puis assurer que l'économie que je n'ai jamais eue pour ma bourse, je l'eus pour celle de l'amitié. Oui, l'économie me parut un bonheur, lorsque plus tard un nouveau malheur ayant privé mon amie de sa liberté, je pus lui rendre presque la totalité d'une somme qui lui devenait bien précieuse dans cette cruelle circonstance.

Je partis pour Marseille, après avoir écrit à l'ami du célèbre Oberkampf tout ce que j'avais

recueilli d'un peu rassurant sur l'objet de son inquiétude; madame de La Valette y joignit deux lignes, exaltant auprès de Sabatier le mérite de la démarche que j'allais faire pour elle. Cette lettre fut retrouvée en 1818 dans mes papiers, et me causa de fort ennuyeuses recherches, comme on le verra plus tard. Arrivée à Marseille, je descendis à la même auberge où, quatorze années avant, emportée par des folies moins sérieuses, j'avais fait un traité d'alliance avec une troupe ambulante de comédiens..... Quel changement, grand Dieu! Quelles réflexions déchirantes ce lieu faisait naître! Le ciel de la Provence est doux, et, aux premiers jours d'avril, les soirées offraient déjà l'aspect d'un beau printemps: rien n'est imposant comme l'avenue d'Aix, formée de deux allées d'arbres énormes, dont l'épais feuillage dérobe entièrement la vue des maisons qu'une large avenue en sépare encore. Je comptais me reposer à l'auberge quarante-huit heures, et voir une personne qui devait arriver de Brignolles. Habillée en homme, je sortis pour fuir l'importun tumulte des tables d'hôte; j'emportai mes pensées, mes souvenirs, mes préoccupations ordinaires et extraordinaires. Assise au pied d'un de ces vieux arbres voisins qui avaient attiré mes

pas, tous les événemens des dix derniers mois qui venaient de s'écouler se représentaient à moi comme de sinistres présages; cependant, n'ayant plus à perdre que moi-même, et pouvant espérer de servir encore des malheureux et des proscrits, je fis le serment intérieur de leur dévouer ma vie.

CHAPITRE CLXXI.

La pèlerine de la Sainte-Baume. — Paula Raphaëli. — La prison d'état. — M. de La Valette au château d'If. — Le gendarme sensible. — Anecdote sur l'impératrice Joséphine et Napoléon. — Retour à Lyon.

Ma grande méthode, quand je suis dans une ville pour une affaire pressante, pour le plus palpitant intérêt, pour le plus sincère dévouement à mes amis, est de faire précéder d'une promenade sans but les démarches qui ont l'objet le plus puissant et le plus réel. Il semble que la rêverie soit la préface nécessaire de toutes mes actions. Il en fut de même à mon arrivée à Marseille. Dès le soir, j'étais assise sur un banc solitaire qu'ombrageaient de beaux arbres. Mon imagination rassemblait tout à la fois les images du passé et les blessures du présent. Tout à coup des noms qui étaient ceux de la gloire et de mes souvenirs frappent mon oreille; je m'approche

du côté d'où les sons paraissaient venir. Que vois-je? une femme en longue robe de pélerine, un énorme chapelet à la main. Je m'approche davantage de l'étrangère, et sans la provoquer trop indiscrètement, je tâchai de savoir comment elle se trouvait seule et si tard sur une grande route, et m'offris à lui rendre tous les services qui dépendraient de moi.

« Je viens, me répondit-elle dans un langage « qui annonçait une personne bien-élevée, je « viens de Beaucaire; je me rends à la Sainte-« Baume pour accomplir un vœu avant de re-« tourner en Pologne, ma patrie. C'est l'excès « seul de la fatigue qui m'a forcée de m'asseoir. « En entendant prononcer le nom de l'infortuné « maréchal, le meilleur ami de l'époux que je re-« grette, je n'ai pas été maîtresse de ma douleur. » Alors, me remerciant de mes bons offices, elle me montra une lettre qui l'adressait à une dame de la ville, qui demeurait loin encore : j'offris de l'accompagner, ce qu'elle accepta avec reconnaissance. Elle fut reçue avec empressement par une dame âgée, chez laquelle tout respirait la dévotion : mon vêtement d'homme l'effaroucha, je m'éloignai bientôt.

J'avais prié l'étrangère de m'accorder quelques

instans le lendemain, et nous étions convenues que je l'accompagnerais à quelque distance de la ville, sur la route de la Sainte-Baume, et que, pour ne pas exciter la curiosité, j'irais l'attendre à un petit quart de lieue de la ville. Je la quittai donc sans autre explication, et rentrai pour prendre quelques heures de repos. Mais, impossible : l'inquiétude de la mission que je m'étais imposée, les souvenirs qu'en vain je cherchais à éloigner, et dont chaque pensée était une douleur ou un regret; la nouvelle rencontre que je venais de faire, et qui promettait d'ajouter une aventure bizarre de plus à tant de bizarres aventures, tout cela me tint éveillée dans une extrême agitation; et à peine le jour commençait à paraître, que j'étais sur la route de Digne.

Je ne tardai pas à voir arriver celle que j'attendais; son énorme chapeau cachait ses traits; un bâton aidait sa marche lente et pénible : la vie semblait s'affaisser sous ses pas. Lorsqu'en approchant, je vis encore ses pieds nus et meurtris, j'avoue que je murmurai hautement contre des vœux pareils.

« C'est un vœu d'expiation », me dit l'étrangère, et son regard et son ton firent expirer le murmure sur mes lèvres. Nous marchâmes quel-

ques instans en silence; à un détour de la route, nous trouvâmes un abri charmant, un bosquet de jeunes arbres plantés autour d'un tertre de gazon. « Arrêtons-nous ici, me dit-elle; je veux « encore une dernière fois ranimer mon âme au « souvenir d'un monde que je vais quitter pour « toujours; je veux encore m'abreuver des douces « larmes d'amour que bientôt remplaceront le « jeûne, la pénitence et la prière. Encore, mon « Dieu, encore quelques regards vers les chi- « mères du monde, et puis j'accepte à jamais la « solitude, les privations et l'oubli. »

Je la regardais, et sa beauté, qui m'avait frappée, dépassait en réalité mes premières impressions; je n'ai rien vu de plus céleste, rien vu de comparable. Elle me dit qu'elle se nommait Paula Raphaëli, qu'elle était née dans la capitale du Palatinat de la Russie Rouge, d'une famille qui avait brillé à la cour de Frédéric-Auguste. Mariée, à peine sortie de l'enfance, à un Polonais qui suivit la fortune de Napoléon, Paula vint en France avec son mari, qui était officier des lanciers de la garde, devenus français par droit de courage et de prodiges. Laissée à Paris par son mari, le séjour et les séductions de cette ville eurent de funestes suites pour son honneur

et pour son repos. Paula me donna rapidement tous les détails de sa faiblesse, ajoutant avec de nouveaux sanglots : « Celui que j'oubliais apprit « mes fautes au moment où il venait d'obtenir « de la main de Napoléon l'étoile du brave ; sur « sa croix, il jura de se venger : l'occasion en « vint bientôt. Après la campagne de France, « pendant que je tâchais à Marseille de dérober « à tous les yeux mon état de grossesse, mon « mari se trouvait en mission auprès du maré- « chal Brune. Attirée par les cris d'une révolte « contre les soldats, j'entendis prononcer le nom « qui m'avait été cher; je vis un homme de la « foule ameuter principalement contre lui la rage « sanguinaire des assaillans; j'entendis les pas fé- « roces de ces cannibales, poursuivant le brave « qu'ils n'avaient osé combattre, mais qu'ils al- « laient accabler. Ma raison s'égara à l'idée de ce « danger; à l'horreur de ce spectacle, d'affreuses « convulsions précipitèrent la naissance de l'en- « fant que je portais dans mon sein, et qui mou- « rut en recevant la vie. Je restai neuf mois dans « un état complet d'aliénation : quand mes es- « prits revinrent, je ne retrouvai un peu de « calme qu'en prononçant un vœu de pénitence « entre les mains du prêtre vénérable qui me

« sauva de mes propres et aveugles fureurs. Je « l'avoue, je n'ai pas assez de foi pour remplir « sans peine le pénible devoir que je me suis im- « posé ; je crois à peine à la récompense qu'on « me promet pour une autre vie, mais j'ai placé « entre le retour et l'exécution d'un vœu impru- « dent la publicité d'une démarche extraordi- « naire. Il y a eu de la sincérité dans le déses- « poir qui m'arracha ce vœu imprudent, mais au « fond de mon cœur je sens que ce n'est guère « que pour obéir au monde que je le remplirai.... « Ah! lorsque je vous ai entendue prononcer un « nom qui me rappelle les beaux jours d'une « brillante existence, je ne sais vous rendre ce « qui se passait en moi; je fus près de me jeter à « vos pieds, de vous supplier de m'emmener, de « me protéger.... Mais la nuit a calmé ces coupa- « bles désirs; ma destinée est irrévocable; dans « peu de jours je reviendrai ici. Tout est réglé « pour mon départ, et un cercueil m'attend aux « Carmélites.... Le voyage est long et pénible : « qui sait, peut-être n'arriverai-je pas ! peut-être « une mort prompte me préservera-t-elle de m'en- « sevelir vivante dans un tombeau! »

La belle tête de Paula tomba sur son sein, et nous restâmes quelques instans en silence. Je

n'osai hasarder de la détourner d'un vœu religieux qui lui avait concilié la bienveillance des personnes pieuses et des prêtres dans les villes qu'elle avait parcourues; seulement je crus pouvoir me permettre quelques observations qui ne portaient que sur les inconvéniens de son isolement. Enfin, ayant gagné son entière confiance, j'eus l'heureuse adresse de lui faire sentir qu'une femme de son âge et de sa figure, courant les grands chemins sous un habit de pélerine, n'est pas plus sûre d'être respectée que si elle s'y trouvait sous le costume le plus mondain; que les vœux de pénitence pouvaient se remplir en se rendant accompagnée ou en voiture à la Sainte-Baume. Elle consentit à prendre un guide au premier village, mais sans vouloir consentir à épargner à ses pieds le reste du chemin. Je la conduisis jusqu'à un village voisin, où deux paysannes, également prêtes au même pélerinage, devinrent à mes yeux des motifs d'entière sécurité et de séparation avec la voyageuse. Elle me pria de lui expédier de suite à Aix, chez madame Dutertre, quelques objets.

« Mais il me semble, lui répondis-je, qu'il se-« rait mieux de charger cette dame elle-même de « cette mission.

« — Non, dit-elle, car il y a quelques-uns de « ces objets dont le zèle de cette bonne dame « pour mon salut me priverait, et dont je ne veux « pas me séparer ; *son portrait*, quelques volumes « choisis, une cassette avec des lettres, vous « adresserez le tout ici. Si la malheureuse Paula « vous inspire quelque amitié, gardez le recueil « renfermé dans l'étui qui porte son portrait ; « vous y trouverez des anecdotes de la cour de « Jean Casimir, qui vous prouveront que les loi- « sirs de mes beaux jours furent consacrés à de « plus doux passe-temps que les monotones exer- « cices d'une vocation forcée, qui vont terminer « ma carrière, qu'une criminelle erreur a vouée à « l'humiliation, qu'un long repentir effacera, je « l'espère. »

Que Paula était touchante ! et que je fus affligée de combattre sa résolution ! Je souffris avec un peu de malaise, je l'avoue, les exhortations des paysannes, compagnes et guides de Paula vers la Sainte-Baume. Oh ! qu'il y avait loin de cette bigoterie ignorante et fanatique à la religion compatissante et ignorée de ma sœur Thérèse, que j'aurais voulue pour consolatrice à la malheureuse Paula ! Humble et douce créature ! ses reproches mêmes étaient de la pitié, et ses

exhortations pieuses des conseils pour la terre. Ces réflexions m'accablèrent par le contraste, et mes tristes regards suivirent Paula avec un déchirant regret. Je la voyais encore, et involontairement elle cherchait l'appui des bras de ses compagnes, quand ses pieds délicats heurtaient quelque caillou. Mon cœur se soulevait, et machinalement je tendis les bras vers la fugitive, en lui criant de loin : « Paula! Paula! Paula! re« venez, revenez ! l'amitié aussi a des consola« tions!..... » Hélas! ma voix se perdait dans les airs! L'éloignement emportait les traces de la pénitente; et triste, silencieuse, je repris le chemin de la ville, où je trouvai une lettre de madame de La Valette, qui me fit hâter mon départ. Elle me disait que, « redoutant pour son mari l'effet « d'une longue détention, il fallait ne point lui « communiquer ses premières instructions, mais « simplement savoir s'il se prêterait à une éva« sion. »

Une demi-heure après avoir lu la lettre, j'étais sur la route du château d'If, où M. de La Valette était détenu. Je ne revis pas sans émotion ce rocher que j'avais visité déjà, où j'avais éprouvé des émotions si diverses. J'allais le visiter en ce moment dans un bien noble but, compatir

aux maux de la proscription, fille moi-même d'un proscrit. Dans la patrie de ma mère, occupée par les armées de la république, j'ai allégé le sort de plus d'un émigré poursuivi par les lois et le malheur, en faisant partager ma pitié à des vainqueurs généreux. Les victimes des bouleversemens politiques sont toujours dignes de ce sentiment, parce que l'opinion est la conscience de l'homme, et qu'elle doit être libre comme sa religion. Avec de semblables idées, qui ne me quitteront jamais, on juge de l'ardente activité de mon intérêt pour M. de La Valette. J'abordai le gardien du château, en lui disant que je venais voir la chapelle où fut si long-temps déposé le corps du général Kléber; mais cet homme me prévint qu'il fallait me tenir à l'écart, près de la chapelle, jusqu'à ce qu'on eût amené un prisonnier qu'il attendait.

« On attend un prisonnier! Peut-on savoir qui?

« — Non..... Mais c'est encore pour la même « cause que le marquis.... vous savez? celui qui a « tenté de bouleverser la restauration....

« — Non, je ne sais rien ni de l'un ni de l'autre, « mon ami; mais je serais bien aise de voir le « prisonnier, si cela se peut sans vous compro- « mettre »; et aussitôt une petite générosité fit

trouver la chose possible... Le signal se fit entendre; des pas lourds résonnèrent sur l'escalier. « Voilà les gendarmes, me dit le geôlier », et presque aussitôt j'aperçus un homme d'un âge déjà mûr, d'une figure noble et douce, que je reconnus pour l'avoir vu souvent chez le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély. Son visage s'anima au moment où le cortége faisant halte pour parler au geôlier et constater l'écrou, il me découvrit portant la main à mon cœur en signe de compassion et d'intérêt. Son regard répondit au mien de manière à me faire frissonner... Il y avait cependant encore, dans ce coup d'œil, la délicatesse qui comprend et craint de compromettre.

Le cortége passa au fond du plateau : « C'est « là qu'on va le renfermer, me dit le gardien, là, « dans la grande chambre après celle du mar- « quis de La Valette : dame, c'est la plus belle; « rien ne lui manquera, que la liberté.... » Je suivis mon garde et vis la chapelle et autres lieux qu'on montre aux étrangers, ayant toujours les yeux fixés sur la plus belle chambre et au-dessous. Au retour de l'escorte, un des gendarmes, qui m'avait observée, m'aborda d'un air libre et me dit : « Allons, petite dame, ne restez pas plus « long-temps à ce triste château ; profitez de notre

« barque, elle est plus sûre que celle qui vous a « amenée, revenez à Marseille sous bonne et sûre « escorte. » Malgré ce ton presque ironique, je trouvai de la bonté dans la voix et les regards de ce *fonctionnaire armé*, et je crus y entrevoir un mystère obligeant; ne pouvant d'ailleurs rester sans me rendre suspecte, j'acceptai le bras qui m'était offert pour descendre. A peine à moitié du vilain escalier, il m'avait déjà glissé dans la main un papier roulé, accompagné d'un regard qui m'eût fait lui sauter au cou, si ce terrible uniforme de gendarme n'eût été là comme un avertissement de prendre garde même à la pitié... Je répondis par un air de bonté qui témoignait seulement un contentement sensible. Quelle fut mon impatience pendant un long trajet, car la mer était houleuse et haute. J'étais malade à périr, mais mon âme me soutenait; je combattis le mal qui ôte le plus l'énergie, en me disant: Mes amis ont besoin de moi. Tous les hommes de l'escorte furent polis.... à leur manière; mais celui qui s'était fait mon chevalier protecteur me témoignait un intérêt qui me semblait, en dépit de ma prévention contre son habit, ne pouvoir naître que de celui qu'il me supposait pour le prisonnier. Je me berçai, comme malgré moi, des plus flatteuses

espérances; je dis en secret à l'homme d'armes que je l'attendrais le lendemain sur le port.

« J'y serai en bourgeois », me dit-il avec empressement. Aussitôt sur le rivage, je courus de la Canobière à la porte d'Aix, et en courant j'ouvris le billet. Voici ce qu'il portait : « Instruisez « une famille plongée dans l'affliction, du lieu où « gémit le prisonnier; qu'on soit tranquille sur « son sort. » J'ai rempli ma mission, et je ne compte que sur la reconnaissance d'une famille consolée.

Le lendemain, à sept heures, j'étais au rendez-vous; j'y trouvai le gendarme; il me dit qu'il avait eu pitié du détenu dont il connaissait les parens, qu'il n'avait pu résister au besoin de le tranquilliser; mais qu'il n'eût jamais pu donner en personne les avis dont le billet me chargeait. Je vis, par son discours, qu'il ne se doutait pas du motif qui m'avait conduite à cette terrible prison d'état, et malgré le mouvement généreux auquel il avait cédé, je ne crus pas devoir mettre sa sensibilité à une épreuve trop contraire à ses cruels devoirs. J'appris, dans une causerie que je tâchai de ne pas rendre trop significative, que l'insurrection dont Lyon fut le théâtre au mois de juin avait été pressentie dès l'arrestation du général

Mouton-Duvernet; qu'on surveillait bien des *gens imprudens* qui ne se croyaient pas *éclairés* de si près.

A peine avais-je quitté ce gendarme, après des remercîmens bien sincères, que j'écrivis deux lignes à madame de La Valette, ainsi qu'au bon Sabatier, ne pouvant douter qu'ils ne fussent de ceux dont la lanterne sourde de la police *éclairait* tous les pas. Mes avis parvinrent, mais les choses étaient trop avancées; et, sans aucun projet criminel, madame de La Valette fut compromise et eut à subir, comme je le dirai plus tard, les cruels dangers d'un jugement.

Malgré l'idée que je m'exposais aussi à la surveillance, je songeai à retourner au château d'If, et le lendemain de grand matin j'étais encore dans une barque. J'arrivai au moment où M. de La Valette profitait de la liberté qu'il avait de prendre l'air une demi-heure par jour. J'entrevis le prisonnier de la veille, et un imperceptible signe le rassura sur le sort de son billet. Oh! combien je me sentis orgueilleuse de moi-même sur cette triste plate-forme, où les regards de deux prisonniers cherchaient les miens! les uns pour y lire la confirmation d'un service rendu, ceux de l'autre pour y trouver la résolution cou-

rageuse prête à le servir également dans ses périls.

Une nouvelle libéralité me rendit le geôlier si favorable, que je trouvai presque de l'excès dans sa facilité à me laisser errer librement. Avant de m'avancer vers M. de La Valette, je regardai bien minutieusement autour de moi, pour observer si, dans cette facilité, il n'y avait pas un peu d'espionnage plus habile; mais ma craintive prudence n'était pas méritée. Le Hackinctertof de cette prison d'état était descendu et faisait sa ronde aux autres chambres, j'approchai rapidement vers le bas-côté où se promenait l'époux de mon amie; il laissa glisser une lettre, que je retins heureusement au moment où un coup de vent allait l'emporter dans la mer. Je serrai vite ce précieux billet, car j'entendis revenir le cerbère du lieu. « Ah! ah! me dit-il, vous faites la « causette avec les prisonniers; savez-vous que « c'est défendu ça? »

« — Il serait un peu difficile de causer de si « haut », répondis-je, en ajoutant un nouvel argument, et plus positif, à mon excuse. Cet homme sourit à me faire tressaillir, et je craignis bien d'avoir manqué le but du don en le faisant trop généreux. J'en fus si tourmentée, que je me hâtai presque de fuir du fatal rocher.

Je dois ici faire un aveu : j'éprouve tant d'horreur au nom d'une prison, que je tombai dans des réflexions assez égoïstes sur ma dangereuse manie de me jeter pour les autres dans des menées politiques... Mais comment reculer, quand on espère consoler ou sauver ceux qu'on estime? M. de La Valette me priait de bien dire à sa femme que tout espoir d'évasion était inutile, et que toute tentative serait une charge de plus contre lui ; qu'elle ne devait rien entreprendre, qu'il l'exigeait ; parce que la crainte des périls où elle pourrait s'exposer serait pour lui un tourment mille fois plus affreux que la captivité ; « et, « ajoutait-il, la mienne est très supportable. Lais-« sez-moi subir ici mon jugement ; une fois libre, « nous quitterons la France pour aller demander « asile et repos aux terres de l'hospitalière Amé-« rique. » Hélas ! il y trouva, ainsi que sa courageuse compagne, le repos... de la mort !

Munie de cette lettre, et persuadée que je ne pouvais trop me hâter, je résolus de me remettre en route le soir même pour Aix ; mais avant je me présentai à l'adresse que m'avait donnée la pauvre Paula, pour réclamer la cassette et les livres désignés dans sa lettre. Je ne fus pas médiocrement surprise de trouver dans la déposi-

taire des effets de la belle Polonaise, l'amie des deux aimables voyageuses avec qui j'avais fait route lors de mon premier voyage à Marseille: elle ne me reconnut point; mais lorsque je lui eus rappelé la part qu'elle avait prise aux peines du *jeune forçat*[1], ce ne furent que transports de joie; je n'en connais pas de plus vive que celle qu'on éprouve à retrouver d'une manière inattendue des personnes avec lesquelles notre cœur a eu de certaines sympathies.

Madame Devram me donna des détails pleins d'intérêt sur Paula, détails que sa modestie n'avait pas voulu me confier. Cette Polonaise avait donné des preuves de dévouement à la cause de l'empereur, au moment où les projets de Murat forcèrent le maréchal Brune au refus un peu dur d'une escorte; madame Devram ajouta qu'elle s'était vainement opposée au vœu déraisonnable de Paula, vœu qui lui fut conseillé par une vieille hypocrite, et que, dit madame Devram, je soupçonne fort d'être cause du triste événement, en prévenant le mari de la Polonaise de l'arrivée du séducteur de sa femme.

« J'ai, me disait madame Devram, une somme « très considérable en dépôt; elle m'a dit d'en

[1] Tome III, chapitre LXVIII des Mémoires.

« faire des distributions, d'en envoyer une grande « partie à une dame Dutertre à Aix; mais je n'en « ferai rien : Paula terminera bientôt son pèleri« nage; alors si sa tête n'est pas remise, il n'y a « plus d'espoir.

« — Comment! serait-elle privée de sa raison?

« — Vous le demandez! mon Dieu! ne faut-il « pas qu'une femme soit plus que folle pour en« treprendre pieds nus un voyage de vingt ou « trente lieues pour aller passer des nuits à brûler « des cierges à une sainte au milieu d'un pays « désert, comme si Dieu n'était pas partout? Ma « chère, je suis religieuse, mais je ne suis pas « pour les démonstrations extérieures. Paula est « d'un caractère faible, que d'adroits hypocrites « ont exploité, mais j'espère la revoir; Paula a « failli, mais elle est digne de pitié et d'intérêt.

« — Ah! madame, votre cœur comprend bien « le malheur. »

Madame Devram me remit alors un charmant souvenir; c'était un manuscrit de la main de Paula, contenant plusieurs fragmens de contes polonais. Je n'en transcrirai qu'un; il portait en marge des notes curieuses et quelques vers qui respirent l'expression d'une âme noble et élevée, et d'un esprit cultivé. Madame Devram se de-

mandait comment un esprit si distingué avait pu écouter la voix de l'ignorance et de la superstition.

« Paula a dû être bien malheureuse, puisqu'elle « en est venue à regarder ce pélerinage comme « une consolation; cependant, madame, je puis « vous l'attester, rien ne console du désespoir « comme une résolution extraordinaire. »

Il me fallut beaucoup de peine pour décider madame Devram à me permettre de partir la nuit; je ne l'obtins qu'en lui disant qu'il y allait du repos d'une amie bien malheureuse, sans toutefois nommer madame de La Valettte.

A huit heures madame Devram me conduisit avec son beau-frère à la porte d'Aix, et je repris la route de Lyon, n'ayant laissé en passant qu'un mot à l'adresse de madame Dutertre pour être remis à notre pélerine de la Sainte-Baume, et où je lui disais que madame Devram était restée dépositaire de tout, excepté du charmant recueil qu'elle m'avait remis, et que je conservais comme un précieux souvenir.

A Avignon, le courrier prit un voyageur dont l'esprit singulier me frappa bientôt; ce personnage se mit à raconter une foule d'anecdotes qu'il paraissait avoir puisées à bonne source sur la

cour de Napoléon et de Louis XVIII; il parlait avec une égale liberté de l'une et de l'autre, et jouait d'une manière fort originale avec les renommées et les grandeurs. La conversation une fois engagée sur ce ton, notre jeune compagnon se mit à s'écrier, après une foule d'autres propos : « Tenez, voici entre autres un trait de ce pauvre tyran, lequel trait prouve que celui qui imposait assez durement ses volontés aux monarques et aux nations était au fond aussi bonhomme, dans l'intérieur, qu'un simple particulier. Quelques jours avant que Joséphine quittât les Tuileries pour la Malmaison, tout dormait dans le palais; mais le repos n'avait pas dû gagner la couche déjà veuve de l'aimable et un peu vaine Joséphine. Elle se laissait aller, dans son appartement, à cette causerie pleine d'abandon et de confiance qui, sans rien ôter à la dignité d'une souveraine, élève dans le secret d'une alcôve la plus humble de ses femmes jusqu'au rang d'une amie. La question du divorce était sur le tapis; Joséphine expliquait quelques secrètes particularités de la grande question, et madame R... donnait un timide avis... « Ah! disait l'impératrice, ce que je crains sur-« tout, c'est l'oubli, un oubli absolu. Une femme « jeune et belle le captivera, si à ses charmes elle

« unit quelque esprit; alors loin de lui je n'aurai « même pas la consolation de me savoir regret-« tée, et je ne trouverai dans le faste des stériles « honneurs dont on m'entourera que des entra-« ves aux paisibles jouissances d'une obscure for-« tune. » Madame R... savait qu'on pouvait beaucoup oser avec Joséphine, lorsqu'on avait comme elle son entière confiance, et elle hasarda de lui dire : « Mais madame parle de l'empereur comme « si elle en était éprise, et..... » Joséphine, levant un regard plein de douceur, lui dit : « Vous pen-« sez donc que je n'aime pas Napoléon? bien des « gens partagent votre erreur... Détrompez-vous, « et croyez qu'il entre dans ma douleur sur ce « divorce toutes les amertumes de la rivalité plus « encore que l'orgueil blessé de la souveraine... « Oui, j'aime Napoléon; s'il se détachait entière-« ment de moi, je le regretterais avec désespoir. « Jeune, il me donna son nom; déjà couvert de « tant de gloire, n'était-ce donc que pour m'en « faire descendre qu'il m'a élevée sur le premier « trône du monde?...

« — Eh bien! cette injustice ne révolte et n'in-« digne pas madame?

« — Elle me désespère. Si le cœur qu'il recher-« che allait ne pas comprendre le sien qui est si

« sensible, si tendre et si bon! Vous avez l'air « d'en douter, disait Joséphine à madame R....., « qui faisait une mine d'incrédulité à l'éloge de « la bonté impériale, vous avez tort, car Napo- « léon est d'une nature compatissante et douce; « si quelque brusquerie lui échappe, bientôt il « se rapproche du cœur qu'il a blessé, avec un « génie plein de bonté qui semble égal chez lui « à celui du gouvernement et de la gloire. Vous « vous rappelez le jour de cette vivacité à laquelle « vous faisiez tout à l'heure allusion; eh bien! il « vint dans mon cabinet au moment où je m'y at- « tendais le moins, me parla d'Eugène comme si « nous n'eussions pas eu le plus léger différend, « le nomma son fils, me dit : *Je vous aime en lui* « *et lui en vous;* sachant ainsi émouvoir mon or- « gueil maternel jusqu'à l'enthousiasme. Je voulus « me jeter aux pieds de celui qui savait consoler « si noblement; il me reçut sur son cœur. Puis- « sions-nous, lui dis-je, mon Eugène et moi, être « toujours dignes de vous... » Ici un léger bruit se fit entendre sur l'escalier intérieur de l'alcôve, et causa une vive émotion à l'impératrice, en glaçant de frayeur son humble confidente... Après un moment de silence et les yeux fixés sur l'alcôve, Joséphine dit en soupirant : « Ce n'est qu'une

« illusion! déjà j'embrassais une douce chimère;
« elles naissent facilement dans les cœurs qui ai-
« ment et souffrent. » Puis elle ajouta avec amertume : « Depuis long-temps cet escalier n'est plus
« la route du bonheur pour Napoléon..... » En ce moment une voix tonnante prononça le nom de l'impératrice, et Napoléon se trouva tout à coup en face de Joséphine. L'empereur dit gaîment à Joséphine : « Il y a long-temps que je vous
« écoute; Molière aussi consultait sa servante.... »
Joséphine, qui redoutait une humiliation pour sa confidente, dit avec empressement ... « Hélas!
« je ne fais point de pièces de théâtre, et mon
« plus beau rôle est joué. » Un regard de l'empereur fit reculer madame R..., qui m'avoua qu'elle se sauva d'abord en courant jusqu'à la dernière antichambre; mais bientôt elle revint doucement se placer dans un dégagement intérieur, d'où elle pouvait entendre et où en effet elle entendit des paroles qui promettaient à Joséphine la certitude d'un attachement et d'une confiance éternels. Un assez long silence succéda à cette scène muette, l'empereur le rompit le premier. « Vous êtes donc
« bien sûre de cette femme, pour l'admettre dans
« une confidence si intime?
« — Oui; et à dire vrai, l'affliction raisonne

« peu ce qui soulage; mon cœur est si triste,
« que je n'ai pas la force de me priver du plaisir
« de parler de mes peines.

« — J'écoutais, j'ai tout entendu, je vous sais
« gré de tout; mais je n'aime pas que vous vous
« livriez à ces sortes d'épanchemens... Croyez-
« moi, au rang où vous et moi sommes élevés,
« il est possible peut-être de rencontrer un ami;
« mais il est prudent de ne voir que des valets
« de louage dans la plupart des gens, qui sont
« bien plus du service de notre fortune que de
« notre personne. Si votre cœur a besoin de s'ou-
« vrir, n'avez-vous pas un fils?... le meilleur, le
« plus digne !...

« — Vous avez raison, dit Joséphine, et vos
« observations me sont encore des témoignages
« de votre attachement.

« — Joséphine, cet attachement ne cessera ja-
« mais.

« — Je ne serai donc jamais malheureuse! » répondit l'impératrice avec ce ton doux et pénétrant dont elle savait le pouvoir..... Ici madame R... perdit le fil de la conversation; puis entendit l'empereur répéter d'une voix presque caressante : « Restez, restez toujours assez près de moi pour « que la distance ne devienne jamais une impos-

« sibilité pour le bonheur de vous voir. » Madame R... tâcha de reprendre la causerie interrompue; mais impossible. Le tête-à-tête impérial avait ranimé des espérances. Joséphine n'était plus une femme qui souffre, mais une reine replacée sur son trône; et madame R... s'acquitta silencieusement de son devoir.

« Oh! ajoutait le conteur, il faut en convenir, « c'était un drôle de corps que notre empereur; « cependant je l'aimais assez.

« — Et moi je l'aime beaucoup, répondit notre « courrier.

« — Et vous le dites?

« — Pourquoi pas donc? Est-ce que ça se com- « mande?

« — Comme vous dites, cela ne se commande « pas », reprit notre conteur. Je l'observais; le soupçon me disait tout bas: « C'est un agent provo- « cateur »; mais sa figure riante, ouverte, et même l'élégance de ses manières, faisaient aussitôt taire cette accusation. Je fus plus convaincue encore de mon injuste prévention, lorsqu'à un relais un militaire en demi-solde vint parler à notre voyageur, et lorsqu'au nom du général Mouton je le vis pâlir; je m'approchai en lui demandant s'il y avait quelques nouvelles craintes à concevoir pour le général.

« Tout est fini, me répondit-il d'une voix alté-
« rée, le pourvoi est rejeté ».

Cet homme bon et sensible était un ami de Mouton-Duvernet. Il ne reprit point avec nous la voiture. Je le revis deux mois après à Bruxelles : il me dit alors qu'il me connaissait depuis long-temps, qu'il avait été à Marseille à peu près dans le même but que moi, et qu'il avait cherché, dans le courrier, à tenter ma prudence. Je l'ai revu encore en Espagne, et toujours pour quelque preuve de zèle, de dévouement à de glorieux souvenirs.

Cet homme spirituel et bon a appris que je griffonnais mes souvenirs. Il m'a écrit à ce sujet, et m'a priée de ne le point nommer dans ces Mémoires. Voici à ce sujet sa prière :

« J'appartiens à une famille qui regarderait
« comme une calamité en 1826 ce qui au com-
« mencement de 1815 faisait encore son orgueil
« et son espoir. Laissons-les comme ils sont. Con-
« tentons-nous de rester fidèles au souvenir et au
« malheur. »

Je ne le désignerai donc que sous le nom de Fez.....

Le reste de la route jusqu'à Lyon se passa en cruelles réflexions sur la nouvelle qu'on venait

de nous donner. Le courrier, qui avait connu le général Mouton lorsqu'il commandait à Lyon, et qui ne tarissait pas en éloges, en arrivant dans la cour de la poste, me dit vivement : Prenez « garde, car il y a de l'extraordinaire : voilà un « régiment de mouchards. » Je vis en effet beaucoup d'hommes qui rôdaient autour des voyageurs qui arrivaient et partaient. Ils se séparaient et se réunissaient en groupe. Notre voiture en fut bientôt entourée. Je vis un de ces hommes me désigner à son acolyte. Je sautai légèrement hors de la malle.

« Vos passeports ?

« — Ce n'est pas ici, je pense, qu'on les mon« tre. Je loge aux Célestins; vous voudrez bien « vous donner la peine de les y venir chercher, « si toutefois vous en avez le droit ». Il faut bien que l'air résolu en impose aux gens qui font un vilain métier; car cet homme se tut et se retira. Je me fis conduire à l'hôtel, et j'envoyai de suite chez madame de La Valette. Une heure après j'étais chez elle.

Je réserve les détails de notre entrevue au chapitre suivant.

CHAPITRE CLXXII.

Madame de La Valette. — Sédition de 1816. — L'ami du baron Larrey. — Retour à Bruxelles. — Tournée officieuse. — Vision. — Affligeantes nouvelles. — Mort du duc de Kent. — M. de La Tour-du-Pin, ambassadeur de France près le roi des Pays-Bas. — Le compatriote de Lemot.

Je ne dois pas entrer dans les détails politiques de la conspiration de Lyon, qui éclata au mois de juin 1816. Je me bornerai aux remarques que je pus faire, ainsi que madame de La Valette que je voyais assidument, sur l'intérêt général qu'inspirait aux gens les plus honnêtes une insurrection qu'on pourrait appeler celle de la pitié, mais d'une pitié électrique. Le mouvement de Lyon tenait uniquement aux sentimens d'intérêt qu'inspirait le jugement du général Duvernet. Madame de La Valette était courageuse, spirituelle et décidée. Elle prit son parti sur la résignation de

son mari. Mais quand je tâchais de lui faire entendre qu'elle risquait son repos pour une impossibilité, elle me répondait : « Il n'est rien dont on « ne vienne à bout avec de l'or, et surtout avec « une volonté. »

Il y avait quelques jours que je me préparais à partir. Je ne voulais pas m'attacher à des projets qui dépassaient l'amitié. Madame de La Valette était une femme fort extraordinaire ; souvent, en l'engageant à être prudente, à ne pas hasarder des démarches ni entretenir des relations qui pourraient élever des charges contre elle, elle ne faisait que prendre plus de résolution à les affronter : on eût dit qu'elle se plaisait surtout à défier la fortune.

Madame de La Valette voyait beaucoup de monde ; nous étions au 28 mai, et ce jour-là il y avait eu chez elle une réunion plus nombreuse qu'à l'ordinaire. On m'apporta une lettre ; elle était de Sabatier. Comme il ny pouvait avoir indiscrétion, je le nommai, et une des personnes présentes me dit : « Savez-vous s'il est parent du célè« bre Sabatier, chirurgien des Invalides, qui forma « notre brave Larrey ? » Je lui dis ce que je savais, et sans décider la question de la parenté des Sabatier. Ce commencement de conversation

nous amena à parler beaucoup de l'intrépide baron Larrey.

J'ai dit déjà que M. le baron Larrey était la providence de nos militaires blessés : il en était aussi le défenseur. Voici encore un trait qui me fut alors rappelé, et que je me fais un devoir de ne pas omettre. Après la bataille de Bautzen, nos jeunes conscrits blessés, qui avaient fait leur apprentissage sur un si terrible champ de bataille, avaient été accusés d'une lâche et volontaire mutilation : Larrey indigné (et qui mieux que lui pouvait attester un courage dont il avait vu les preuves jusque sous la mitraille ennemie ?), Larrey rassembla tous les chirurgiens supérieurs, et démontra la glorieuse légalité des blessures. Napoléon, en lisant le rapport du jour, rendit justice au courage calomnié, et surtout à l'homme généreux qui à toutes ses autres vertus joignait encore le courage de dire la vérité.

« Ah ! monsieur, dis-je au compatriote du « baron Larrey, l'humanité et la gloire lui doivent « des autels ! J'ai parcouru presque tous les pays « où nos armées ont passé, et dans presque tous « retentit ce nom du chirurgien en chef, ce nom pa- « cifique et immortel. En Italie, à Venise surtout, « on n'en parle encore qu'avec attendrissement.

« Dans le Frioul, ses prodiges furent encore « plus admirés. Mais le plus beau trait de cette vie « d'héroïsme et de bienfaits, c'est celui que le « maréchal Ney me raconta plusieurs fois : à la « bataille d'Aboukir, Larrey donna, ainsi que « le général en chef, ses chevaux pour le trans- « ports des blessés ; c'est là qu'il opéra le général « Fugières, sous le canon, et que Bonaparte lui « remit l'épée que Fugières lui avait offerte en « ajoutant au don des mots que l'avenir a rendus « prophétiques[1]. »

Je parlais avec beaucoup de feu dans cette réunion d'amis dévoués à la même cause. J'y produisis l'effet que souvent j'avais produit avant la fatale catastrophe de 1815 : c'est de me faire croire profondément initiée aux secrets politiques, tandis que mon cœur et mon singulier caractère furent uniquement cause de ce que j'en appris pour ainsi dire par accident. La personne qui m'avait particulièrement adressé la parole au sujet du baron Larrey était un riche propriétaire des Hautes-Pyrénées, près de Bagnères. Il était parent par alliance d'un des Girondins condamnés par les comités révolutionnaires, et que le célèbre Laréveillère-

[1] « Général, un jour peut-être vous envierez mon sort. »

Lépeaux accompagna, dans un sublime dévouement, jusqu'aux pieds de l'échafaud. On parla et s'inquiéta beaucoup dans cette soirée du sort du général Mouton. Je crus deviner un projet de le soustraire à sa sentence, et j'avoue que je m'y serais dévouée s'il n'eût fallu que ranimer des souvenirs, stimuler un zèle courageux, pour arracher un brave militaire à la mort ; mais je crus démêler d'autres intérêts, d'autres vues, et le soir même je prévins madame de La Valette de mes appréhensions et de ma ferme résolution de partir.

« Je serais fâchée, me dit madame de La Valette « de vous retenir, d'autant plus qu'en partant « vous pourrez me rendre des services qui n'ont « rien de contraire aux règles de conduite que « vous vous êtes imposées ; vous ne refuserez pas « de remettre plusieurs lettres que je ne veux pas « envoyer par la poste, et que je ne peux confier « qu'à votre sûre amitié. » Je me chargeai de toutes ; toutes étaient confiées ouvertes, et non-seulement je n'en lus aucune, mais, aussitôt remises, j'oubliai l'adresse. Ces lettres me firent faire de singuliers détours, et il fallut ma grande habitude de courir en voiture, à cheval, en diligence et en poste sur les grands chemins, pour ne pas

prendre en ennui mes courses de Paris, d'où il me fallut aller en premier au Bourget, à Verte-Feuille, à Soissons, à Laon, à Avesnes, d'où enfin je me rendis à Mons, et de là à Bruxelles.

J'arrivai dans cette dernière ville le 18 juillet, malade de corps et d'esprit, et presque folle de l'accumulation de tant de souvenirs, et, malgré mon caractère résolu, dans un accablement mortel; je me mis au lis dans cette disposition d'esprit où *Macbeth* dit que *l'homme le plus fort est à charge à lui-même*. Je restai sans fermer l'œil jusqu'à près de deux heures; enfin, endormie de fatigue et de souffrance, j'avais pleuré, prié, en pensant à ma bonne sœur Thérèse et aux peines que Léopold aurait éprouvées à la lecture de ma lettre, qui lui avait appris ma présence près de lui et mon départ sans le voir. Je ne puis attribuer qu'à ce chaos d'agitations le rêve terrible qui précéda mon réveil... Je me crus au bras de Léopold, dans un souterrain à peine éclairé par quelques lampes. Une réunion nombreuse d'hommes vêtus bizarrement l'encombrait; ils parlaient entre eux; Léopold me serre vivement dans ses bras, puis me repousse loin de lui; le groupe d'hommes se sépare, et au milieu paraît un piquet militaire; je veux m'élancer au-devant de Léopold,

je ne puis... Mes cheveux se hérissent, ma langue glacée me refuse un son ; une détonation me fait tomber et me réveille. Ma lampe de nuit était éteinte, et je n'eus ni la force ni le courage de me lever pour la ranimer; j'aurais craint de heurter un cadavre... A ce moment l'horloge de Sainte-Gudule sonna cinq heures... Ah ! me dis-je, étouffant de sanglots, le jour est si peu avancé, ce n'est qu'un rêve... Oui, Dieu de miséricorde, faites que ce ne soit qu'un rêve et non un épouvantable pressentiment... Cinq heures... Oh! non, non... J'étais réellement éveillée, le jour commençait à poindre à travers les volets et les doubles rideaux; tout à coup il passa comme un nuage devant mes yeux, et il me sembla entendre une voix, une voix chérie, bien connue, murmurer 7 heures, 7 décembre... Je jetai, non pas un cri d'effroi, mais une plaintive prière; mon égarement fut tel, que je tendis les bras, j'invoquai une ombre adorée, une ombre illustre.....

Je n'ai eu que bien rarement le soulagement de perdre connaissance dans une grande douleur, mais j'éprouvai un anéantissement si total après cette terrible émotion, que lorsqu'à huit heures la servante m'apporta le déjeuner, elle

recula d'épouvante, en jetant les yeux sur mon visage pâle et altéré, et m'en demanda la cause. Il me fut impossible de lui répondre autrement que par des larmes. Cette fille était bonne, les Français étaient très aimés en Belgique, surtout à Bruxelles; je passais pour une veuve de militaire, mort à Waterloo; cette fille se mit près de mon lit, me prodigua tous les soins d'un intérêt touchant. La pauvre Marianne ne pouvait prévoir qu'elle manquerait le but, en me donnant des nouvelles arrivées de France, qu'elle supposait être ma patrie, et elle me remit une lettre qui m'apprenait l'arrestation de mon imprudente amie madame de La Valette [1]. La lettre était du compatriote du baron Larrey; il me mandait d'être sans aucune inquiétude, qu'il était sûr de la non-participation de son amie à l'insurrection, et que je pouvais compter sur une prochaine lettre qui m'annoncerait la mise en liberté. En effet, quinze jours après, une seconde lettre de la même personne en renfermait une de ma-

[1] On ne doit pas, je le répète ici de nouveau, la confondre avec la courageuse épouse dont le nom est inscrit sur une des plus touchantes pages de l'histoire contemporaine. Mon amie était épouse de M. le marquis de La Valette, ancien receveur général des Basses-Alpes.

dame de La Valette elle-même, où elle m'annonçait son acquittement et sa résolution de partir pour l'Amérique.

« Je vous trouverai à Bruxelles avec mon mari « et mes enfans ; nous nous exilons tous, m'é- « crivit-elle ; hélas ! que n'avons-nous pu y con- « duire l'infortuné Duvernet ! Vous savez, sans « doute, que le conseil de guerre l'a condamné à « mort, que le conseil de révision a confirmé la « sentence, et qu'elle a eu sa terrible exécution « le 19 juillet, *à cinq heures du matin*... Mouton- « Duvernet est mort avec le courageux sang- « froid du champ de bataille, et la fermeté éner- « gique qui brilla dans son discours à la tribune « nationale, et qui fut cause de sa condamnation. « Mon amie, venez avec nous, nous voguerons « en famille vers les libres rivages du Nouveau- « Monde ; votre cœur y trouvera des souvenirs « et votre esprit des inspirations sous le toit hos- « pitalier des proscrits. Dans quinze jours nous « vous embrasserons à Bruxelles. »

J'avais lu machinalement la fin de cette lettre, car le récit de la mort de Duvernet m'avait absorbée. J'étais seule, assise au secrétaire. Je ne

rougis pas d'avouer que cette singulière coïncidence d'une catastrophe avec un rêve encore présent me causa une sorte de terreur qui me fit fermer les yeux et rester immobile, comme si j'eusse craint de voir autour de moi... Heureusement qu'on vint, en portant les lumières, me rendre à moi-même... Je passai plusieurs jours sans sortir; je n'avais encore donné à aucune de mes connaissances avis de mon arrivée à Bruxelles; j'avais même poussé cette négligence à ne pas m'informer du duc de Kent : j'eus la douleur d'apprendre qu'il était alité et fort dangereusement malade. Ce chagrin me fit sortir de mon apathique léthargie. L'idée qu'une mort prématurée allait frapper cet homme si bon, si bienveillant et si aimable, me causa une agitation nouvelle qui sauva peut-être ma vie et ma raison, en me rendant le bienfait des larmes. Si la femme célèbre qui a peint d'une manière si touchante les souffrances de l'infortunée La Vallière; si madame de Genlis a raison en disant *que toutes les larmes viennent du cœur, et que pleurer c'est aimer*, j'aimais le prince anglais; car sa mort m'a fait verser des pleurs, et, je puis l'assurer, sans que mon intérêt y entrât pour la moindre chose. Hélas! les belles qualités de l'âme sont si rares, que les

voir enlevées à la terre, dans la personne de ceux qui les possèdent, peut causer des regrets désintéressés et plus purs que les regrets de l'amour. Mon plus pénible sentiment, pendant la cruelle maladie du duc de Kent, était qu'il ignorât la part que mon cœur prenait à ses souffrances. Hélas! de bien vives inquiétudes vinrent y donner le change; mais il me faut un moment revenir sur mes pas.

Dans mes nombreuses tournées en France, j'avais eu le bonheur d'être utile à une honnête famille d'Amiens, où M. de La Tour-du-Pin était alors préfet. Cette famille, restée très royaliste, avait éprouvé je ne sais quelle difficulté avec un employé subalterne. Bien qu'il ne fût pas encore question alors de la cause des Bourbons, ces bonnes gens se figurèrent que le préfet, fils d'un noble père dont la tête tomba sous la hache révolutionnaire [1], et proscrit lui-même, ne sévirait pas contre d'anciens serviteurs de Louis XVI; mais l'employé eut le dessus, et il assura que M. de La Tour-du-Pin était trop zélé serviteur

[1] M. de La Tour-du-Pin père, qui parut le 14 octobre comme témoin dans le procès de la reine, qu'il salua avec respect, et qui fut condamné et exécuté le même jour, peu après.

de Napoléon pour manquer à un devoir de dévouement; et soit que le préfet fût ou même ne fût nullement instruit de la vérité, les pauvres braves gens en furent pour le regret d'avoir compté sur sa protection. L'employé avait répété qu'il n'y avait pas en France un préfet plus zélé pour l'empereur que M. de La Tour-du-Pin, et je trouverais cela naturel et honorable, car cela était de la reconnaissance pour l'homme qui lui avait rendu une patrie. J'éprouvai je ne sais quelle satisfaction quand je sus que M. de La Tour-du-Pin était nommé ministre de France près le roi des Pays-Bas. Le moment où il arriva à Bruxelles était bien critique pour quelques Français proscrits. « Toutes ces infortunes trouveront, me di« sais-je, auprès de lui aide et protection. Il est « une pitié que dans tous les partis les nobles « cœurs peuvent ressentir; et la compassion peut « toujours s'accorder avec les devoirs. »

J'étais donc fort contente de l'arrivée de M. de La Tour-du-Pin, et avec ma malheureuse irréflexion me voilà écrivant, implorant, recommandant auprès du nouvel ambassadeur. Il me semblait que j'allais être utile à tous mes compatriotes. Ces belles espérances s'évanouirent bientôt, et peut-être fut-il heureux pour moi de rencontrer

un ami dont la prudence calma mon empressement en m'assurant, sur des témoignages irrécusables, « que M. de La Tour-du-Pin paraissait « tellement pénétré du besoin de constater son « dévouement au nouvel ordre de choses en « France, que nos exilés, quels qu'ils fussent, ne « devaient compter que sur eux-mêmes.

« — Vous croyez?

« — J'en suis trop certain.

« — Ah! mon Dieu! je ne pourrai donc rien « pour mes amis! » fut la pensée qui vint m'accabler.

J'avais cédé le logement où j'étais descendue lors de ma première arrivée de Paris, à deux officiers dont l'un était parent de Lemot qui avait fait mon portrait[1]. Il m'en avait parlé, et son amitié avec un homme dont j'avais été l'amie m'inspira un intérêt d'autant plus sincère que l'objet en était plus à plaindre. Ce militaire, jeune encore, laissait en France une femme qu'il adorait trop pour lui faire partager son exil, et il n'avait pas assez de force d'âme pour se consoler de son absence. Cet officier allait partir pour Anvers avec un compatriote. Je les avais vus un

[1] Le célèbre artiste dont j'ai déjà parlé, auteur de la Cléopâtre que j'ai donnée dans le temps à M. de Talleyrand.

moment la veille. Je ne rendrai jamais l'effroi dont nous fûmes saisis, en trouvant, au lieu des personnes que nous allâmes visiter ensemble, ce billet :

« Nous serons embarqués quand vous recevrez « cet avis. Nous sommes bien aises de ne vous « avoir jamais instruite du véritable motif de « notre séjour à Bruxelles. Recevez nos remercî- « mens, du reste, de vos soins obligeans.

« FERDINAND D*** ».

« Ah! dis-je, ils sont arrêtés, et ce billet est « une sauvegarde imaginée contre le soupçon de « complicité dans quelque conspiration imagi- « naire ». M*** me calma de son mieux; mais on nous observait déjà. Je le priai de me quitter. « Ne nous attirons pas les honneurs de la persé- « cution, me dit-il; promettez-moi d'être pru- « dente ». Il avait fait venir son cabriolet à la porte, et me força de me laisser reconduire à mon hôtel : ce que je fis. Mais je lui promis aussi d'être fort tranquille, fort circonspecte, de dîner dans ma chambre, de ne pas sortir. Cela eût été sage, raisonnable ; je n'en fis rien,

et l'on verra dans le chapitre suivant les nouveaux et fâcheux effets de mon malheureux caractère.

CHAPITRE CLXXIII.

La table d'hôte. — Le vieillard. — Dispute militaire avec des Anglais. — L'Anglais souffleté. — Sages conseils de M. Brillant. — Ses confidences. — Ma surprise en reconnaissant en lui le beau-père de Paula.

En rentrant à l'hôtel, j'avais trouvé tout le monde dans la cour, rassemblé autour d'une diligence. Je m'approchai aussi pour voir descendre les voyageurs : il y avait plusieurs Anglais. La douleur que j'avais éprouvée de la mort récente de l'aimable frère du roi d'Angleterre adoucissait beaucoup ma prévention et, il faut le dire, ma haine contre les vainqueurs de Waterloo. Aussi, quoiqu'il y eût réellement de ces caricatures britanniques qui, malgré leur gravité, provoquent un rire difficile à réprimer, je m'abstins de l'hilarité générale. Là, parmi ces voyageurs, il se trouvait, avec deux ou trois autres personnes, un vieillard du plus vénérable aspect. Les che-

veux blancs font sur moi un subit et inévitable effet. L'étranger m'observait avec une curiosité bienveillante : il s'était approché de moi, et cherchait à entamer la conversation. Comme j'étais sous mon vêtement d'homme, il me donna le titre de monsieur. Je le remerciai du respect qu'il portait à mon travestissement. « Mais, lui dis-je, « ayant droit de le porter, et nul motif pour me « cacher, je vous prie de m'appeler madame.

« — En vérité, malgré la douceur de votre « organe, je ne vous ai point prise pour une « dame; d'ailleurs je vous ai vue toucher à des « pistolets.

« — Et même à un sabre; c'est mon petit ar- « senal ambulant.

« — Vous avez donc fait la guerre?

« — Non... mais j'ai assisté aux fêtes de la « gloire.

« —Ah! je crois comprendre; vous êtes l'épouse « de quelque officier supérieur? vous restiez en « arrière de l'armée?

« —J'étais avec les Français, et je vous prie de « croire que je n'y étais pas avec des gens qui « restaient en arrière.

« — Pardon, me répondit l'aimable vieillard, « je me reproche l'émotion que je vous ai cau-

« sée; vous m'intéressez singulièrement. Vous « avez donc réellement assisté à des batailles ?

« — A quatre : Eylau, Leipsick, Mont-Saint- « Jean, et la campagne de France.

« — Ah! me dit-il, j'ai perdu mon fils dans « cette dernière campagne!

« — Consolez-vous, pauvre père, votre fils est « mort sur le lit des braves!

« — Êtes-vous ici depuis quelque temps », me demanda-t-il, en me remerciant par une légère pression de la main du regret que je venais de lui exprimer. « Vous connaissez Ney; je le vois « à la manière dont vous en parlez. Savez-vous « que son fils est ici?

« — Oh! oui, je serais bien heureuse de voir le « fils du héros qui sauva tant de Français dans « cette fatale campagne de Russie, de celui qui « redevenait soldat en restant général! Ah! je « veux voir le fils de Ney et lui dire : « Si les re- « grets et le sort vous conduisent en d'autres cli- « mats, n'oubliez jamais la France! que jamais « d'autres drapeaux ne reçoivent vos sermens! « Vivez digne de votre illustre père, et conservez « le droit de répéter avec un orgueil patrioti- « que : Le sang dont je sors a coulé pour la « France. »

La maison aurait pu crouler, qu'animée comme je l'étais je n'aurais rien entendu. La foule des voyageurs s'était augmentée, et l'on se mit très bruyamment à table. Le hasard malheureusement me plaça à côté d'un de ces nombreux Anglais venus pour visiter le champ de bataille de Waterloo : il parlait exclusivement sa langue avec ses compatriotes; mais j'en savais assez pour que la conversation et son triste sujet me causassent une nouvelle impatience. Je n'y tenais plus, et voulant éviter un éclat, je fis un mouvement pour me lever. L'étranger n'avait pu se méprendre sur l'impression que produisaient sur moi tous ces discours; mais ne sachant pas l'anglais, il me retint pour me demander :

« Mais quels sont ces discours?

« — Un indigne tissu de mensonges », m'écriai-je à haute voix, en me levant et en désignant les Anglais. Je dois l'avouer à leur éloge, en reconnaissant une femme dans l'auteur de cette violente sortie, ils se conduisirent avec un honorable sentiment de convenance et de respect. L'un de ces messieurs m'adressa la parole en anglais; les autres me regardèrent avec curiosité.

« — Je comprends l'anglais ; j'accepte vos ex-

« cuses, répondis-je, et vous prie de recevoir les « miennes sur un mouvement dont je n'ai pas été « maîtresse. Mais des militaires, des gens d'hon- « neur doivent-ils oublier le respect dû à la valeur « malheureuse? Vous étiez, dites-vous, à Edim- « bourg au 18 juin, et moi, messieurs, j'étais à « Warterloo. Jugez donc qui de nous a le droit « de parler des faits de cette mémorable journée? » Tout le monde me regarda avec étonnement. Les Anglais se levèrent, me saluèrent respectueuse- ment, à l'exception d'un seul, à la figure blafarde, à la plus ridicule tournure. Il n'était pas du tout content de moi ni de ses compatriotes.

Je me retirai dans ma chambre; elle était au premier, et donnait sur la cour. Mon blond en- nemi, car l'Anglais boudeur était blond, se pro- menait en long et en large. Je ne pouvais lever les yeux sans rencontrer ses regards de colère. Il commençait à me beaucoup ennuyer, et j'allais descendre le lui dire, quand mon aimable vieil- lard vint frapper à ma porte, et me demander la permission d'entrer. « Soyez assez bon, lui dis-je, « pour ne pas me condamner sans m'entendre; « vous ne sauriez croire combien j'ai besoin de « penser que vous ne me désapprouverez pas. » Il me rassura, me faisant toutefois sentir mon

imprudence, et m'engageant à plus de circonspection. Je le lui promis; on va voir comment je tins parole. Il me proposa de faire un tour sur le port; j'y consentis. Chemin faisant, il me demanda la permission d'entrer un moment chez un ami où il était certain de savoir si le fils du maréchal se trouvait à Bruxelles ou non. Je l'en priai, et me promenai en l'attendant. Du plus loin que je l'aperçus revenant, je m'écriai : « Eh « bien?

« — Il est parti hier; il est en sûreté. »

Ce mot, en me laissant supposer l'existence d'un péril, ne me fit sentir que le bonheur d'y voir dérobé le fils du maréchal par son prompt éloignement, et oublier mon regret de ne point le voir.

Nous décidâmes d'aller au petit théâtre du Parc.

« Ne parlez pas haut, me dit M. Brillant, et « je défie qu'on vous connaisse. Se je rencontre « quelque ami, vous serez un jeune Suédois, ne « sachant ni le français ni le flamand. » Je cédai à cet obligeant empressement pour me distraire. En entrant dans le parc, j'aperçus au milieu de cinq ou six jeunes gens l'Anglais en question. Sitôt qu'il me vit, son visage pâle et insignifiant

s'anima. Il s'approcha des jeunes gens, leur parla en assez mauvais français de ses fureurs politiques; le mot de Waterloo retentit à mon oreille. Un jeune Français là présent mit dans la discussion toute la prévention du parti qu'il aimait, et l'Anglais toute l'injustice de la haine nationale, et celui-ci ne proférait pas une parole sans me regarder, comme pour me braver. M. Brillant voulut m'entraîner, et j'allais céder à ses sages observations; mais il était écrit là-haut que je n'échapperais à aucune extravagance. L'Anglais me voyant m'éloigner, me poursuivit de cette nouvelle apostrophe : « Quoi! vous ne pensez pas « que lord Wellington soit le plus grand général « de l'Europe ?

« — Votre Wellington d'un mot pouvait sau- « ver un héros; mais ce mot, il ne l'a pas dit.

« — Vous parlez de Ney; lord Wellington a « bien fait de ne pas prendre pitié de son « crime. »

Rapide comme la pensée, je m'élance vers l'Anglais, et lui applique un soufflet qui, à la surprise et à la force du coup, fixe mon adversaire sur la place.

« Jamais, m'écriai-je en le regardant avec fierté, « un Anglais ne prononcera, du moins en ma

« présence, une si barbare brutalité. » On fit cercle autour de nous. M. Brillant montrait une vive inquiétude et voulait m'entraîner. L'Anglais s'était relevé et prononçait le mot de *boxer.* Ma voix avait trahi mon sexe, et tout ce qui était là se moquait du brave.

« Eh bien! puisque je ne puis me battre, *moi*, « *elle* doit me faire des excuses.

« — Des excuses! poltron que vous êtes; ne « profitez pas du prétexte, et vous verrez si je « fais bien les honneurs de mon habit. Si vous « préférez garder le soufflet, qu'il vous apprenne « à mieux parler des militaires français, à respec- « ter le malheur et la gloire. »

A ce langage et à la véhémence de mon action, l'auditoire resta muet. L'Anglais répéta le mot *boxer.* Alors un rire général éclata, et, profitant du brouhaha qu'on faisait autour du pauvre champion britannique, je m'éloignai lestement du champ de bataille; mais, comme mes extravagances ne peuvent se faire à demi, j'eus soin de jeter ma carte dans le chapeau de mon ennemi. J'étais dans une agitation terrible. Le bon M. Brillant employait vainement son éloquence pour me calmer. « Je devrais partir ce « soir, me dit-il; mais vous m'inquiétez. Com-

« ment, avec une figure si douce, se conduire « en véritable *virago!*

« — Je fais mon possible pour la calmer; mais « avec cet habit cela m'est impossible.

« — Eh bien! me dit l'aimable vieillard avec « un calme comique, alors on garde ses jupons.

« — En jupons même je n'entendrais pas im- « punément offenser la gloire française, ni sur- « tout d'illustres mânes.

« — Allons, allons, n'en parlons plus, calmez- « vous; car s'il est impossible de vous donner « raison, il est trop difficile de vous gronder; « puis, si la tête est un peu trop vive, le cœur « est excellent. Mais enfin si vous eussiez ren- « contré dans l'Anglais, au lieu d'un boxeur, un « spadassin?

« — Ah! mon ami, malheureusement, ayant « reconnu mon sexe, aucun homme n'eût ac- « cepté la partie, et voilà ce qui est désespé- « rant. »

J'avais mis à cette réponse toute la sincère expression d'un regret, qui parut au bon et calme M. Brillant le comble de l'extravagance.

« Quoi! s'il eût accepté, vous eussiez eu l'au- « dace de vous battre à l'épée, au pistolet? Ris- « quer d'être estropiée?

« — J'aurais risqué tout cela, même en lais-« sant, comme agresseur, le choix des armes. Je « vous assure que je fais ce que je puis pour évi-« ter ces extrémités; mais quand le hasard ou « mon caractère m'y entraîne, prendre le parti « de la prudence est un effort impossible. » Alors je lui contai mon aventure avec le jeune officier de la garnison de Lille.

« Mais, en vérité, vous périrez par les armes!

« — Que le ciel vous entende, monsieur, et « que ce soit en défendant la mémoire de ceux « que j'ai aimés! et je croirai bien dignement « mourir. » Et le bon M. Brillant d'admirer celle qu'il venait de réprimander tout à l'heure.

Malgré l'heure avancée, nous continuâmes une promenade qui durait depuis si long-temps, et qui avait été marquée par une bizarre vicissitude qui nous entraîna dans le récit de toutes les aventures de ma vie passionnée, auxquelles l'âme du vieillard semblait sympathiser d'une manière inquiète et sombre, surtout quand mes aveux touchaient aux événemens politiques. Le froid, la fatigue, l'émotion, la vue surtout de cette tête blanchie qu'animaient jusqu'à l'exaltation les réminiscences d'un passé qui semblait avoir agi sur sa destinée, tout cela finit par me

jeter dans un saisissement de suppositions à l'égard de mon cavalier sexagénaire : je croyais voir en lui quelque grand criminel, jugé tel par la partiale politique, ou du moins quelque être bien malheureux. Je lui exprimai ma pensée avec toute la franchise de la douleur, en lui demandant qui il était pour être initié dans les secrets dont il m'avait fait l'aveu.

« Je suis, me répondit-il, un homme malheureux, sur qui pèse une horrible destinée. J'étais parvenu, à force de résignation, à supporter le poids de mes souvenirs; mais votre rencontre et tout ce qui vient de se passer me rappellent un passé si près encore et trop brillant dans son existence, trop terrible dans sa fin, pour qu'il puisse n'être pas toujours présent à ceux qui furent attachés à cette fabuleuse et tragique fortune du prisonnier de Sainte-Hélène. Ma destinée a touché de trop près à cette destinée, pour avoir pu s'en détacher sans déchiremens. Mon fils était officier supérieur dans les lanciers de la garde. Un autre de mes enfans est mort au service de Napoléon. Ce n'est pas lui que je pleure; c'est mon Henri, mon aîné, victime d'une passion terrible, mort à la fleur de son âge, pour avoir voulu venger son honneur blessé, frappé par les

mains du lâche suborneur de sa femme. Oh! oui, je suis bien malheureux! »

Une pensée soudaine, une illumination terrible sembla me montrer dans le vieillard le beau-père de l'infortunée Paula, et cette espèce de rêve était une réalité. Dans l'effusion de mes idées et de mon intérêt, je racontai au désespoir de ce père comment j'avais rencontré Paula, dont je peignis les remords, en parlant d'un manuscrit et d'un portrait qu'elle m'avait donnés en signe de repentir et d'amitié. Le vieillard me demanda comme une grâce de lui céder l'un et l'autre. Il m'avoua que tous ses voyages avaient pour objet la recherche de Paula; qu'il comptait se rendre à Londres dans l'espoir de l'y trouver enfin. Je lui donnai tous les renseignemens nécessaires pour Marseille, Aix et la Sainte-Baume, et il résolût de prendre cette route sans délai. A tout ce que je racontais de Paula, le pauvre M. Brillant passait par l'alternative des sentimens les plus déchirans.

Au lieu de courir les grands chemins en pélerine, c'est près de moi que Paula aurait dû chercher un refuge. N'était-elle pas sûre d'être accueillie par le père trop indulgent qui cacha ses premières erreurs?

Nous reprîmes lentement le chemin de l'hôtel. M. Brillant, après avoir vu le portrait de Paula, et bien convaincu que la pélerine n'était autre que la belle-fille qu'il cherchait, fit retenir sa place pour le lendemain. Je pleurai avec lui, et lui promis le manuscrit et le portrait, quoique j'y attachasse du prix. Mais je ne le lui remis pas avant d'avoir copié la *nouvelle polonaise* qui m'avait le plus intéressée, et plus encore quand M. Brillant m'eût assuré que Paula descendait par les femmes de l'infortunée Odeska, dont bien jeune encore sa plume facile et élégante avait écrit la vie malheureuse. M. Brillant, en échange du sacrifice que je lui fis, me força d'accepter une fort belle montre. Mais ce que j'estimai bien au-dessus du présent, ce fut la confidence qu'il me fit, la lettre qu'il me donna pour une dame Fanny Brouann, dont il peignait l'âme comme semblable à la mienne pour son enthousiasme militaire. Nous convînmes de quelques moyens sûrs de correspondance. Il me donna trois autres lettres, et nous nous quittâmes.

De toutes les confidences que M. Brillant venait de me faire, celle qui m'occupait le plus se rapportait à un Français arrêté à Bruxelles, mis en liberté par la protection de l'ambassadeur, M. de

La Tour-du-Pin, quoiqu'il eût été accusé, comme d'autres Français, d'avoir pris part à une espèce de conspiration. M. Brillant était persuadé que la disparition de quelques amis dont je lui avais alors parlé tenait aux révélations fausses ou vraies de cet homme, et il m'avait priée de le tenir au courant.

J'avais reçu une lettre qui hâta mon départ pour Anvers, et je fis aussi retenir ma place pour le lendemain dix heures. Je ne pus fermer l'œil de la nuit, et j'en passai une grande partie à copier le fragment du manuscrit de Paula, avant de le remettre à son beau-père, que je regardais dès ce jour comme un ami, après tant de confidences qui toutes étaient en rapport avec ce passé qui avait tant bouleversé ma jeunesse, et qui allait encore par le souvenir me rejeter dans un dédale de nouvelles vicissitudes.

CHAPITRE CLXXIV.

La route d'Anvers. — La veuve du soldat. — L'orgueilleuse Anversoise. — Le charitable ecclésiastique. — Souvenir de Paula. — Je perds la copie que j'avais faite de son manuscrit.

Rien n'est beau comme la route de Bruxelles à Anvers, surtout pendant trois ou quatre lieues. En allant prendre ma place, je reconnus que c'était en plein air que je ferais mon voyage, car la place qui m'était réservée dans le cabriolet ne me tenta nullement. Le conducteur avait cédé la sienne, et je me serais trouvée entre un séminariste de Malines et un brasseur dont l'embonpoint avait toute l'effrayante circonférence d'une des futailles qu'il employait pour son farô. Je grimpai donc lestement sur l'impériale: un siége commode, à dossier élastique; personne que le conducteur à qui je payai deux places pour n'avoir pas l'accident de quelque nouveau voyageur, et me voilà contente comme si j'avais été en poste dans

la berline ou la calèche la plus confortable. Une fois hors la porte de Laeken, les postillons mirent leur vigoureux attelage au train de poste, et je ne saurais dire quel singulier plaisir j'éprouvai à être ainsi comme entraînée dans les airs; mais je me rappelle que je pensais que si dans cette position j'eusse pu transmetttre mes émotions au papier, je n'aurais jamais écrit avec plus d'abandon et de verve. Oh! que de souvenirs amers et de rêves délicieux encore! Mon cœur, au lieu de repousser les premiers, s'y livrait avec cet avide besoin de m'accuser moi-même, que je ne puis appeler encore qu'une douloureuse jouissance. A peu de distance du château de Laeken, la route aboutit au château qui avait appartenu à M. Van M***. Que de fautes, que de malheurs aussi s'étaient placés entre l'heureuse époque de ma jeunesse où, bien imprudente déjà, mais non criminelle encore, j'entrais dans la vie entourée de la considération que donnent la richesse et un nom respectable!..... Oh! comme mon cœur s'oppressait à la vue de ces promenades, de ce jardin où je formais tous les projets d'un long et brillant avenir!... Aujourd'hui il était accompli, cet avenir, avec des peines que l'imagination elle-même n'eût jamais pu rêver; et seule, déchue de tous mes titres au res-

pect, enchaînée par mon cœur à toutes les chances d'un imprudent dévouement, je passais ignorée, et heureuse de l'être, devant la somptueuse demeure où j'avais régné en souveraine. Mes larmes coulèrent; mes regards se portent une fois encore vers la grille de Schoonzigt, et s'arrêtent avec surprise sur un groupe de piétons dont la présence excite bien naturellement mon intérêt. Un petit garçon de quatre ou cinq ans, beau comme l'enfance heureuse, devançait de quelques pas une femme d'une taille élevée, qui en portait sur son dos un plus jeune encore. Nous touchions à une montée, et je pus à mon aise observer. Le petit bonhomme était en uniforme de grenadier enfantin. « C'est, me disais-je, quelque « veuve qui, après nos temps de victoires et de « revers, regagne, privée de son appui, le village « où elle vécut heureuse. » Je ne me trompais pas. Je brûlais d'envie de causer avec cette jeune femme. Disposée comme je l'étais, je ne pouvais laisser échapper cette occasion de m'attendrir; et cependant comment m'y prendre?... « Mais, me « disais-je, les mères sont toujours sensibles aux « éloges qu'on prodigue à leurs enfans. Conducteur, m'écriai-je, faites-moi descendre.

« — Au pont, madame.

« — Non, ici, et à l'instant. »

Me voilà balancée à côté de la diligence, perdant le point d'appui, et sautant au moins de moitié de la hauteur. Je me fis un mal affreux au genou, mais j'allais satisfaire ma curieuse envie. Je fis aussitôt mon plan de ne reprendre la voiture qu'à l'auberge prochaine, et d'aborder la mère du joli enfant.

« Vous me paraissez fatiguée; voulez-vous,
« madame, que je vous aide à porter votre joli
« fardeau ? »

Je mis dans cette offre tout ce que ma voix a jamais pu avoir de douceur, et j'eus la joie de voir qu'elle n'avait pas perdu tout son charme. La pauvre jeune femme me répondit :

« Mon Dieu! madame, votre habit m'a trom-
« pée; mais votre voix me rassure. Ah! j'ai besoin
« de pitié pour mon pauvre petit Louis. Vous
« permettrez bien que je me place dans la voi-
« ture avec mes enfans; ils ne sont ni méchans
« ni importuns; ma petite Caroline dort souvent,
« et Louis est sage. Ah! mon Dieu, que c'est
« heureux! car je n'aurais jamais pu arriver chez
« nous à pied.

« Prenez mon bras, vous allez déjeuner avec
« moi, et nous monterons ensemble dans l'inté-

« rieur s'il y a place, ou vous avec votre petite ;
« laissez-moi arranger cela. » Je tenais le petit garçon d'une main et donnais l'autre bras à sa mère, et nous cheminâmes jusqu'à l'auberge prochaine où je devais retrouver la voiture. Une fois arrivés là, mon costume élégant contrastait trop avec la propreté décente, mais pauvre, de ma petite famille improvisée, pour ne pas nous attirer l'importune curiosité de toutes les auberges; je m'en inquiétai peu et m'emparai d'un coin de table que je fis charger d'une ample provision de gâteaux. Je me trouvai heureuse, dans mon exil déjà nécessiteux, de posséder un reste de capital qui me permettait de ces largesses bien simples et cependant efficaces pour qui est plus malheureux que nous, et, cette fois encore, j'éprouvai combien il est facile de faire beaucoup de bien avec peu de chose; car je suis sûre que les bénédictions de cette veuve s'élèvent encore souvent pour moi, si elle existe: et il ne m'en coûta pas le prix de la plus mince fantaisie, pas quatre napoléons, pour procurer presque de l'aisance à une pauvre veuve. J'appelai le conducteur et lui demandai s'il y avait place dans l'intérieur.

« Oui, madame, car je vous avais promis de
« vous sauver de l'impériale.

« — Mais l'impériale aussi est nécessaire pour « cette jeune femme et ses enfans. » Cet homme me regarda et me dit d'un air pénétré : « C'est « bien ça, madame; c'est une bonne action, j'en « veux ma part; si vous le voulez bien, je ne « prendrai que moitié de mon prix. — Brave « homme! votre pour-boire y gagnera. »

Au moment où nous allions monter, une grosse femme, richement mais *follement* vêtue, vint regarder du haut en bas ma protégée, et se plaçant à son aise, dit au conducteur qu'elle pensait bien qu'il n'allait pas laisser monter à côté d'elle *cette mendiante;* un vieux prêtre, qui allait monter comme nous dans la voiture, réprimanda avec une touchante bonté la vilaine femme. La voiture se ferma sur ce sermon qui en valait bien un autre, et nous partîmes. Je ferai grâce à mes lecteurs des plates duretés que la vieille mégère murmurait entre ses dents; mais je me rappelle encore le langage doux et affectueux du vieillard respectable, qui encouragea la pauvre veuve à nous conter sa courte mais touchante histoire. La grosse et riche Anversoise avait beau se déplacer, se plaindre de la mauvaise compagnie, en face de qui s'y connaissait mieux qu'elle, le vieil ecclésiastique n'en tint pas plus de compte

que moi, et accablait la veuve de questions pleines d'intérêt. Homme respectable et bon, avec quel attendrissement je vous écoutais! avec quelle vénération j'observais cet extérieur où tout annonçait la modicité des moyens pécuniaires, tandis que dans vos traits vénérables, dans vos paroles consolantes, respirait une âme remplie de toute l'immense charité de l'Évangile! Avant de rapporter l'histoire de la veuve du soldat, je ne puis m'empêcher de rendre ma conversation avec le bon prêtre.

« Vous me paraissez, madame, connaître et « faire cas de cette famille.

« — Connaître, comme vous; mais en faire cas, « certainement. »

Alors la veuve lui raconta notre rencontre; le bon vieillard me serrait la main d'un air touché; il ajouta cependant : « Je suis fâché de vous voir « sous un costume qui me choque toujours comme « un mensonge et une imprudence. Ma chère « dame, avec un cœur comme le vôtre, rempli « d'une douce charité pour le prochain, pourquoi « gâter par des dehors défavorables la bonne « opinion que vous méritez? Pardonnez à mon « zèle, mais la décence, la religion et la morale « défendent également ces travestissemens. » Le

besoin que je sentis de l'indulgence de ce respectable ecclésiastique me rendit sans doute éloquente à fournir mes excuses, car il me dit : « J'entre « dans votre logique, la franchise respire dans « vos aveux, et vos bonnes actions plaident pour « l'innocence de cette habitude. »

La grosse femme était au désespoir, et j'avoue que j'avais plaisir à sa peine. Il y a, en général, une certaine joie à voir la sottise en colère et l'orgueil désappointé. Il se trouva, par un heureux hasard, que mon excellent curé allait à un village situé tout près du hameau de la veuve, et il s'offrit pour la conduire chez sa mère quand la voiture arriverait à la séparation des routes. La veuve, touchée de tous les procédés dont elle venait d'être l'objet, accepta, en ajoutant que son mari, français de naissance et de cœur, avait été tué dans la dernière campagne. « Je n'avais que « quatorze ans, nous dit-elle, lorsque l'empereur « vint avec Marie-Louise à Anvers, où je tenais « la maison d'une de mes tantes; ce n'était que « joie, fêtes et plaisirs. Louis servait dans les « soldats de la garde. Vous savez ce qu'était alors « dans les familles un militaire français; ma tante « comme tout le monde chez nous les aimait. « Louis me demanda pour femme et obtint la

« permission de l'empereur même, ce qui était un « honneur, au moins; je partis avec lui heureuse « et fière; je l'ai suivi à la dernière campagne « d'Allemagne; mon petit Louis et Henriette sont « enfans de troupe, mais enfans légitimes (avec « un regard fier sur la grosse femme), et quoique « je retourne à mon village pauvre et bien mal- « heureuse, j'y reviens comme une honnête « femme, et mon petit Louis pourra regarder « même un prince sans rougir; au village, avec « un peu de travail, notre existence sera possible; « mais, madame, j'aurais eu de la peine à m'y « traîner. » De grosses larmes avaient accompagné ce récit simple et vrai de la bonne veuve. Le compatissant ecclésiastique ranima le courage de la veuve, en lui promettant son fidèle intérêt. L'homme de Dieu, j'en suis sûre, a tenu sa parole. Quand je priai la veuve de me permettre de lui offrir quelques secours, j'eus besoin de l'entremise de la voix respectable qui venait de parler, pour combattre et vaincre la générosité de son refus. A l'avant-dernier relais, la belle orgueilleuse nous quitta; alors le bon prêtre nous expliqua plus librement ce qu'il comptait faire pour la petite famille.

Avec quel plaisir j'écoutais ses charitables pro-

jets! combien je regrettais de n'être plus assez riche pour pouvoir dire : Acceptez, digne serviteur d'un divin maître, acceptez cet or pour vos pauvres, si bien confiés à votre humanité! Médicamens pour la mère malade, l'éducation du petit Louis, du travail, il promit tout, et j'ai su qu'il avait beaucoup plus tenu encore qu'il n'avait promis. En nous séparant, ce respectable vieillard joignit aux exhortations pleines de sagesse qu'il me fit, des éloges que le peu que j'avais fait ne méritait pas; mais ils me flattèrent venant d'une bouche si pure. La jeune mère reprit son doux fardeau; le petit Louis, chargé des dépouilles militaires de celui qui lui avait donné la vie, sauta gaîment en avant vers l'humble berceau de sa mère qui suivait lentement, appuyée sur le bras de son digne protecteur, en me prodiguant encore au loin les signes de sa reconnaissance.

Nous avions encore trois lieues à faire. Étant seule dans l'intérieur, j'aimai mieux reprendre ma place au-dessus. Le temps était fort beau, et l'âme rafraîchie par une bonne action, je jouis délicieusement des douceurs d'une belle soirée. Depuis le changement qui avait séparé la Belgique de la France, partout dans les villages catholiques on voyait des processions, des plantations de

croix, et par les routes beaucoup de pélerins; à l'aspect de ces foules pieuses, je pensais à Paula. Mais ici c'étaient de grosses paysannes, à face rembrunie, mal enfroquées sous la robe qui se drapait si bien autour de la taille élégante de la belle Polonaise. Depuis le singulier hasard qui m'avait fait rencontrer son beau-père, elle m'occupait mille fois plus encore, et dans la disposition d'esprit où venait de me plonger le peu de bien que je venais de faire, je ne pus m'empêcher de penser qu'il y avait vraiment quelque chose d'attaché à ma destinée qui rassemblait autour de moi toutes les aventures des autres; on eût dit que j'étais destiné à être l'historienne de toutes les vicissitudes privées. Une voix funeste semblait me dire : « Tu n'as pas vu Paula pour « la dernière fois », et cette voix, je l'accueillis avec d'autant plus de joie, que depuis la lecture du manuscrit cette étrangère avait acquis un haut degré d'intérêt dans mon esprit. Je voulus vainement le parcourir, le mouvement de la voiture ne me permettait que les jouissances de la riante campagne que nous parcourions, car de Bruxelles à Anvers c'est une ravissante promenade. Je crus bien avoir replacé le manuscrit, et je le perdis. Je ne m'en aperçus que le soir en me déshabillant;

il était trop tard pour retrouver le conducteur, il était parti. On verra dans un prochain chapitre dans quelle circonstance il me fut rendu, et comme tout semblait réellement concourir à donner de l'extraordinaire aux plus simples événemens d'une vie déjà si pleine de tourmens.

CHAPITRE CLXXV.

Arrivée et séjour à Anvers. — Un Italien exilé. — Mot de Morforio au Pape. — Souvenirs de Paula. — Passage de Regnault de Saint-Jean-d'Angély.

J'arrivai à Anvers dans une disposition d'âme qui me rendit accessible à toutes les impressions ; J'avais déjà demeuré près de la Bourse, aux Trois-Fontaines, et je trouvai le même logement à ma disposition. J'en fus charmée, car j'avais donné cette adresse, et le moindre retard pour mes correspondances eût été pour moi une cruelle contrainte. Le maître de l'hôtel me dit le soir même qu'un étranger, qu'il croyait italien à son accent, était venu plusieurs fois me demander et devait revenir. Je priai qu'on voulût bien le prévenir, et je me fis servir à souper en attendant. Je ne m'ennuyais pas, car je ne sais pas m'ennuyer, et la solitude a toujours une sorte d'attrait pour moi. Cependant une foule d'idées,

de réflexions, venaient m'assaillir dans la grande et assez triste chambre où je me trouvais assise, et une immense table d'un seul couvert et vis-à-vis d'une glace qui répétait ma personne de la tête aux pieds commençait à me fatiguer. J'avais ma tête appuyée sur ma main droite, et je regardais comme sans voir, lorsqu'un léger bruit à ma porte, qui était ouverte, me fait lever les yeux, et me montre derrière ma chaise les grands yeux noirs et bien éveillés du bon Cettini, de Rome, du compagnon de mon premier voyage à Naples.

« Quoi! vous? quoi! cher Cettini?

« — *Son io.* » — Et il restait devant moi, me regardant avec un air de douleur et de contentement mêlés.

« Mon cher Cettini, quelle joie de vous re-
« voir! mais, mon Dieu! quel motif a pu vous
« faire quitter *i patrij lidi?*

« — Les honneurs de l'exil.

« — Impossible.

« — Très possible; et c'est malheureusement
« trop vrai. »

Nous nous assîmes. Après les premières questions, il m'apprit qu'au retour du pape à Rome, après la chute de l'empereur, on avait violemment persécuté tout ce qui avait été du parti

français, et lui-même, qui n'avait fait que les aimer, sans cependant que ses sentimens eussent eu une action directe. Mais les filets de la proscription sont immenses, et le bon Cettini y avait été enveloppé, peut-être pour faire nombre. Cettini avait réuni à la hâte tout ce qu'il avait pu ramasser de sa fortune, et se proposait de passer en Amérique. Nous étions au commencement du rêve brillant du *Champ-d'Asile.*

« Je n'ai jamais eu les goûts belliqueux ni le « tempérament conspirateur, me disait Cettini; « mais je respecte la gloire et les braves; j'attra- « perai la gent persécutante. Je porterai à la co- « lonie une pacotille des pacifiques ustensiles du « ménage et les utiles instrumens aratoires.

« — Et vous avez tout abandonné! Quoi! mon « pauvre et excellent ami, vous voilà, à plus que « moitié de votre carrière, exilé, malheureux. « Ah! mon Dieu!

« — Ne me plaignez pas, j'ai la vie sauve; lais- « sez-moi tout le bonheur de vous avoir retrou- « vée.

« — Bon Cettini! »

Alors, un peu plus calme, il me donna des détails sur les tristes scènes qui s'étaient passées à Rome, que je ne répéterai pas, car les réac-

tions politiques sont toujours si cruelles ! mais je ne puis m'empêcher de citer une satire qui fut attachée à la statue de *Morforio*[1].

> Papa-Santo, in che abbiam peccato?
> Voi l'avete unto, e noi l'abbiam leccato[2].

« Le lendemain, me dit Cettini, il y eut sept « ou huit arrestations; je fus heureusement averti « à temps, et mon jugement n'a frappé que mes « dieux lares. Ah! quels changemens à Rome! « c'est à ne plus s'y reconnaître. »

Cettini avait eu des relations d'un commerce très étendu avec plusieurs maisons de France et de Belgique; il avait heureusement encore de très fortes sommes à recouvrer, et du moins sous les rapports de l'aisance je n'eus par de crainte pour lui; mais pour le reste... Oh! que l'exil me paraît terrible! je me gardais bien de lui en dérouler le tableau, mais mon cœur n'y perdait rien. Le sien éprouvait pour moi les mêmes peines, et il m'exprima librement la part qu'il

[1] Morforio et Pasquino sont deux statues types chez les Romains d'aujourd'hui de toutes leurs satires et pasquinades politiques ou autres.

[2] Saint-Père, en quoi avons-nous péché?
Vous l'avez oint et nous l'avons léché.

prenait à mon sort. Lors des événemens de Naples, un ami qui avait passé chez lui, à Rome, lui avait donné de mes nouvelles; et depuis les persécutions exercées contre les partisans des Français, il avait entretenu des relations très suivies avec le docteur Pistorini de Bologne, qui était intimement lié avec Eugène, avec cet ami dévoué et cher, qui m'avait si généreusement aidée dans mon agonie des derniers jours de 1815. Cettini était donc au fait de toutes mes souffrances, et ne m'en parla que pour venir à des offres qui assurassent le repos de mon avenir.

« Je vous ai cherchée, me disait-il, et puisque « le sort me favorise, mettez-moi de moitié dans « vos projets. Si vous voulez passez la mer, « c'est mon envie ; si vous préférez la froide « Belgique aux doux ombrages des platanes, res- « tons ici ; hors la France et Rome, *sono con lei.* « Pour Rome, je ne pense pas, continua-t-il, que « vous y songiez, car vous n'avez pas le goût des « pélerinages religieux. Ah! que je vous conte, à « propos de pélerine ; j'en ai rencontré une dans « la Maurienne qui est faite à tourner la tête « au pape même, quand elle ira baiser sa mule. »

Je pensai de suite à Paula, et le signalement fort mondain de sa taille et de sa figure confirma

mes soupçons que c'était elle que Cettini avait rencontrée. « Une femme superbe, disait-il, quoique déjà succombant sous la fatigue d'une longue route et de mille privations. » Je fus affligée en pensant à M. Brillant, et plaignis très sincèrement Paula de chercher le repos de son cœur dans des pénitences dont la publicité ne pouvait que perpétuer le souvenir de la faute à laquelle elle cherchait une expiation. « Je l'ai vue, ajoutait « Cettini, d'abord suivant un sentier à côté de la « grande route, marchant péniblement, puis sor« tant de Lanslebourg. Je l'ai retrouvée à genoux « devant une chapelle sur le grand chemin; je « lui ai adressé la parole, elle m'a répondu avec « modestie, avec des paroles douces et simples; « je lui offris des lettres pour Rome; elle m'a, je « l'avoue, étrangement surpris par la pureté, l'é« légance de son langage, l'esprit qui anime ses « discours, et sa singulière résolution ».

Je dis à Cettini que je la connaissais, et lui racontai comment je l'avais trouvée à Aix, et comment encore j'avais rencontré à Bruxelles son beau-père qui courait sur ses traces pour la rendre au monde et à sa famille.

« Peines perdues! c'est une tête tournée. Figu« rez-vous qu'elle se croit sous l'égide visible d'une

« sainte qui la guide dans les chemins impratica-
« bles; qu'elle a entendu et entend la voix de son « mari l'appelant à Rome; et dans ces extrava- « gances il perce tant d'esprit que, ma foi, je « croyais à tout en la regardant. » Je montrai à Cettini le fragment écrit par Paula, qu'un hasard heureux venait de remettre en mes mains.

« Ah! je ne suis plus étonné, me dit-il; une « tête à roman, au premier malheur, tourne « toujours à la dévotion; mon amie, je ne serais « pas surpris de vous trouver un jour comme « cette belle et singulière Polonaise.

« — Peut-être sœur de charité, peut-être re- « ligieuse; mais jamais en pèlerinage sur une « grande route, je puis l'assurer. »

Pendant que notre conversation avait pris ce tour un peu moins triste, nous n'avions pas observé, ni l'un ni l'autre, deux individus qui étaient arrêtés sur le carré, et qui nous épiaient très attentivement. Cettini les aperçut et sauta en fureur vers eux avec des termes peu ménagés. Aussitôt un des deux s'avance et dit, avec une très maussade politesse : « Monsieur, vous « allez nous suivre; voici l'ordre de vous arrêter » : et effectivement il l'exhiba. J'étais extrêmement saisie; Cettini fit par son sang-froid honneur au

nom romain. « C'est une méprise, dit-il; mais il « faut obéir. Messieurs, au lieu d'écouter à la « porte, il fallait tout bonnement vous annoncer « de suite; car je pense que de notre conversation « vous ne rapporterez guère.....(nous avions tou- « jours parlé italien). Où me conduisez-vous?

« — Chez le commissaire de police. »

Je leur demandai si je pouvais accompagner mon ami. La faveur fut accordée, et nous voilà à onze heures dans les solitaires quartiers d'Anvers, escortés par quatre gardes. Le commissaire était aussi poli que ces messieurs le sont peu en général. La méprise fut prouvée, et après deux bonnes heures d'explication on nous laissa la liberté de regagner notre auberge. Cettini me dit: « Voilà qui me dégoûte du séjour de cette ville. « Je veux aller voir Gand. Venez-vous avec moi? « c'est une promenade ».

J'en fus tentée; mais j'attendais des lettres, et je le laissai partir après être convenus que nous nous écririons régulièrement, et qu'au premier mot on se joindrait, si je me décidais à passer la mer.

A peine rentrée, on me dit qu'un jeune homme, qui écrivait au Constitutionnel d'Anvers, était venu et devait revenir. Il était trop tard pour

l'attendre. Combien j'eus de regrets d'avoir sacrifié mon pressentiment aux convenances! car mon cœur me disait qu'il venait m'annoncer une chose agréable, quoique douloureuse aussi. Regnault de Saint-Jean-d'Angély passait cette nuit même à Anvers. Ce jeune homme avait reçu une lettre pour me la donner à moi-même, et cette lettre je ne la reçus que lorsque Regnault était déjà loin. J'avais manqué une preuve de souvenir à un ami malheureux; oh! j'étais vraiment inconsolable!

CHAPITRE CLXXVI.

Souvenir de Regnault. — Augustine. — L'ex-procureur impérial Van Maanen. — Les frères d'armes. — Départ pour Gand.

A peu de distance d'Anvers, un parent de Lepelletier-Saint-Fargeau habitait une maisonnette fort jolie; Regnault m'avait souvent parlé de cet ami, et me disait que je n'étais pas au monde quand ils obtenaient déjà des prix ensemble au collége du Plessis; il aimait à se rappeler ces jours heureux d'une enfance studieuse, à répéter combien il avait été fier et glorieux, lorsqu'en 1782 il avait obtenu une place à la prévôté de la marine, qui l'avait mis à même de soutenir l'aisance de son père frappé d'une cécité absolue. Ah! Regnault était bon, oui, parfaitement bon; j'aime ici, en retraçant son exil, à rappeler ses qualités obscurcies par de malheureuses brusqueries, mais encore plus calomniées par la malveil-

lance. J'ai entendu des gens traiter Regnault de révolutionnaire, lui qui jamais n'appartint à aucune faction, et dont la voix éloquente ne s'éleva [1] que pour raffermir la monarchie menacée. La réunion dont il a été membre avait lieu chez le duc de La Rochefoucauld, où se trouvaient *Lafayette*, *Bailli*, *Castellane*, *Noailles*, *Liancourt*, *Mathieu de Montmorency*, *de Tracy* et *d'André*. Non, non, Regnault ne fut pas un révolutionnaire; lui qui ne dut la vie qu'à l'erreur des forcenés de sa section, qui, en égorgeant le malheureux Suleau, crurent l'immoler. Regnault, à cette terrible époque, n'échappa au massacre que par les soins d'amis fidèles et dévoués; jusqu'au 9 thermidor, il ne dut la vie qu'à la plus profonde retraite; son nom était sur la fatale liste qui proscrivait Bailly, Barnave et Thouret.

Quand l'orage se calma un peu, Regnault, retiré chez lui, se livra à des spéculations de commerce; il acquit une honorable aisance, et c'est alors qu'il épousa la fille de M. de Bonneuil qui, au départ de Louis XVI, avait été jeté en prison pour son dévouement à *Monsieur*. Madame Re-

[1] Dans l'Assemblée constituante, il avait été chargé par le collége électoral de la sénéchaussée de Saint-Jean-d'Angély, de la rédaction des cahiers du tiers-état.

gnault est parente de monsieur et madame d'Espréménil, morts tous deux sur l'échafaud, victimes de leur attachement aux Bourbons. Si Regnault eût été souillé des crimes révolutionnaires, eût-il osé demander et surtout eût-il obtenu la main de mademoiselle de Bonneuil?

Regnault, enthousiaste et plein d'imagination, fut ami et partisan des idées généreuses, de tout ce qui promettait la grandeur de sa patrie, depuis que ses missions en Italie le lièrent avec le vainqueur de Rivoli et le pacificateur de Radstadt; il fut à Napoléon de tout le dévouement d'une âme de feu. S'il poussa loin le zèle pour celui qui imposait des souverains à l'Europe, du moins ne déshonora-t-il pas son admiration; car malgré les plus vives sollicitations pour se détacher d'une cause que depuis les désastres de la Russie on regardait comme perdue, Regnault ne fut jamais plus dévoué que depuis que l'étoile de l'empereur semblait pâlir. Ah! j'aime à rendre cet hommage à son souvenir, avant que je n'aie même à retracer le terrible moment où, le sachant enfin rappelé dans sa patrie, je n'appris son retour que pour apprendre en même temps les persécutions qui le forcèrent de se traîner mourant d'asile en asile, et qui ne lui accordè-

rent que la triste faveur de venir à Paris [1] exhaler son dernier soupir.

Le jeune homme qui était venu le soir où Cettini fut arrêté chez moi, avait une lettre de N***, qui me disait que Regnault allait passer à Anvers la nuit; qu'il était accompagné de sa courageuse et noble épouse; que si je voulais le voir il m'envoyait deux lignes qui seraient agréables au noble exilé. On a vu que le messager ne me trouva point. Lorsque je sus le contenu du message, je fus au désespoir, mais consolée promptement; car le matin même M. N*** apprit que sa lettre avait éprouvé un long retard, et que le comte Regnault et sa belle compagne d'exil étaient déjà heureusement embarqués au moment où on espérait le voir passer à Anvers.

Je trouvai chez l'ami de Lepelletier de Saint-Fargeau un militaire dont on nous raconta l'histoire et les chagrins, qui plus que les événemens politiques l'avaient amené sur les terres de l'exil.

Ce militaire avait une fille d'une grande beauté; elle avait été l'appui de sa famille. Mais en donnant des leçons, la jeune Augustine avait rencontré, dans une maison opulente et d'un grand

[1] 10 mars 1819.

nom, un de ces hommes dépravés à qui le malheur n'inspire que le désir d'en abuser, pour y ajouter l'opprobre. Augustine avait écouté la voix perfide qui lui promettait le bonheur, pour la couvrir de honte. Un grade plus élevé pour son père, ses frères et sœurs placés dans des pensionnats, tout fut offert; et en tombant dans le piége de la séduction, la belle et innocente Augustine crut faire un sacrifice généreux à l'amour filial. Elle écrivit une lettre qui ne fut point envoyée; on expédia des présens, et le vil corrupteur osa y joindre de l'or.... De l'or à une mère, pour payer le déshonneur de sa fille! Le tout fut déposé entre les mains d'un magistrat intègre dont les recherches pour trouver Augustine furent longtemps infructueuses. La mère d'Augustine tomba malade, et succomba en pardonnant à sa fille, conjurant son époux, de sa mourante voix, de ne jamais maudire l'enfant de leur amour, et d'accueillir son repentir qui, disait la pauvre agonisante, « pénétrera tôt ou tard son cœur que j'a- « vais formé à la vertu. Alfred, si tu veux me « voir mourir sans désespoir, promets, oh! jure- « moi de ne point maudire la pauvre fille. » Le malheureux père promit; mais désespéré de la perte d'une épouse adorée, il lui fut impossible

de ne point haïr celle qu'il regardait justement comme cause de la mort de sa mère. C'était peu avant le retour de l'île d'Elbe. Il avait réalisé sa petite fortune, placé ses autres enfans en apprentissage, et se préparait à quitter la France, lorsque les événemens donnèrent un nouvel élan à son âme abattue. Ayant fait partie de l'armée de la Loire, il partagea le sort d'une grande partie de ces militaires, et vint, ayant vainement cherché à retrouver sa fille, tâcher de l'oublier sur les terres de l'exil. Chez les femmes les plus vertueuses, l'indignation que leur causent les égaremens de la jeunesse a quelque chose de tendre qui tient à la pitié. Chez un homme d'honneur, tout ce qui touche ce dépôt sacré l'irrite et lui inspire des idées de vengeance. « Je découvrirai le vil suborneur, s'écria encore « le malheureux père d'Augustine; je lui arra« cherai son odieuse vie, et sa misérable com« plice expiera son crime dans la longue ago« nie d'une réclusion perpétuelle. » M. N***. avait cherché à le calmer, mais inutilement; et peu de jours avant son embarquement pour l'Amérique, un nouveau chagrin vint fondre sur lui. Une lettre de sa malheureuse et coupable fille lui apprit qu'abandonnée de son sé-

ducteur elle languissait souffrante, sans appui. Elle implorait le pardon de son malheureux père, qui, ne pouvant retarder son départ, laissa Augustine ainsi que ses autres enfans recommandés à la noble bienfaisance de l'ami de Lepelletier.

Cet officier se nommait Regnault; il était du département de l'Eure, et parent de Wilfrid Regnault, qui fut condamné pour une accusation d'assassinat, et qui du fond de sa prison intenta un procès en calomnie au marquis de Blosseville, député de la chambre de 1815, qui l'avait accusé d'être un septembriseur. Wilfrid gagna son procès contre le marquis de Blosseville, mais perdit son procès capital; sa peine de mort fut commuée, par la clémence royale, en vingt ans de réclusion. Cette cause avait fait grand bruit. La non-culpabilité de Wilfrid parut prouvée par un éloquent plaidoyer de M. Mauguin. M. N*** s'y intéressait vivement, et rien n'était actif comme son zèle. M. N*** était lié avec plusieurs Belges et Hollandais; il aurait voulu que le père d'Augustine ne passât pas les mers, se flattant de réussir à l'occuper par le moyen de ses connaissances. Je ne sais par quel hasard il avait su que je parle hollandais; mais il crut voir en cela un

grand avantage pour nos amis qui pourraient avoir besoin des autorités, et voulut absolument que je me chargeasse d'une démarche près de M. Van Maanen, ministre de la justice du roi des Pays-Bas.

Je connaissais très bien M. Van Maanen, depuis 1795; je l'avais vu ensuite procureur impérial. Je savais à quel point il avait toujours poussé le zèle. Je me serais bien gardée de croire ces souvenirs un titre pour en être favorablement accueillie; il n'y a rien de si terrible que les gens en place qui ont changé de maître : il semble en honneur qu'ils se font un devoir de persécuter ceux avec qui ils en ont servi un autre, pour persuader de leur dévouement. La suite me prouva combien j'avais bien deviné et prudemment agi. M. Van Maanen, dans ses nouvelles fonctions, porte une telle confiance du total oubli du passé, qu'il siége souvent à côté de M. Repelaer Van Driel, son ardent adversaire politique, royaliste batave très prononcé; celui que le réquisitoire du premier, alors procureur fiscal, manqua d'envoyer à l'échafaud. Il y a de bien singulières choses dans les variations politiques. Je contai à M. N*** que Cettini avait été arrêté chez moi; que très heureusement on l'avait de

suite mis en liberté, mais que je n'en avais pas moins été agitée.

« — Mon Dieu! êtes-vous bien sûre qu'il est « libre?

« — Nul doute; il est à présent sur la route de « Gand, où il va passer quelques jours; puis il « se rendra à Ostende. » N*** était impotent des deux jambes, et ne pouvait servir ses amis que de cœur, de tête et souvent de sa bourse. Je le vis dans une si vive agitation, que je lui offris aussitôt de faire n'importe quel voyage, de courir après l'Italien exilé, s'il avait besoin de le voir, ou bien de lui porter une lettre.

« En l'arrêtant ici, on l'a pris pour un autre. « Cet autre est mon intime ami, celui que j'at- « tends avec anxiété, qui aurait dû me venir « avertir de la route de Regnault, qui ne vient « pas, et qui me fait mourir d'inquiétude et d'im- « patience. Vous concevrez pour lui mon attache- « ment : il servait avec mon fils dans le 5e corps, « lorsqu'ils marchèrent au feu à Salsfeld et à Iéna. « Il sauva la vie à mon Victor, qui s'était jeté en « avant avec plus de bravoure que de prudence, « au moment où le général Gudin fut blessé, et « où le général Reille prit le commandement. Ils « étaient toujours ensemble au feu. Le maréchal

« Lannes les distingua à Ostrolenka. Mon fils « tomba au moment où le brave général Campana « perdit aussi la vie dans cette journée où s'im- « mortalisa le brave Reille. C'est le sosie de votre « Italien exilé qui me rapporta la croix et les che- « veux de mon Victor. Lui il est revenu avec la « croix qu'il gagna au siége de Stralsund, et une « jambe de moins qu'il perdit en Catalogne. En « voilà assez pour vous y intéresser, et vous prou- « ver l'intérêt qu'il m'inspire. C'est une tête diffi- « cile à mener. Il faut cependant qu'il cède, qu'il « écoute la raison. Ah! je donnerais dix années « de ma vie pour savoir de votre compatriote « quelles questions on lui a faites, et si on pour- « rait tirer quelques indices certains sur le lieu « où on soupçonne que mon pauvre ami s'est re- « tiré. Je crains une arrestation. Il faut la pré- « venir. Il y a ici un lieu sûr à ma disposition, et « je veux l'y conduire.

« — Puisqu'il y va d'un tel intérêt, je vais cou- « rir après mon exilé. Gand n'est pas un voyage; « le temps est superbe; ainsi dans une heure je « pars, et demain je vous dirai avec points et vir- « gules tout ce que j'aurai pu savoir du Romain. »

Il faut que la résolution et une sorte de cou- rage aillent pourtant bien à mon sexe, et soient

peu ordinaires au degré où j'ose dire les avoir portées dans ces sortes d'occasions; car, à ces offres faites sans nulle ostentation, je crus que le pauvre N*** perdrait la tête. C'étaient des transports d'admiration...... Je m'y laissai aller. Il y a quelque chose de si séduisant à se voir admirer, louer avec enthousiasme, pour une qualité *à part* de notre sexe! Je quittai N*** aussi charmée de sa reconnaissance et de ses éloges qu'il pouvait l'être de mon dévouement. Je trouve que rien ne donne de l'attrait aux liaisons les plus passagères comme la conformité d'opinion, de souvenirs et de regrets ou d'espérance. En rentrant à l'hôtel, je trouvai une lettre qui fit battre mon cœur bien superstitieusement; car elle était de Léopold, et avant de l'ouvrir même je me disais : « J'entreprends une bonne action, « en voilà la récompense »; et je pressais contre mon cœur qu'elle faisait battre violemment la lettre qu'on va lire au chapitre prochain.

CHAPITRE CLXXVII.

Arrivée à Gand. — Nouvelles de Carnot. — Lettre de madame de La Valette. — Les frères Faucher. — Le mari ressuscité. — Lettre de Léopold. — Odeska, nouvelle polonaise.

Je ne connais rien au monde de plus triste que l'énorme ville de Gand; on dirait un immense cloître. Les Gantois sont Belges aussi, mais ce ne sont plus les Belges de Bruxelles. Ces derniers, amis des Français dont ils ont adopté les manières, les opinions et les habitudes, ne voient pas encore et ne voyaient pas surtout en 1816 et 1817 arriver des Français, sans se souvenir qu'eux aussi l'ont été, et que dans notre gloire ils avaient eu leur part noble et large. A Bruxelles, la fraternité n'avait point perdu ses liens et ses souvenirs; mais à Gand la fusion des mœurs avait eu moins de puissance, et le flegme plus lourdement flamand de ses citoyens ne savait offrir que la froideur de l'étiquette aux exilés, qui sentaient



bien en arrivant que cette ville ne pourrait guère être pour eux qu'une halte et point un séjour. C'est au premier abord que Gand me fit cet effet ; plus tard j'y trouvai des amis, mais sans pouvoir jamais m'accoutumer à son cérémonieux ennui. Je descendis à l'auberge de la poste, à côté du théâtre français, salle fort laide, déserte alors, et dont le mauvais goût semblait avoir été l'architecte. Mais, en revanche, l'hôtel de la poste était une des meilleures auberges que j'aie pratiquées dans mes nombreux voyages; table parfaite, service leste, appartemens propres et riches, et même prix modéré. A peine descendue de voiture, je courus à la poste aux lettres; je me rappelais avoir écrit le jour de mon arrivée à Anvers que j'allais me rendre à Gand et de là à Bruges, et qu'au lieu d'Anvers l'on m'adressât mes lettres, poste restante, à la première de ces villes. J'en trouvai trois, une de madame de La Valette, une de Carnot et une de Léopold. Cette dernière, je ne l'aurais pas ouverte avant d'être retirée dans ma chambre; car à la seule vue de ces caractères bien connus et bien chers, mon cœur retomba dans une émotion qui me fit trembler pour mon avenir.

Le premier éclair de bonheur qui m'ait surprise

depuis le fatal 7 décembre fut de savoir Léopold vivant. J'avais eu la force de fuir une explication ardemment désirée, parce que chaque battement de mon cœur me disait : « Tu l'aimes avec passion, et il ne doit être que ton fils » ; mais il n'avait pas une minute cessé d'être présent à ma pensée. Déjà je l'avais accusé d'un trop long silence, et pourtant j'étais moi-même cause du retard que sa lettre avait subi. Les femmes seules sont juges de ces inconséquences, elles seules me comprendront. Enfin je la tenais cette lettre, et, sans aucune exagération, je puis dire qu'elle brûlait mon sein où je l'avais placée. Ce moment est peut-être le seul dans ma vie où j'aie senti un regret de la perte de ma jeunesse et de ma beauté; car je ne pouvais tomber dans l'affreux ridicule d'une liaison avec un homme qui eût pu être mon fils; mais je sentais qu'aimer, être aimée de Léopold, eût rempli au-delà tout ce que jamais j'avais pu goûter de félicité terrestre.

La lettre de madame de La Valette était affligeante en partie ; elle m'annonçait des pertes de fortune, sa prochaine arrivée, et en même temps une vive inquiétude sur le sort de Sabatier, qui tout à coup avait cessé de donner de ses nouvelles. « J'en suis d'autant plus tourmentée, m'écrivait

« madame de La Valette, qu'il m'a mandé son « projet de faire un voyage à Bordeaux avant de « partir pour le Nouveau-Monde. » Sabatier était intimement lié avec les infortunés frères Faucher. Madame de La Valette ajoutait en *post-scriptum* : « Gardez cette lettre ; à mon passage, je vous « donnerai d'autres détails sur notre situation. Je « suis toujours d'avis, chère Saint-Elme, que « vous feriez fort bien de vous embarquer avec « nous ; pour moi, il me semble que je ne serai « bien que loin de la France. Le sort m'y a per- « sécutée dans tout ; je ne quitterai que des tom- « beaux. » Pauvre amie ! hélas ! elle devait bientôt trouver le sien au-delà des mers, près de celui de son époux.....

Quant à Carnot, il m'annonçait son départ pour Cassel, et me disait qu'ayant besoin de faire parvenir des papiers à un ami à Anvers, et sachant que j'y faisais séjour, il me demandait la permission de me les adresser ; cet ami ne devait arriver à Anvers que dans quelques jours, et il ne voulait pas laisser tomber ces papiers en d'autres mains. Sa lettre était aussi stoïque, aussi romaine que toute sa vie.

Je m'enfermai avec la lettre de Léopold pour la lire, pour la relire mille fois. En passant de-

vant le grand café, sur la promenade où est situé l'hôtel de la poste, je m'entends nommer comme par une joyeuse exclamation, et presque aussitôt je me trouve arrêtée par un officier qui avait servi sous les ordres du général Razout, et que depuis Eylau je n'avais pas vu. Je fus charmée de le revoir, quoique craignant que sa présence dans l'hospitalière Belgique ne fût une preuve de quelque peine politique.

« Non, me dit-il, je n'ai point eu mes épau-
« lettes enlevées par les ordonnances, mais je viens
« de les déposer volontairement. J'ai échappé aux
« honneurs de l'exil, mais je cours en mari Don
« Quichotte sur les traces d'une femme faible,
« coupable, repentante. On m'a fait espérer que
« je la trouverais ici avec mon père; Bruxelles,
« Anvers, Ostende, Bruges, j'ai tout parcouru;
« partout où j'arrive, elle vient de partir...

« — Ah! mon Dieu! mon cher, vous voilà le
« modèle du sentiment. Mais, partez-vous de
« suite?

« — Non, j'attends ici le résultat des démar-
« ches que je viens de faire pour la découvrir.

« — Dînez-vous avec nous?

« — Très certainement. Comment! vous n'avez
« pas entendu parler de ma malheureuse affaire?

« — Non.

« — Mais j'ai passé pour mort, j'ai tué.....

« — L'amant de votre femme; vous êtes, m'é-« criai-je en l'interrompant avec feu, vous êtes « donc le mari de la belle Polonaise?

« — Oui, en savez-vous des nouvelles?

« — Je l'ai vue ainsi que votre père. » Alors je lui fis la relation exacte de ma rencontre avec Paula. Le pauvre homme n'en pouvait revenir, et malgré sa joie, sa douleur, et toutes les émotions attendrissantes sur les souffrances de sa jeune et belle femme, l'idée de ses pélerinages le faisait parfois éclater de rire, et dans un autre moment il me demandait, d'un grand sérieux, si je ne la croyais pas un peu folle; puis la jalousie reprenait ses droits; il ne voulait pas absolument croire que, seule, elle aurait osé parcourir les grandes routes. Je lui répétai que je l'y avais trouvée, que je l'avais vue le lendemain entreprendre pieds nus une route de huit ou dix lieues, et qu'elle était décidée alors à finir ses dévotions par la prise du voile dans un couvent en Pologne, mais que depuis elle avait été à Rome. Il perdait la tête, cet infortuné d'Autré. Je lui montrai la copie du manuscrit de Paula; si c'eût été l'original, il n'y eût pas eu moyen de le refuser à ses vives instances.

« Ah! me disait-il, si vous saviez combien elle « a d'esprit et surtout d'instruction, vous cesse-« riez de vous étonner de mon étonnement. Se « jeter dans un couvent, cela se conçoit encore; « mais courir, s'exposer à un vagabondage qui, « pour être religieux, n'en est pas moins impru-« dent! ah! c'est moi qui en perdrai la raison. »

Puis, par une fort plaisante transition, passant des plus touchans regrets aux réflexions de la plus puérile vanité, le voyageur plaignait seulement les pieds mignons et le beau teint de la pélerine.

« — Elle sera horrible!

« — Et qu'importe? n'est-ce pas toujours elle? « Songeons d'abord à la retrouver : si bien sin-« cèrement vous pouvez lui pardonner, vous se-« rez très heureux avec elle, car j'ai pu appré-« cier dans Paula une âme peu commune. »

Enfin, je le consolai de mon mieux et lui remis la copie qu'il lut et relut. Je reviens à ce fragment que je place à la fin de ce chapitre, parce que c'est au simple récit des amours et des souffrances de deux cœurs passionnés que je dus les premières inspirations de quelques opuscules qui me valurent d'honorables encouragemens. L'heure du dîner arriva tout en causant, sans que j'aie pu trouver un moment pour monter à

ma chambre et lire cette lettre qui m'étouffait le cœur. Après le dîner, un autre retard survint, et ce ne fut que lorsque d'Autré (nom du mari de Paula) se fut rendu au spectacle, que, montant à mon appartement et défendant l'entrée à tout le monde, je pus, dans toute la solitude de mon bonheur, baiser les signes d'une main chérie que j'ai encore là devant les yeux. Aujourd'hui, où aucune liaison ne peut plus arriver à mon cœur, je ne me les représente qu'avec l'émotion d'un doux rêve, et (cette franchise me sera-t-elle pardonnée?) qu'avec le regret de n'avoir osé accepter l'enivrante réalité de cette passion.

LETTRE DE LÉOPOLD.

« Vous avez passé à Paris, vous m'avez vu, « vous étiez dans le même lieu, et si près que « nos vêtemens se touchèrent presque... vous me « l'écrivez, et ce lieu où vous m'avez trouvé, qui « dut vous parler en faveur de tous les sentimens « qui pouvaient nous unir, ce lieu ne vous a in- « spiré que le besoin de me fuir, l'affreux besoin « de me laisser sans courage, sans consolation et « anéanti par la conviction de vous être indiffé- « rent!... Ah! je suis au désespoir. Vous me dites

« de vous parler de mon sort... il est horrible et « vous en êtes cause!... Vous me fuyez, tandis « que près de vous aucun bonheur n'égalerait le « mien... Que pouvez-vous craindre? Que redou- « tez-vous? une passion qui n'a su vous toucher, « l'expression d'une douleur sur laquelle vous « seule pouvez quelque chose... Je contraindrai « l'une et l'autre. Je ne vous demande qu'un « *amour de mère*, mais d'une mère tendre, qui, « au lieu de fuir, console son fils. Oh! que j'ai « besoin de vous voir, d'entendre cette voix ché- « rie, toujours animée par les nobles inspirations « du cœur ou du génie : ne repoussez, ne dédai- « gnez pas mon dévouement. Je pleurai votre « perte, et, unissant toutes mes douleurs, je vé- « gétais avec l'espoir de succomber. Oh! combien « d'heures précieuses j'ai passées à *pleurer*, *prier* « et *croire*. Ayez pitié de moi, de cet avenir qui « peut être si long encore; *revenez*, ou dites *ve-* « *nez*. Je puis être libre demain, aujourd'hui, « quand vous l'ordonnerez : mais songez que je « ne puis vivre loin de vous; vous avez promis de « me servir de mère, et sans vous tout espoir de « bonheur et de repos est à jamais perdu pour

« LÉOPOLD. »

P. S. « Je ne veux ni ne pourrais vous rien dire « de ce qui a suivi la fatale journée du 18. Ah! « c'est à vos pieds, invoquant d'illustres mânes, « que je veux redire les immortels exploits de « nos braves et... les siens... »

J'avais fermé ma porte; j'étais assise, la tête sur mes deux mains, en face d'une énorme glace; il y avait sur la table un volume des belles poésies de madame Dufresnoy; en lisant cette lettre, cette déclaration d'un amour dont la sincérité ne pouvait être suspecte, tout mon être sembla se bouleverser :

« Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler;
« Je sentis tout mon corps et transir et brûler. »

Je ne puis le nier, j'eus un moment d'hésitation; il se fit en moi un changement absolu, mais très heureusement momentané; ma vanité voulut ressaisir l'espoir de plaire encore. Il m'aime, ne me le prouve-t-il pas? pourquoi refuserais-je un bonheur offert? suis-je donc si vieille, trop vieille déjà? ne me trouve-t-on point belle encore, et l'amour de Léopold tient-il à ma figure? Jetant tour à tour un coup d'œil sur sa lettre naïve, et parcourant du regard les vers dé-

licieux de notre muse française, je cédai insensiblement à l'attrait d'une illusion que je brûlais de pouvoir ressaisir encore. Pendant quelques instans, j'éprouvai toute l'exaltation délirante de mes belles années; mon imagination allait au-devant de toutes les chimères d'un amour partagé. J'avais son portrait, je n'avais osé le regarder que bien rarement; je le pris, le pressai contre mon cœur... il me rendit à moi-même. Oui, je puis l'assurer avec vérité, en regardant cette physionomie noble et douce, parée de tout l'éclat de la jeunesse, je la comparai à la mienne qui se reflétait dans la glace, et je sentis que la jeunesse seule peut répondre à la jeunesse : je me dois cet aveu après tant d'autres; le désespoir suivait pour moi cette conviction d'impossibilité, j'y succombais, et ce ne fut qu'après un long et déchirant combat que ma raison, assez maîtresse de mes soupirs, put répondre à Léopold comme une mère eût écrit à un fils bien aimé; et si des circonstances m'ont, dans la suite, mise bien près de la plus séduisante des erreurs, je puis du moins me rendre témoignage que non-seulement je n'y ai jamais cédé, mais que je n'ai plus regardé celui qui eût pu me la faire partager, que comme un fils, un fils chéri et respecté plus encore.

•

Je passai la nuit la plus agitée; et à peine était-il jour, qu'on frappa à ma porte pour me demander si je voulais permettre à M. d'Autré de venir me faire ses adieux; je jetai vite une robe et un châle sur moi et le reçus. D'Autré venait de recevoir une lettre de son père, qui avait enfin retrouvé les traces de Paula, et qui engageait son mari à venir les chercher à Gênes, où elle était légèrement indisposée; il assurait à d'Autré que sa femme était, depuis son pèlerinage à Rome, absolument revenue de l'idée de se faire religieuse; il disait : « Paula, mon fils, est encore digne de « toi; Paula est une excellente femme, et belle, « oh! belle comme les plus belles vierges qui or- « nent ici toutes les galeries. » M. Brillant d'Autré connaissait la faiblesse un peu vaniteuse de son fils, il le flattait pour gagner du temps; aussi d'Autré ne rêvait plus que Paula; il me montrait son portrait, ses souvenirs, et me demanda, comme une faveur, de lire avec lui le fragment que voici, et d'écrire quelques lignes en marge du manuscrit que je lui avais offert. D'Autré était un excellent homme, et de ce caractère qui, parmi les militaires, se désigne par *un bon enfant*; sans instruction ni beaucoup d'esprit, mais néanmoins aimable, de cette gaîté française que

donne une heureuse nature. D'Autré me quitta avec promesse de m'écrire. La lettre à Léopold était restée non achevée sur la table : j'y jetai un regard, hésitai encore un moment, tout près d'y joindre quelques mots plus tendres; enfin, je la fis porter bien vite à la poste. Ayant de nouveau défendu ma porte, je me mis à lire le récit suivant :

Dans une des solitaires mais superbes campagnes du palatinat de Podalie, vivait depuis deux ans la jeune et belle Odeska, fille d'un noble Polonais, unie par ordre paternel à l'opulent mais sauvage possesseur de ces contrées. Odeska, élevée dans le goût des lettres et des arts par une mère qui fut long-temps la brillante idole de la cour de Jean Casimir, la jeune Odeska aspirait au bonheur d'être aimée. Hélas! elle ne goûta un instant ce bonheur si pur que pour le payer par le désespoir et les larmes. Au nombre des pages qu'un grand nom sans fortune attachait à la cour de Pologne, se distinguait le jeune Mazeppa. A peine entré dans son adolescence, doué de tous les avantages extérieurs, et surtout d'une de ces physionomies qui semblent porter sur leurs traits des destinées extraordinaires, Mazeppa joignait, au don de faire naître un vif intérêt au premier

coup d'œil, le mérite plus réel de justifier cet intérêt par les qualités d'une âme pleine d'enthousiasme et d'une énergie qui semblait, dans cet âge si tendre, défier déjà le destin. Jean Casimir faisait des vers, et toute la brillante jeunesse de sa cour soupirait des élégies ou des madrigaux aux pieds de la beauté. Mazeppa eut bientôt distingué la plus jolie, et son hommage ne fut point repoussé par Odeska, libre alors. Trois mois s'écoulèrent au milieu des délicieuses illusions de l'espérance et des courts et mystérieux instans d'une intime confiance, dérobés à la vie de cour et d'étiquette.

« Ordinairement le jeune page de Casimir attendait sa belle maîtresse sous un berceau, où les attentions de l'amour avaient mêlé le doux parfum de mille fleurs aux fraîches émanations d'un épais feuillage. Là, cachés à tous les regards, une couronne eût été peu pour celui qui, plus tard, devait mourir sur les terres de l'exil, pour avoir voulu conquérir un trône; le banc de mousse qui recevait son amie était celui qui occupait l'ambition du jeune page de Jean Casimir. Il y faisait résonner sous ses doigts la guitare, accompagnait la romance que soupirait la mélodieuse voix d'Odeska; dans d'autres instans, l'en-

thousiaste Mazeppa répétait à son amie les vers sublimes des poètes d'Italie, ou les héroïques inspirations d'Homère. L'amour vit de superstitions dans le cœur des femmes, au milieu des pressentimens; un cruel événement se préparait pour les deux amans; et le cœur d'Odeska en reçut d'avance la fatale prévision dans un rêve funeste. Descendu avant l'aurore au bosquet, Mazeppa fut surpris d'y trouver déjà son amie, que son ardeur y devançait toujours. Il fut étonné du désordre de sa beauté. Des larmes furtives, que voilaient mal ses paupières, tombaient de ses yeux baissés vers la terre.

« Pourquoi ces larmes? quel malheur peut menacer nos beaux jours? » s'écria l'impétueux Mazeppa, et il enlaçait d'un bras protecteur la jeune fille, comme pour lui faire de son corps un rempart... Odeska, dans ce trouble délicieux qu'augmente le bonheur des larmes, la main sur son cœur, dit à son amant : « Cher Mazeppa, je rou-« gis de ma terreur et je ne puis la vaincre; elle « me poursuit jusque dans tes bras; mon ami, « tu en es l'objet : oh! ne m'accuse pas de fai-« blesse; que l'adversité arrive, et tu verras si « mon attachement ne sera pas plus fort qu'elle; « mais te perdre... ah! c'est plus que mourir! »

« A ces mots, elle laissa tomber sa belle tête sur le sein du jeune page, qui épuisa tous les accens de la tendresse pour dissiper ses noirs pressentimens. Elle répondait comme poursuivie d'une affreuse vision : « O mon cher Mazeppa ! « je t'ai vu entraîner loin de moi; la terre et le « ciel te refusaient un appui. J'ai vu des suppli- « ces et de trompeuses grandeurs. Mazeppa, la « terreur glace tous mes sens. Hélas ! le charme « de l'amour n'est-il plus avec nous ?... » et sa voix expire dans les sanglots ! Tout à coup le bosquet retentit des cris du reproche et des menaces de la colère que proférait le père d'Odeska : il venait de surprendre les deux amans... En vain la mère de la jeune amante de Mazeppa intercéda-t-elle, en vain ce dernier fit-il valoir sa naissance et son amour; peu de jours après Odeska fut unie, malgré sa résistance, à un homme puissant qui l'éloigna de la cour et des bras de sa mère, pour la reléguer, comme sa proie, dans une terre près des frontières de l'Ukraine. Les regrets d'Odeska s'envenimèrent encore par la présence d'un époux que son cœur repoussait, et qui ne justifiait que trop ses dégoûts.

« Après la perte de son amie, malgré la faveur dont il jouissait auprès de Jean Casimir, le jeune

Mazeppa n'eut qu'une seule pensée, celle qu'on avait arrachée à son cœur. Odeska, loin d'avoir tenté d'adoucir son tyran du moins par les apparences de la soumission, repoussait ses caresses et ne répondait à l'invitation des droits de l'hymen que par le nom de Mazeppa. La seule distraction de l'épouse était d'aller aux confins des terres qu'elle habitait, parcourir d'un regard douloureux cette immensité qui la séparait des lieux témoins de son amour. Un soir, appuyée contre l'orme qui portait sur son écorce noueuse le nom de Mazeppa et les emblêmes de la fidélité, un nuage de poussière s'élève au loin et appelle l'attention d'Odeska. Un cri de joie et de terreur échappe de sa bouche : « C'est lui! s'écria-t-elle; « oui, cette course rapide me l'annonce. Quel « autre que Mazeppa guiderait ainsi un coursier « sur la plaine? C'est lui! Dieu! ayez pitié de « nous. C'est aussi le fantôme de mon rêve hor« rible! Oh! privez-moi, grand Dieu, du bonheur « de le revoir, si le réveil de cette félicité doit « être celui d'un songe affreux. » L'infortunée tomba à genoux, les bras étendus vers les sables dont la poussière la dérobait encore à la vue de son amant; car le cœur d'Odeska avait bien deviné, c'était Mazeppa. Il reconnut aussi le céleste

visage de son amie. L'impétueux jeune homme poussa son coursier et gravit le rocher couvert de ronces où venait de lui apparaître Odeska, qui laissa échapper un cri en se sentant enlacée dans les bras et pressée sur le cœur du fougueux favori de Jean Casimir.

« J'ai tout quitté pour te voir; m'appartiens-tu « encore? Odeska, es-tu toujours mienne?

« — Près de toi, l'univers n'a rien qui puisse « causer un regret ni un remords à ton amie. » Hélas! elle oublia sur le sein de son amant qu'aucun serment ne permet impunément de parjure. Le châtiment se pesait déjà dans la balance de la justice divine.

« Le cheval de Mazeppa portait les chiffres de son maître et d'Odeska sur sa housse richement brodée par les mains d'Odeska, et selon l'usage d'une cour galante cette housse montrait aussi des emblèmes de l'amour. Abandonné par son maître, le coursier parcourut lentement les détours qui conduisaient à la grille principale du château de l'époux d'Odeska. Les chevaux sont pour les Polonais, comme pour les Tartares, les objets d'un culte. La beauté de celui de Mazeppa, son riche harnais, l'absence de son cavalier, tout

excita la curiosité des nombreux habitans du château, et surtout du maître. Des mains caressantes attirèrent le coursier, il se laissa prendre. A peine l'époux d'Odeska a-t-il jeté un regard sur la housse, qu'il s'écrie dans un transport de fureur : « Il est ici l'infâme qui ose me disputer « son cœur ! voilà le chiffre de Mazeppa..... Cou« rez, volez après les coupables....... Ah ! je vais « donc me venger de tes dédains orgueilleux : « femme, frémis !....... chaque goutte du sang de « ton amant va te coûter mille larmes ! Couple « perfide ! les supplices, la mort, vont vous unir. » Une heure après l'ordre donné, Mazeppa et Odeska, enchaînés, parurent en présence de leur bourreau. « Femme parjure, et toi, vil subor« neur, qu'avez vous à répondre ?

« — Le cœur d'Odeska était mon bien avant « que ton or l'eût acheté de son père, dit Ma« zeppa ; Odeska ne t'appartient point, elle ne « fut point à toi, et je venais reprendre mon bien, « unique et sans prix. Le sort trahit notre espoir ; « nous allons payer par la mort les doux rêves « de l'amour ! — Mais la mort, nous l'acceptons, lui « cria Odeska ; il y a un Dieu vengeur, appui des « cœurs innocens, je vais l'implorer pour toi. »

Odeska tomba anéantie aux pieds de son barbare époux, et ne revint à la vie que pour se trouver dans un affreux cachot où elle languit pendant trois années. »

CHAPITRE CLXXVIII.

La première grenade d'honneur. — Madame de Balbi. — Cambacérès et le major Garnier. — La protégée de l'abbé Raynal, ou la femme savante.

Je ne rendrai pas compte de tous les combats que j'eus à me livrer pour ne pas céder à la voix du bonheur et de l'espérance qui me parlaient pour Léopold; il m'en coûta, mais heureusement, comme je l'ai dit, la raison eut le dessus, et heureusement encore les singuliers hasards de ma destinée m'offraient à tout instant des distractions; je me trouvai de nouveau attachée à des intérêts que j'avais crus éteints, et auxquels sur les libres terres de la Belgique, tous les malheurs, les persécutions, l'exil et la mort, semblaient donner une activité nouvelle. Je me préparais à faire la commission dont me chargeait la lettre de Carnot, lorsqu'à Ath je fis une rencontre qui m'intéressa singulièrement. Ath est un

fort vilain bourg entre Gand et Anvers : ne voulant pas rester dans la salle de l'auberge avec une demi-douzaine de fumeurs, je me promenais dehors en attendant le départ de la voiture. A quelques pas de la porte était assis un militaire qu'au seul aspect je reconnus pour un Français, à la cravate noire, à la redingote de route, au large pantalon bleu, à la mine d'un philosophe de bivouac. Il était adossé contre un de ces gros arbres entourés d'un banc en cercle, si communs dans les villages de Hollande. Son sac était à ses pieds, et il le poussait avec un air tantôt triste, tantôt de mauvaise humeur et d'impatience. Aussitôt je me laissai aller au même mouvement qui me valut un si rude accueil de la part du colonel espagnol [1]. « Pardon, mon « brave, dis-je au vétéran, vous me paraissez fa-« tigué et las d'attendre ici ? »

A ma voix de femme, il m'avait regardée avec surprise, puis avec un sourire bienveillant : « Une « Française, cela me fait plaisir à rencontrer dans « ce pays de buveurs de bière, où on me disait « qu'on nous aimait tant, et où je ne trouve pas « seulement à me faire comprendre. »

[1] Tome V, chapitre CXXX.

Nous voilà, nous, installés sous une espèce de treille, et moi de faire appeler un excellent déjeuner.

« Je viens de loin, me dit le militaire; plus de « paie, et me voilà lancé dans l'émigration.

« — Je ne suis pas riche, mais deux napoléons, « je les ai toujours au service d'un militaire, d'un « ancien camarade.

« — Vous avez servi? tenez, je voyais qu'il y « avait quelque chose de ça dans votre tournure; « vous êtes d'une jolie taille au moins! Là, vrai, « avez-vous vu le feu? A quelles journées étiez- « vous? parlons-en, cela fait oublier que me voilà « vieux, pauvre, cherchant à gagner ma vie en « philosophe. »

Je pensai que c'était vraiment un don particulier de Napoléon que cet attachement qu'il inspirait aux soldats, à ceux qui même après vingt années de fatigues et de périls n'avaient encore pour récompense que ces fatigues et ces périls. Je renouvelai mon offre, y joignant celle d'adresser le militaire à Anvers à quelqu'un de sûr qui pourrait lui être utile.

« Je l'accepte, ma petite dame, avec le même « bon cœur que vous l'offrez; ça se connaît de « suite, et je devine que vous êtes ici depuis que

« nous sommes des brigands; tenez, votre double
« napoléon me fera pour toutes sortes de raisons
« grand bien; mais j'aime autant votre offre de
« m'adresser à des amis, car c'est du travail que
« je cherche, et tout ne me convient pas, car voilà
« bientôt trente ans que je n'ai manié que le fusil,
« et ça gâte la main pour tout autre métier. Le
« seul état que j'aie su, c'est la reliure.

« — Eh bien! tant mieux, j'ai votre fait à
« Bruxelles; si vous savez relier, vous serez
« placé en arrivant.

« — Eh bien! alors, gardez votre double napo-
« léon, ça vous servira.

« — Prenez toujours, il ne faut pas qu'en arri-
« vant vous soyez forcé de demander des avances;
« tenez, voilà un mot (et je l'écrivis) pour vous
« loger. » En y jetant les yeux et en lisant : *Rue de l'Empereur* : « Cela me portera bonheur; oh!
« c'est que nous avons, tels que nous voilà, des
« raisons particulières pour ne pas l'oublier, c'est
« une vieille connaissance, ça date de Marengo;
« tenez, il y a dans ce sac un habit qui a été à
« l'île d'Elbe, je veux être enterré dedans. Je ne
« le donnerais pas pour une fortune, mon pauvre
« habit que j'aime, et j'ai là-dedans un autre
« trésor.

« — Votre croix?

« — Celle-là reste ici cachée », et il pressa son cœur. « Mais l'autre est un souvenir d'un ami « bien cher, d'un pays, d'un frère d'armes, c'est « une grenade d'honneur.

« — Qu'est-ce que cela veut dire, mon brave?

« — C'était dans ce temps-là comme la croix, « une récompense de la bravoure, et c'était à mon « bon, mon brave Renaud, que Napoléon donna « cette première récompense sur le champ de ba- « taille. Il était sergent d'artillerie; nous sommes « tous les deux de Selangey, Côte-d'Or. Renaud « fit au passage du Simplon des actions qui déjà « le firent remarquer de Napoléon, connaisseur « en soldats. A Marengo il se coucha sous sa « pièce, et y mit le feu au moment où les Autri- « chiens venaient s'en emparer; figurez-vous la « débâcle; c'est là-dessus que Napoléon lui dé- « cerna la grenade d'honneur qui était la première « donnée; à la même journée, il démonta encore « une batterie autrichienne. Oh! c'était un homme « extraordinaire, brave comme l'épée de Napo- « léon, et humain et doux comme une bonne « femme. Mon Dieu! c'est un trait d'humanité « qui lui coûta la vie, et c'est comme ça que mal- « heureusement j'ai cette grenade d'honneur qui

« ne me quittera plus. Nous étions à Neuhaff, « quand un terrible incendie vint à éclater ; la « maison où le feu faisait le plus de ravage était « habitée par un père de famille, un ami intime « aussi de mon camarade, qui à la vue du danger « n'en fit ni une ni deux, mit habit bas et s'élança « au secours de son ami ; je l'avais suivi et tâchais « vainement de l'arrêter quand je vis pour lui « une mort inévitable et horrible. Il faut que je « parvienne jusqu'à lui, cria-t-il, et il enfonça « une porte ; il croyait trouver là son ami ; la « flamme qui s'échappait avec fureur l'enveloppa ; « j'étais moi-même suspendu sur une poutre près « de l'escalier embrasé ; je vis le malheureux et « intrépide Renaud tomber et disparaître dans « un tourbillon de fumée et de feu ; une seule « parole me parvint : *Garde ma grenade*. Ce cri, « madame, je crois bien souvent encore l'entendre, et cette grenade, prix de la bravoure, signe « de l'honneur militaire, je l'ai portée avec moi « sur les champs de bataille d'Iéna, de Wagram, « d'Austerlitz, de la Moskowa et de Mont-Saint-Jean ; aujourd'hui, c'est-à-dire depuis les jours « de paix et de délivrance, je l'ai cousue dans « mon uniforme, et voilà mon linceul ; c'est une « relique pour ceux qui sont comme moi fidèles

« à la religion du soldat, au souvenir du drapeau.
« — J'ai vu des sabres d'honneur, répondis-je, « mais je ne savais même pas qu'on eût donné « des grenades. Je serai bien aise de la voir quand « j'irai vous trouver à Bruxelles; mais n'en par- « lez pas, il faut maintenant, comme vous dites, « vivre en philosophe. » Il me témoigna beaucoup de regrets de ce que je n'allais pas à Bruxelles, et voulut défaire son sac; je m'y opposai, non par défaut d'intérêt, mais parce qu'on mettait les chevaux, et que je voulus voir emballer ma nouvelle connaissance, que je quittai avec le doux sentiment d'avoir peut-être sauvé son existence par cette rencontre.
Ce brave homme s'appelait Bois-Marie et se disait parent d'une jeune fille sacrifiée dans la révolution à la haine féroce d'un ami intime de Robespierre, si Robespierre put avoir des amis.
Renaudin de Saint-Remi, qui quitta son siége de sage pour déposer comme témoin contre l'innocente et infortunée Marie, opina ensuite pour la mort comme juré. J'appris plus tard d'autres détails de ce *grognard* de l'île d'Elbe. Quelques-uns sont honorables à la mémoire de Tallien; je les placerai dans le cours de ces volumes. Il

monta sur la voiture, heureux et joyeux, en chantant d'une voix qui était plus propre à commander *à droite*, *gauche*, *fixe*, qu'à fredonner la romance; il chanta l'air de *Cendrillon : Dieu protégera, j'espère*.

A une lieue d'Ath, je descendis et pris un chemin de traverse qui me conduisit à une fort jolie maison de campagne où j'avais quelqu'un à prendre pour venir à Anvers. J'y trouvai grande société; on m'y donna des nouvelles de madame de La Valette. Tous les convives étaient amis ou connaissances de mes amis, et la conversation se ressentit de la confiance que produit naturellement la conformité d'opinion.

Parmi les convives était le major Garnier : c'était de tous celui que je connaissais le moins; et je n'en parlerais même pas, n'ayant pas de bien à en dire, si, malheureusement trop crédule pour tout ce qui est service à rendre, je ne me fusse trouvée attachée à des intrigues et projets d'embauchage que j'atteste sur mon honneur avoir toujours ignorés. Quêter pour ceux qui partaient ou affectaient de vouloir partir pour le Champ-d'Asile, beau rêve des proscrits; courir, écrire, user de tous mes moyens pour leur être utile : voilà ce que j'ai constamment fait pendant qua-

tre années que j'ai voyagé de Bruxelles à Anvers, Gand, Bruges, Ostende, Londres et Amsterdam; j'ai même été souvent dupe de mon exaltation; mais j'ai séché quelques larmes, et je ne saurais regretter une facilité d'attendrissement qui a eu de pareils résultats. D'ailleurs, je ne me cite jamais en exemple à imiter; mes défauts, mes qualités tiennent ensemble, si bien que ne pas agir de premier élan est pour moi d'une impossibilité absolue; céder à ce premier mouvement a même pour moi un charme inexprimable; aussi, dès que le major Garnier, avec sa laideur toute militaire, m'eut prononcé les noms magiques de Ney et Waterloo, unissant par une déchirante pensée de regret ces deux affreuses époques d'amertume et de deuil, je supposai à celui qui m'en parlait avec âme, tous mes regrets, toute ma douleur, et dès ce moment la réflexion, qui n'eût pas été en faveur du major, n'eût pu se faire jour dans mon esprit: il me disait qu'il avait vu Ney, lorsque exténué de fatigue, blessé, à pied, et guidé par un sous-officier de la garde, il arriva, après le fatal 18, au lieu où un officier du général Desnouettes lui donna son cheval pour se rendre à Marchienne-au-Pont. Dès ce moment nous fûmes amis, de mon côté avec la plus loyale

franchise, du sien avec toutes les confidences qui pouvaient le mieux m'attacher à ses vues, et me les faire servir malgré moi et à mon insu.

Le major Garnier avait alors près de cinquante ans, il annonçait avoir servi dans les gardes françaises, et racontait fort bien une infinité d'anecdotes. Il était lié avec l'hôte de l'Aigle-noir, à Liége.

« Je vous y adresserai, me dit-il; vous cou-
« cherez dans la chambre où Louis XVIII, alors
« Monsieur, coucha avec son fidèle d'Avaray, ce
« modèle des amis, ce Bertrand de 92. »

Les détails qu'il nous donna sur ce prince étaient remplis d'intérêt; mais je ne crois pas, ne pouvant en garantir l'authenticité, devoir les rapporter ici, puisqu'il s'agit d'un personnage auguste; je ne puis taire pourtant un mot de madame Balbi, femme du gouverneur du Luxembourg, et qui, ayant montré la plus constante fidélité au sort du prince, avait contribué à sa fuite, et bravé toutes les tristes chances de l'émigration. Je fus bien un peu surprise de voir un soldat d'Arcole, comme se prétendait le major, si bien au fait des secrets des princes; car presque tous ceux qui vécurent sous les drapeaux ignoraient aussi bien les actions d'un courageux

dévouement, que les crimes affreux qui signalèrent cette époque de la révolution.

« Rien, disait le major, n'était aimable et séduisant comme la comtesse de Balbi. Dans les « différens pays que, pendant sa longue émigration, cette dame a parcourus, on chante ses « louanges. »

Madame de Balbi parlait des malheurs de Louis XVI et de l'infortunée Marie-Antoinette, et leur faisait des partisans en arrachant des larmes. J'ai logé en Allemagne dans une maison où madame de Balbi avait habité; un émigré, qui alors était devenu un des plus zélés sujets de Napoléon Ier, le major Garnier, conta un mot de cette dame qui ne fit pas fortune dans la haute société germanique, peu faite encore à l'élégant laisser-aller des favoris. Madame de Balbi se trouva à un cercle nombreux qui se pressait pour la voir et l'entendre. Une jeune et naïve Allemande passa sa belle tête blonde et son frais visage entre les épaules un peu tudesques de son fiancé et l'émigré en question, et laissa échapper cette naïveté: *Ist das ein kœnigs hure*[1] ? Madame de Balbi, qui entendit l'insolente épithète, se tourna avec cette aisance que donne la cour, et

[1] Est-ce là une p........ de roi?

répondit : « Ma chère, *le sang des princes ne ta-* « *che pas.* »

Je me rappelai avoir, sous le consulat, entendu parler d'une madame de Balbi qui vivait sous les dehors de la médiocrité dans une ville de province; je demandai au major s'il croyait que ce fût de la même famille.

« Bien mieux, c'est, dit-il, la même personne. « Madame de Balbi a servi les princes de toutes « les manières. Rentrée en 97, elle a su intéres- « ser le consul en excitant la sensibilité de l'excel- « lente Joséphine, dont le faible à protéger l'an- « cienne aristocratie a bien un peu nui peut-être « à la solidité du trône impérial. Madame de Balbi « est, sans nul doute, intervenue dans quelques « tentatives politiques, mais elle a eu l'heureuse « adresse d'en esquiver les conséquences, et cela « à une époque où la police n'était pas mal faite; « c'est qu'elle a de l'esprit comme un démon; l'es- « prit des affaires.

« — Vous ne jugez pas cela comme moi, lui « dis-je; je vois madame de Balbi noblement dé- « vouée à la cause de la royauté, seule cause lé- « gitime pour elle; je la vois toujours marchant « au but : j'aime ce courage de constance, cette « longue résignation; les princes ne trouvent déjà

« pas si souvent ces vertus dans les hommes aux « jours de l'adversité, qu'il n'y ait un mérite de « plus pour une femme. La seule chose que je « n'approuve pas, c'est d'avoir affecté les dehors « de la pauvreté, d'avoir joué le rôle de sollici- « teuse près de l'homme dont elle devait désirer la « chute; c'est trahir les bienfaits : qu'on demande « des renseignemens pour sauver ses amis, bien « permis ; mais accepter les dons, demander les « grâces de ceux qu'on hait, il y a là-dedans « quelque chose qui ne va ni à la fierté du mal- « heur ni à la dignité d'une cause. »

Je mis dans ce discours assez de véhémence pour attirer l'attention, et j'eus le plaisir de voir tout le monde de mon avis. Le major Garnier se rendait à Bruxelles; il avait des lettres pour Cambacérès : je ne pus m'empêcher de lui parler de l'affaire de l'officier à demi-solde avec l'ex-archichancelier.

« J'en espère mieux, me dit le major ; j'ai une « recommandation qui ne peut manquer son ef- « fet, c'est un souvenir de jeunesse...

« — Pas avec vous, j'espère, major, lui dis-je « en riant.

« — Ce n'est pas ce que votre malice s'ima- « gine.

« — Ah ! tant mieux, car j'aurais regretté de « voir invoquer de pareils souvenirs.

« —Voilà qui s'appelle pousser loin l'intérêt du « sexe. »

Le major, à ce dernier mot, fit une singulière grimace qui le rendit si laid qu'il n'y eut plus moyen de douter de la parfaite innocence des souvenirs qu'il allait invoquer ; du reste, sa morale était si facile, que le moyen qui réussissait lui paraissait toujours le moyen par excellence ; je lui donnai mon adresse à Anvers, et il quitta la société avant moi.

La maîtresse de la maison était une parente du fameux Rabaut-Saint-Étienne, née à Nîmes, comme lui, et professant la religion réformée. Cette dame, dont la destinée fut fort bizarre, devenue victime d'un mariage d'inclination, se plaisait à citer un important service que lui rendit le célèbre abbé Raynal.

« C'était déjà, disait-elle, un vieillard en 92, « mais l'homme le meilleur, le plus aimable, et « d'une figure noble et belle. J'étais bien jeune « alors, et le zèle officieux, les services de ce dé- « fenseur de l'humanité, qui habitait une retraite « dans le midi de la France, me sauvèrent l'hon- « neur et la vie. »

On voyait, dans les discours et le caractère de cette dame, que la société du philosophe avait un peu déteint sur sa conversation, travaillée et presque oratoire; mais je n'ai guère vu de cœur plus dévoué à ses amis que celui de madame Étienne Rabaut; elle se prit d'extrême amitié pour moi.

« Puisque vous avez habité la Hollande, me « dit-elle, voilà un ouvrage qui vous intéressera. » C'était l'*Histoire du Stathoudérat*, par l'abbé Raynal. Madame Étienne y avait écrit quelques notes qui me prouvèrent qu'elle visait au savoir, et ce fut sans doute mon invincible dégoût pour cette prétention, qui m'a fait mettre moins d'empressement à cultiver l'amitié d'une personne d'ailleurs si distinguée. Nous parlâmes beaucoup de Carnot, cet homme intègre et philosophe, sorti pauvre de toutes les situations de sa vie. Madame Étienne fit les honneurs de la soirée par son savoir et ses citations toujours justes, ce qui n'est pas peu pour qui cite beaucoup. Je l'admirais, mais sans me dire : *J'en voudrais savoir autant*. Là où perce l'étude chez les femmes, il me semble que le charme disparaît; presque toujours un succès que nous avons trop l'air de chercher nous échappe; non que je veuille faire l'apologie

de l'ignorance, et dénigrer les supériorités; mais avec un peu moins de prétentions, madame Étienne eût été une personne parfaite. Comme c'est chez elle que je voyais la plupart de mes amis, j'aurai plusieurs fois occasion de revenir sur son chapitre. Je partis dans la nuit pour Anvers, afin d'y remplir la commission dont je m'étais chargée, commission qui eut pour résultat mon premier voyage à Londres, comme je le dirai dans le chapitre suivant.

CHAPITRE CLXXIX.

Embarquement. — Rencontre d'un poète italien. — Un épisode de la révolution. — Arrivée à Douvres. — Le major Garnier.

Je résolus d'aller prendre le paquebot à Ostende, et partis d'Anvers aussitôt ma commission faite. L'argent que j'avais eu de mes leçons d'italien, si largement payées par l'aimable et infortuné duc de Kent, cet argent commençait non-seulement à diminuer, mais la crainte d'en manquer, dans un pays où les Français paient double, me décida au sacrifice d'une fort jolie montre de chasse à répétition. Le profil de Napoléon, gravé dans l'intérieur de la double boîte, me la fit vendre trois fois plus que sa valeur; et moi qui, si long-temps, n'avais regardé cent et mille louis que comme une bagatelle, je ne saurais dire quelle fortune je crus posséder en comptant douze cents malheureux francs. Hélas! les jours

se préparaient où le plus strict nécessaire me devait seul rester pour bien des années.

J'arrivai à Ostende et descendis à la grande auberge à côté du théâtre; il était sept heures: il y avait spectacle; et quoique je connusse par expérience toute la portée des talens de province, je n'eus rien de plus pressé que de courir au théâtre. La troupe était fort au-dessous du médiocre; on donnait la *Femme jalouse*. J'ai l'habitude de toujours écouter le spectacle, bon ou mauvais. Tout à coup mon attention fut détournée par cette vive exclamation: « *Che seccatura, mio Dio! Porta mio, che diresti? — Direbbe che è poco garbato il parlar così* [1] », répondis-je aussitôt au personnage, en le regardant assez fièrement. Il s'excusa de son mieux, toujours dans la même langue, et m'exprima avec une vivacité tout italienne son bonheur de rencontrer une personne qui parlait *la toscana favella*, dans un pays où les oreilles étaient au supplice. La connaissance fut bientôt faite, et, pendant la petite pièce, *la Jambe de bois ou l'Amour filial*, je m'amusai à contrarier Mangrini, en lui soutenant, ce que j'étais loin de pen-

[1] Quel ennui, mon Dieu! Porta, mon ami, qu'en dirais-tu? — Il dirait que c'est très impoli de parler comme vous faites.

ser, que nos opéras comiques valaient mieux que les opéras buffa de l'Italie. A tout, il me répondait en faisant de ridicules grimaces « *Ma*, « *per bacco*, *non cantano quei personnagi*[1] *!* » Le spectacle n'était pas fini, que j'étais aussi enchantée de cette rencontre, que Mangrini l'était de la mienne; les Italiens en général ont là parole un peu retentissante. Je voyais qu'on nous remarquait; je l'en prévins et l'engageai à quitter le spectacle; il me dit qu'il partait aussi par le paquebot, et j'en fus charmée, car sa vivacité spirituelle promettait un compagnon de route fort agréable, et mon attente ne fut point trompée. Mangrini était romain, parent du célebre musicien de ce nom, et ami intime du célèbre Porta, poète milanais, dont il me parla avec cette abondance de détails, que relève cependant la pantomime italienne. Mangrini me cita entre autres la bizarre épitaphe que cet homme original composa lui-même en milanais, et dont le sens est: « Je suis parvenu à faire pitié même à un prêtre « qui ne vit que d'enterremens », faisant allusion aux maux cruels que la goutte lui faisait souffrir.

[1] Mais, de par tous les diables, ils ne chantent pas, ces gens-là !

Porta était un poète populaire; les événemens du jour s'embellissaient sous sa plume par le trait d'une fine satire qui attaquait tous les ridicules, tous les vices en masse, sans personnalité aucune; l'esprit enjoué et caustique de Porta était tempéré par un caractère noble et généreux. « Croi- « rez-vous, me disait Mangrini, que Porta, dont « toutes les poésies respirent une gaîté et un en- « jouement parfaits, est l'homme le plus triste, le « plus mélancolique; c'est une contradiction bien « singulière et qui existe pourtant. Presque tou- « jours les poètes expriment dans leurs vers le « contraire de ce qu'ils éprouvent... » Je ne fus pas du tout de l'avis de Mangrini : « Je ne m'élève « pas, lui dis-je, à la hauteur de la poésie; mais « ce que j'écris en prose est toujours l'image des « sentimens que j'éprouve... » Il répondit par des complimens si bizarres et si chargés de superlatifs, que j'en éclatai de rire. On vint à l'hôtel avertir les voyageurs pour l'Angleterre, que si le vent ne changeait pas, on mettrait à la voile à quatre heures. Nous résolûmes de ne pas nous coucher et de parcourir la triste ville d'Ostende; mais à peine eûmes-nous commandé notre souper, que le matelot revint dire qu'il fallait se rendre au port. Mangrini, qui avait compté se régaler avec

des *tagliatelli* à la milanaise, exprima d'une façon si comique son désappointement de gourmand, que je ne me souviens pas d'avoir jamais ri d'aussi bon cœur; mais nécessité fut de se soumettre, et bientôt nous fûmes en chemin pour le port. Il y avait fort peu de passagers, et la traversée fut heureuse. Mangrini avait, à l'époque dont je parle, de quarante-cinq à cinquante ans; il avait vécu en France, et s'y trouvait aux premiers temps de la révolution. Il s'était arrangé pour *schivare*[1], disait-il, *les mesures de salut public*, en se mettant à la suite d'Antonelle, chef du jury, qui présida à la condamnation du duc d'Orléans, père du duc actuel.

Cette confidence nous mit naturellement sur le chapitre de ce prince malheureux, qui, dans sa captivité et surtout à sa mort funeste, se montra fidèle au caractère qui avait marqué le commencement de sa carrière. Mangrini me raconta un trait d'une pauvre mère de famille, sauvée d'une affreuse misère par les charitables dons du duc d'Orléans, alors encore duc de Montpensier.

« Cette femme, sitôt que le duc d'Orléans eut été enfermé à l'Abbaye; cette femme, dont le mari fréquentait les clubs, se donna le mouve-

[1] Esquiver.

ment le plus honorable pour son bienfaiteur arrêté avec son plus jeune fils, le comte de Beaujolais, âgé seulement de treize ans alors. Le jour où cette âme reconnaissante apprit que Billaud-Varennes avait proposé d'ajouter le nom du duc d'Orléans à la liste des députés qu'on allait mettre en accusation, et qu'on allait le chercher au château de Marseille, elle parvint à s'introduire à la conciergerie, où elle savait qu'on conduirait le prisonnier; elle espérait lui faire passer un avis, réussir à le sauver; elle n'avait point calculé l'active haine de ses ennemis. La nuit du 5 novembre arriva, le duc comparut le lendemain devant le tribunal; la pauvre femme s'y était portée avec quelques amis de son mari, espérant toujours que le prince ne serait pas condamné, son mari et les siens ayant promis de s'entremettre pour le sauver.

« Hélas! disait Mangrini, la pauvre femme était encore chez moi à me prier de rendre Antonelle favorable au duc, que celui-ci marchait déjà à l'échafaud. Le prince, ajoutait-il, par le grand caractère qu'il a déployé devant un odieux tribunal, a effacé quelques autres pages de son histoire. Quand, après sa brève et simple défense, il se vit condamner, il dit à ses juges : « Puisque

« mon sort est décidé, je vous demande de ne me « pas faire languir ici jusqu'à demain, et d'or- « donner que je sois conduit à la mort sur-le- « champ »; seule grâce que les bourreaux d'alors pouvaient accorder. Antonelle rentra, continua Mangrini; la femme était toujours dans mon cabinet; je lui demandai si le duc était *acquitté;* il tira froidement sa montre, et répondit avec un affreux sourire: *Exécuté maintenant.* A ce mot, la malheureuse qui l'entendit tomba évanouie derrière un paravent qui la cachait par bonheur. Je frissonnai de la tête aux pieds; si Antonelle l'eût aperçue, et dans cet état, elle eût couru le danger de quelque expiation à son généreux dévouement. Je parvins avec beaucoup de peine à la faire sortir de chez moi. J'eus soin, dès le soir, d'aller voir cette excellente femme; j'appris, sur la jeunesse du duc d'Orléans, des détails pleins d'intérêt et que la pauvre femme racontait avec le charme d'un cœur que la reconnaissance inspire.

« Lorsque le duc d'Orléans épousa en 1769 la fille du duc de Penthièvre, à la chapelle de Versailles, disait cette dame, j'avais à peine quatorze ans; j'étais au milieu de la foule qui regardait le beau mariage: au moment de la bénédiction, le

prince, qui n'avait pas pris la place assignée au mari dans ces sortes de cérémonies, sauta, aussitôt qu'on lui fit remarquer son erreur d'étiquette, par-dessus la queue de la robe de la royale mariée. En bas, tout le monde riait de cela; mais en haut, dans les tribunes, on avait l'air bien mécontent. Huit jours après le mariage, je me trouvai en bas du parc comme prince y passa; un gros chien s'élance, le prince court à moi, saisit le chien, le terrasse; il appelle et dit à un de ses gens de conduire la jeune personne qu'il vient de sauver, en ajoutant un don au bienfait de la vie; nous n'étions pas pauvres alors; mon père voulut rendre le don au prince; mais je fis tant que je l'avais encore trois ans après mon mariage, au moment où le duc de Chartres fut nommé lieutenant-général des *armées de mer* en 1778. Mon mari était de Brest, attaché au port; nous éprouvâmes de grands malheurs. J'eus l'idée d'implorer le prince qui, enfant, m'avait sauvé la vie, et dont la générosité nous sauva encore du désespoir. Je lui peignais, dans une lettre, ma situation; vingt-quatre heures après mon mari était placé près du comte d'Orvilliers, qui commandait comme vice-amiral, et le soir, étant assise à réfléchir à cette lettre que j'avais osé écrire, je vois entrer le duc de Char-

tres avec un de ses gentilshommes; il me dit: « Je vous remercie de vous être rappelé le bon-« heur que j'eus peut-être de vous sauver la vie; « je veux qu'elle soit heureuse, l'existence que je « vous ai conservée; vous êtes mère, je vous « donnerai un parrain, continua le *bon sei-« gneur*, et voilà pour la layette. » Là-dessus il me donna une somme si énorme, cinquante louis, que j'en étais comme folle; et cette main généreuse fut étendue sur moi jusqu'au terrible moment où la révolution commença. Alors, craignant pour mon bienfaiteur, je suis venue à Paris le jour où l'on y promenait les bustes de M. Necker et du duc d'Orléans. La bonne madame Thierry m'avouait, continua Mangrini, qu'elle était heureuse de ces hommages; comme elle le disait encore, ni son mari ni elle n'entendaient rien à la politique, et prenaient tous les changemens pour des espérances; son mari allait dans les clubs, et là il apprenait que le parti populaire, loin d'être dévoué au duc d'Orléans, cherchait des prétextes pour s'en séparer. La veille des terribles journées des 5 et 6 octobre, un républicain exalté offrit de l'or au mari de madame Thierry, pour lui faire avouer qu'il en recevait du duc d'Orléans dans un dessein anarchique;

Thierry promit par peur, avertit sa femme, qui instruisit fidèlement celui sur lequel grondait l'orage. »

Mangrini, qui avait beaucoup d'esprit, et un esprit sans aucune prétention, me faisait remarquer la reconnaissance de cette pauvre femme résistant au malheur, et « qui, disait-il, par cet attachement si rare dans les classes inférieures, m'inspira un intérêt plus fort que la prudence qui m'était commandée par ma position auprès de gens que j'abhorrais, et que j'étais obligé de servir pour sauver ma tête. J'ai même puisé dans d'autres aveux de cette femme, la certitude que le duc d'Orléans fut étranger à quelques-uns des mouvemens révolutionnaires dont on a prétendu trop souvent qu'il fut l'âme. D'autres raisons puisées dans les confidences des coryphées de ces temps, que j'étais si souvent contraint d'entendre, me disposent à me rendre à la déclaration faite par M. Chabroud. Cette déclaration absout le prince de toute participation à un événement très grave. »

« — Vous aimez à vous instruire, répondis-je, et je tiendrais à vous convaincre de mes idées sur le personnage dont nous venons de parler longuement; lisez la correspondance : *Louis Philippe*

duc d'Orléans; vous y trouverez une lettre au roi, et d'autres aux différens ministres. Je vous prêterai également la procédure, l'exposé de la conduite du duc d'Orléans dans la révolution; celui de la consultation délibérée à Paris, le 29 octobre 1790; le mémoire à consulter pour L. P. J. d'Orléans, qui sont dans les Mémoires du marquis de Ferrières. Quand il s'agit de si illustres accusés, on ne saurait trop chercher la vérité; et j'ai lu toutes les pièces de cette longue procédure. Un singulier intérêt de souvenir m'attachait à cette recherche; j'avais comme un besoin d'âme de trouver innocent d'une horrible inculpation le père du jeune prince que j'avais vu, au prix de son sang, défendre, contre l'invasion de l'étranger, les frontières de sa patrie. C'est long-temps après, et à mon retour à Paris, qu'en lisant les Mémoires si touchans du duc de Montpensier, je me suis applaudie de la patience qui me fit lire tout ce qui tend à atténuer la gravité des bruits répandus contre la mémoire de son père; malheureusement la postérité est quelquefois aussi crédule que les contemporains, et par paresse on s'arrête aux opinions faites d'avance.

J'ai voulu sur ce point penser d'après moi-même, et j'ai eu quelquefois, et pour plusieurs

faits, l'occasion de m'applaudir d'une constance d'études qui m'a valu le droit de penser et de dire que le prince, dont les torts ont été si chargés de circonstances aggravantes, valait mieux que sa renommée.

Nous étions partis à trois heures du matin du port d'Ostende, et à sept heures du soir nous étions aux prises avec les aubergistes de Douvres. Ma première pensée, en touchant le libre rivage de l'Angleterre, fut un regret si terrible que je n'en pus cacher la déchirante amertume à mon bon et spirituel compatriote et compagnon de voyage. J'avais saisi son bras convulsivement en m'écriant : « Que ne m'a-t-il écoutée ! que n'ai-je « pu le conduire ici, le voir, le sauver du moins, « mourir à ses pieds ou le consoler et le servir. » Cette pensée rétrograde fit place aux ennuis d'une arrivée, et d'une arrivée en Angleterre ; ni chagrin ni humeur ne pouvaient tenir heureusement contre les contestations comiques et bruyantes de ce bon Mangrini, qui ne pouvait se persuader qu'une fille d'auberge du duché de Kent ne comprît pas le mauvais français d'un poëte italien. On m'a toujours dit que je prononçais parfaitement les langues que je parle ; j'en fis une utile expérience avec la servante de l'auberge de Dou-

vres, qui, après mes cinq ou six mots d'anglais, me fit le même compliment, et aussi brutalement qu'à mon compagnon de route. En entrant dans la salle, je ne fus pas médiocrement surprise d'y trouver le major Garnier, que je croyais à Bruxelles, sollicitant auprès de Cambacérès pour les exilés du Champ-d'Asile; il me parut soucieux, mais fort content de notre rencontre, et la confidence qu'il me fit me le prouva. Je la réserve pour le chapitre suivant, ainsi que les détails de mon départ pour Londres et de mon arrivée dans cette capitale du commerce, de la liberté, et cependant aussi des préjugés et des abus.

CHAPITRE CLXXX.

Confidence du major Garnier, — Querelle de Mangrini avec des Anglais. — M. Dunderdale. — L'orgueil britannique. — Départ pour Londres.

Une fois installée à Douvres, Mangrini, qui me vit très occupée à causer avec le major Garnier que je venais de rencontrer, s'éloigna pour parcourir la ville, et disparut jusqu'au souper. Garnier, frappé sans doute de son accent italien, me demanda, avec un air qui me déplut, des renseignemens sur lui. « Vous les lui demanderez, « lui dis-je, il n'est pas avare de paroles. » Le major vit qu'il avait été indiscret, et s'excusa avec politesse. Il m'étonna singulièrement en me parlant de la commission que j'avais faite à Anvers, et des papiers que j'avais remis et que j'étais convaincue m'avoir été adressés par Carnot. Garnier m'assura que depuis que Fouché avait inscrit Carnot sur une liste d'exil, celui-ci était venu à

Cassel, peut-être; mais qu'au moment où nous en parlions, il avait la certitude que Carnot était à Varsovie. « C'est tellement vrai, ajoutait Gar-« nier, que nous savons la manière dont le grand-« duc Constantin a accueilli le vainqueur de Vat-« tigny, et l'ex-ministre de l'empire, qui, avec sa « fierté toujours républicaine, n'a pas mieux ré-« pondu aux offres superbes du prince russe, qu'il « ne le fit lors de sa belle défense d'Anvers au « prince-royal de Suède, son ancien co-religion-« naire en politique. Connaissez-vous cette ré-« ponse? La voici : «J'étais l'ami du général Berna-« dotte, mais je suis l'ennemi du prince étranger « qui tourne ses armes vers ma patrie. » J'écoutais Garnier, les yeux fixes, la bouche béante; il ne parut pas y faire attention, et me montra une liste de souscription, me disant qu'il comptait sur moi, mon activité et mon esprit, pour voir tous les Français à Londres, pour les intéresser en faveur d'un projet qui allait assurer un asile à la valeur malheureuse. Avec ces mots-là, on m'eût fait traverser un brasier allumé. Je lui dis que, me prévalant de la généreuse bienveillance d'un prince, du duc de Kent défunt, je tâcherais de voir et d'approcher les princes ses frères; enfin je me dévouai encore par pure exaltation à

des gens que je ne connaissais que de nom. Mais je restai néanmoins fort inquiète des papiers que j'avais portés à Anvers chez M. Van B***. Il n'y a pas dans cette ville une maison où l'on ne prononce le nom de Carnot avec respect. On se rappelle avec vénération qu'en prenant de sages et fortes mesures pour la défense de la ville, il en protégea les intérêts, en ne voulant pas consentir à la démolition du faubourg Belgrade. Tout le monde sait à Anvers que le général Carnot reçut d'un des agens des puissances l'offre de quatre millions pour livrer la ville, et Carnot refusa.

Ayant remis ce paquet, adressé au général, chez des amis sûrs, je ne pouvais donc en être inquiète; mais je l'étais davantage par l'étrange nouvelle que m'apprenait Garnier. Je ne sais pourquoi je ne lui montrai pas la lettre que j'avais crue et croyais encore de Carnot, mais, sans aucun soupçon arrêté, mon esprit ne se sentait point attiré vers le major par cette aveugle confiance qui nous fait un impérieux besoin de tout confier à l'amitié; aussi gardai-je toute mon incertitude; mais le soir même j'écrivis à M. Van B***, à Anvers, pour lui expliquer ce qui venait de m'être communiqué, l'engageant, au lieu de

garder les papiers soi-disant adressés par Carnot, à les ouvrir, à en voir le contenu, pour ne pas être victime d'une perfidie à laquelle j'aurais si innocemment coopéré; je ne reçus aucune réponse, et lorsque plus tard je revins à Anvers, M. Van B*** venait de s'embarquer pour rejoindre le général Carra-Saint-Cyr, nommé par S. M. Louis XVIII gouverneur de la Guiane française; j'appris bien quelques détails, mais ne sus jamais positivement le motif réel de ce singulier voyage. La poste ou plutôt les postes de tous les pays exposaient singulièrement alors à la plus inexacte correspondance certaines personnes, et il fallait souvent qu'elles se revissent pour savoir qu'elles s'étaient écrit. Ce que j'avance est si vrai, que long-temps après le départ de Van B***, et lors de mon second voyage à Londres, j'appris d'une personne attachée au gouvernement des Pays-Bas, qu'elle avait lu dans les bureaux un passage extrait de mes papiers.

Garnier me demanda si j'avais traité de ma place pour Londres; lui ayant répondu négativement, il s'en chargea, et revint tout naturellement encore à me parler de Mangrini. Je ne me gênai pas pour lui déclarer que son insistance me déplaisait.

« Il y a beaucoup d'Italiens à Londres, me dit-« il; il ne faudra pas vous lier avec eux.

« — A propos de quoi?

« — Parce qu'on les surveille bien plus que les « Français.

« — Mais, mon Dieu! je ne voyage pas pour « conspirer, mais pour *secourir* et *consoler*, si je « puis.

« — Je le sais, et je vous en indiquerai une « belle et touchante occasion; je vous ferai con-« naître une personne intimement liée avec le « brave et malheureux général Gruyer [1], l'ami « du préfet de Paris; oui, son ami et son compa-« triote.

« — On me l'a dit.

« — Ces traits de générosité sont si rares dans « les temps de partis et de la part des hommes du « pouvoir, que je suis heureux de vous ap-« prendre que M. de Chabrol a eu le courage de « le sauver.

« — Eh bien! je tiens M. de Chabrol pour un « des plus honorables caractères de nos temps de « passions aveugles et sottes. Mais est-ce le brave « Gruyer qui réclame à Londres la chaleur de mes « services?

[1] Condamné à mort en 1816.

« — Non, mais un de ses intimes amis.

« — Eh bien! aussitôt arrivée, vous me le fe-« rez connaître. »

Au moment où le major me quitta pour aller arrêter nos places, je vois entrer Mangrini, rouge de colère, serrant les poings et débitant en italien toutes les hyperboles furibondes de l'indignation; je le priai d'abord de se calmer, puis de me dire le motif de son émotion. « Oh! *maladet-« tissimi Inglesi!* ils insultent, et quand on leur « en demande raison, ils vous montrent leurs « poings comme des *facchini*. Ah! vivent les « Français! cela n'hésite pas pour un coup d'épée « ou de pistolet, c'est un plaisir; mais les Anglais, « la sotte et orgueilleuse nation! grossière insup-« portable! Voulez-vous fuir aussitôt avec moi « cette terre maudite?

« — Mais à qui en avez-vous? Que vous est-il « donc arrivé?

« — J'en ai à une quinzaine d'ivrognes; je veux « voir Douvres, je parle mal anglais, j'ai demandé « un guide, on s'est moqué de moi; ils m'ont « poursuivi du nom de Français, de propos sur « Waterloo, sur leur Wellington. Je leur ai crié « qu'il ne valait pas une chiquenaude d'un des « grognards de l'île d'Elbe.

« — Mais vous êtes fou, mon pauvre ami; son-
« gez-vous que nous sommes à Douvres?

« — Oh! j'en ai dit bien d'autres! J'ai prédit,
« car j'étais sur mon trépied, que la France se
« releverait un jour grande et forte, qu'elle éten-
« drait un bras vengeur des funérailles de Mont-
« Saint-Jean; alors, bravement, ils se sont tous
« mis contre moi; j'ai proposé la partie, un à un,
« à six des plus furieux, ils m'ont répondu en me
« montrant leurs poings fermés; je les ai appelés
« poltrons, et puis ils m'ont laissé tranquillement
« partir. »

Quelques Anglais entrèrent alors; ils regardaient tous mon bon Mangrini, et dix minutes après il était au milieu du groupe, criant, pérorant, et disant hautement, dans la salle d'une auberge de Douvres, ce qu'on n'aurait pu, à cette époque, dire dans un salon à Paris. La dispute allait finir, je le crus du moins, comme une réconciliation britannique, par un bol de punch; mais malheureusement un des adversaires avait parlé de Naples, de Nelson, et Mangrini ne se posséda plus; il reprocha aux Anglais la conduite barbare de leur amiral envers le malheureux Corraccioli, qui valait à lui seul mieux qu'une flotte. On disputait encore quand le major Gar-

nier rentra; je m'étais tenue à quatre pour ne pas prendre part à l'action; on n'avait pas fait attention à moi plus qu'aux autres voyageurs, et mes cheveux, encore presque blonds, mon teint assez frais, m'avaient sans doute, à Douvres comme à Bruxelles, fait prendre pour un enfant de la Grande-Bretagne. Garnier, en m'adressant la parole, détruisit l'illusion, et j'entendis trois ou quatre fois répéter *french lady*, et tous les yeux se tournèrent sur moi; il y eut un jeune anglais qui m'interpella avec beaucoup de politesse, comme arbitre contre le fougueux Mangrini. Je déclinai ma compétence, disant qu'il s'agissait d'un de mes compatriotes, et que, son emportement à part, je trouvais qu'il avait non-seulement raison, mais que je remerciais sincèrement Mangrini de son zèle à défendre la gloire française, et surtout de son horreur pour un genre de combat que, dans tout autre pays, en France surtout, on appelle *la bravoure du peuple*. J'ai retrouvé depuis, à Anvers, ce jeune Anglais appelé Charles. Dunderdale me regarda avec un air où ma vanité flattée me fit trouver de l'admiration; ce qu'il me dit de mon enthousiasme pour la gloire militaire de la France nous lia aussitôt d'amitié. Celui-là était un véritable Anglais, pla-

çant son pays au-dessus de tout, mais, par suite des mêmes idées, n'estimant également chez les autres que l'ardente préoccupation et l'excessif amour de la nationalité : « Et tenez, Madame, je « préfère une Française qui parle comme vous « de notre victoire du Mont-Saint-Jean, à d'au« tres belles dames de France que j'ai vues em« brasser les bottes de nos cavaliers, et adorer la « pâle figure de notre Wellington. Vous voyez « donc que la prévention n'a aucune prise sur « moi ; mais je ne cède jamais non plus à celle « des autres, et ce M. Mangrini était à son tour « bien grossier d'insulter les gens chez eux. » M. Dunderdale parlait parfaitement français, et je ne trouvais pas un mot à dire à sa réponse sage et modérée. Pour finir la dispute, il proposa de dîner ensemble et de porter un toast aux braves des deux pays : « Oui, volontiers, disait Man« grini, mais, avant tout, au retour de la gloire « française !

« — Pas au détriment de ma patrie, pas comme « vous le pensez, monsieur », répliqua Dunderdale. J'avais, pendant toute cette discussion, observé attentivement le major Garnier, et je ne fus satisfaite ni de sa physionomie ni de son action ; car, avec son air d'être uniquement oc-

cupé de la rédaction de la carte, il écrivait avec une dextérité qui ne m'échappa point tous les détails de la scène; et quand nos yeux se rencontrèrent, ses regards et ses grimaces d'intelligence me rappelaient la scène de *Jacquinet*, d'*Une Folie*[1], et l'envie me prit de dire aussi au major, comme la pupille du malin tuteur : « Je crois que cet im-« bécile me fait des signes. » Un peu plus tard, je ne m'aperçus que trop que le major méritait une épithète plus énergique.

Enfin, grâce à l'aimable et bienveillante intercession de M. Dunderdale, tout se calma; on dîna du meilleur accord; les toasts furent portés à la gloire des braves morts à Waterloo, et aux braves de l'Angleterre; ce dernier, non sans une grimace de la part de Mangrini. Dunderdale nous fit des adieux d'ami, et s'embarqua pour Calais; et Garnier, Mangrini et moi, après avoir, chacun dans une chambre dépourvue de tout le *superflu* nécessaire, passé une détestable nuit, nous montâmes sur la galerie d'une voiture élégante, parfaitement attelée, et roulâmes avec la rapidité de l'éclair jusqu'à Londres, par le côté le moins beau de l'Angleterre, mais qui, pour les étrangers,

[1] Opéra comique.

offre encore l'aspect d'un immense parc régulièrement, c'est-à-dire ennuyeusement, vert et beau.

CHAPITRE CLXXXI.

Route de Douvres à Londres. — Rencontre. — Les proscrits. — Projets en faveur des exilés. — Madame Duvernot. — Lettre de Léopold. — Armand de Châteauneuf. — Ma lettre à Léopold. — Départ de Londres.

Si le ciel de l'Angleterre n'était pas chargé, même dans la plus heureuse saison, de cette froideur nébuleuse qui n'offre jamais aux yeux l'éclat de cette pureté azurée dont brille l'Italie et même la France, l'Angleterre serait un assez beau pays; et quoique le comté de Kent en soit la moins belle partie, nous trouvâmes encore admirable l'uniforme magnificence des routes, des prairies et des jardins. Il y a entre les paysages anglais et ceux de la Hollande une grande ressemblance; mais j'aime mieux ceux de ma patrie. Le nom du duché de Kent, que je parcourais, me rappelait tout naturellement le souvenir d'un bienfaiteur

trop tôt enlevé à ma reconnaissance, et ce souvenir embellissait la contrée.

Le major Garnier tenta de me tirer de la rêverie profonde dans laquelle j'étais tombée, en me parlant d'un projet dont le charme disparaissait à mesure que j'avançais. Je ne lui répondais qu'avec la plus désobligeante distraction, et l'ennui de la route ne diminuait que par les piquantes boutades de l'impétueux Mangrini. Sa conversation s'élevait quelquefois, et son esprit riche en lectures et en souvenirs m'était d'une précieuse ressource. Il passait en revue tous les personnages célèbres qu'il avait connus : j'appris dans ses confidences plusieurs traits de la vie du célèbre auteur de Fénélon et d'Henri VIII [1], qui me donnèrent, pour son caractère, autant d'estime que j'avais eu d'admiration pour son talent. Mangrini, qui avait été secrétaire d'un des membres du comité de salut public, et qui, dans une position forcée mais confidentielle, avait vu à fond la vérité des hommes et des choses, défendait avec un accent de cœur Chénier de l'accusation d'avoir trempé dans la condamnation de son frère : « J'ai « vu, s'écria Mangrini, Marie-Joseph solliciter au

[1] Chenier.

« risque de sa vie, auprès des bourreaux Marat « et Robespierre, la grâce d'André. La haine des « partis, toujours prompte à inventer des fables « atroces, l'a appelé terroriste; mais je sais, moi, « à la rage avec laquelle les jacobins purs par- « laient de lui, qu'il ne participa jamais à leurs « crimes. Il a sauvé des victimes et il n'en a point « fait. Le général Montesquiou et Talleyrand lui « doivent leur retour en France. Ce ne fut qu'a- « près le 9 thermidor que Chénier eut quelque « crédit dans les affaires; lisez ses vers adressés « aux mânes de son malheureux frère : d'ailleurs, « s'il eût été couvert de son sang, eût-il osé se « réfugier dans les bras de sa mère?

« — Ce raisonnement me suffit, je n'en veux « point d'autre, m'écriai-je à mon tour; je vous « remercie de cette religion d'amitié pour un « homme célèbre. »

Nous arrivâmes en causant à Cantorbéry; je ne voulus pas accompagner ces messieurs pour aller, en courant, visiter la cathédrale; on ne s'arrête que peu d'instans à Cantorbéry, et quand je voyage, je veux avoir tout le temps de sentir à mon aise la beauté des objets.

De Cantorbéy à Worchester, la vue de la Tamise excita l'enthousiasme de Mangrini. Ces sites

bien élégans, ces eaux bien limpides, avaient trop de monotonie pour mon cœur; il me faut des spectacles plus mouvans; plus de grandiose, il faut à mon imagination les Alpes ou l'Océan.

A Worchester, Mangrini rencontra un autre exilé de sa connaissance et qui était aussi de la mienne, quoique je ne le remisse pas; c'était Charbonnières, conventionnel que j'avais quelquefois rencontré chez l'amiral Gantheaume, et que la société de l'amiral, qui n'était pas celle des jacobins, séparait des agens intéressés ou coupables de cette époque si cruelle de la terreur.

Charbonnières était en effet d'un caractère élevé et généreux; opiniâtre, il est vrai, à la manière de Carnot dans son républicanisme romain, mais aussi le plus intègre des hommes; attaché long-temps au ministère de la marine, il s'y était fait estimer et chérir jusqu'au moment où la loi d'amnistie du 12 janvier 1816 le rejeta loin d'une patrie qu'il aimait toujours.

Après les premiers embrassemens des deux camarades, Charbonnières parla à son ancien commensal de trois autres amis qui se trouvaient également à Rochester, dans l'espoir d'y voir arriver le général Lefebvre-Desnouettes, dont

l'absence prolongée leur causait les plus vives alarmes.

Mangrini avait des lettres de change sur un banquier de Londres, qui devaient servir à son embarquement. Je sus depuis qu'il en employa la plus grande partie au soulagement des amis qu'il venait de rencontrer. Avec Charbonnières il venait de retrouver le célèbre Cambon, le grand financier de la convention, qui, par une contradiction commune dans ce temps, sut allier à toute la douceur des mœurs privées toute la frénésie des passions politiques; vieillard chez lequel l'âge n'avait amorti aucun des principes de sa jeunesse, et qui, ayant reparu à la chambre du Champ-de-Mai, avait par cette seule apparition gagné l'exil. J'avoue qu'en voyant de près dans le malheur des âmes qui savaient le supporter avec noblesse, qu'en écoutant les récits de leur vie passée, des effroyables nécessités qui avaient presque toujours pesé sur leurs actions, je revenais un peu de l'ancienne horreur que certains noms avaient toujours excitée en moi.

Cambon me parut instruit, peu aimable, regrettant les désastres de notre gloire militaire, et ne maudissant point sa patrie. Au milieu de

tant d'événemens qui venaient de précipiter une partie de l'Europe contre l'autre, la grande préoccupation de Cambon, sa grande colère était encore contre les nobles et les prêtres. Il les haïssait avec une franchise qui à tout instant lui échappait. Les ministres du culte anglican ne lui plaisaient pas plus que les catholiques, et, à défaut de capucins, il épanchait sa bile à Londres contre les quakers. Eh bien! à quelque temps de là, j'ai appris de la bouche de Tallien un fait qui contraste singulièrement dans la vie de Cambon avec son antipathie si violente contre toute association religieuse : après quelques observations, il avait laissé libre la vocation d'une de ses sœurs, entrée dans un couvent, et était resté son protecteur et son ami.

Une fois installés, notre petite colonie s'occupa du sort commun de tous les exilés à secourir. Cambon, en assemblée générale, pensa que pour assurer les moyens d'un embarquement avantageux il était bon de se concerter avec la Belgique et une société d'hommes généreux, très ardens à y seconder l'entreprise du Champ-d'Asile. J'offris mes services, ma présence en Hollande pour cet objet important. A cette proposition, tous ces messieurs m'entourèrent avec

des acclamations de reconnaissance. Rien cependant ne fut encore arrêté. Mais le lendemain on prit un parti sur la cotisation de dévouement et de démarches que chacun devait apporter à la cause du malheur. On pensa que mes relations avec un illustre personnage pouvaient rendre ma présence plus utile à Londres. Je devais donc y rester avec le major et Mangrini. Cambon eut Douvres pour mission, Charbonnières et Tareni Maidstone, tous avec des recommandations, et, ce qui est la meilleure, avec une bourse bien garnie. J'étais descendue à Londres dans le Strand, chez une dame qui tenait des appartemens garnis fort propres, mais dépourvus de cette élégance, de ce luxe qu'on se donne à Paris avec seulement de l'aisance. Londres est encore bien en arrière pour la distribution et l'ameublement des maisons; mais tout ce qui tient à la propreté extérieure y est soigné jusqu'à la coquetterie, comme en Hollande. Mon hôtesse paraissait une fort bonne personne, parlait fort passablement le français, et était assez favorablement disposée pour notre nation; elle nous dit, presque dès la seconde parole, qu'elle attendait un de nos généraux exilés. Le major, qui m'avait accompagnée pour le choix de ce logement, m'offrit de

se charger de toutes les informations qui pourraient faciliter mes démarches. Je le remerciai de son zèle officieux, sans en être touchée le moins du monde. Je ne sais quoi retenait ma confiance. Ce jour-là il revint le soir chez moi, tout consterné, m'annonçant qu'il était forcé de repartir pour Douvres, où il avait oublié son portefeuille. Aussitôt il m'entra mille vilains soupçons dans l'esprit, et assez justement.

Mon hôtesse se prit tout à coup pour moi d'une tendresse, à laquelle je répondais très peu, et qui m'impatientait fort. Il faut à mon cœur des témoignages d'amitié auxquels la physionomie puisse me faire croire, et j'avoue que la glaciale figure de miss Buller détruisait à mes yeux toutes les expressions de son subit attachement. Ne me sentant aucune sympathie d'affection pour l'ennuyeuse Anglaise, je m'occupai de chercher un appartement où ma liberté fût plus entière. Je m'arrangeai à merveille avec une veuve française qui demeurait dans Bond-Street. Pour comprendre tout ce que ce nouvel arrangement avait d'agréable pour moi, il faudrait savoir à quel point, dans mes courses, j'aime à rencontrer des compatriotes. Un instinct invincible m'emporte vers des contrées étrangères, et dans ces con-

trées étrangères un second mouvement de mon cœur m'y rend nécessaire de ne parler presque que de ma patrie.

La physionomie ouverte et spirituelle de madame Duvernot équivalait, pour ma confiance, à dix années d'intimité. Elle élevait avec elle la fille d'une sœur malheureuse, et cet aimable enfant rendait sa société encore plus douce et plus animée. Mon appartement répondait à mon existence et à mes habitudes; il était assez élégant pour me faire souhaiter d'y prolonger mon séjour; mais quand mes yeux se portaient sur le triste ciel de Londres, je sentais comme une impossibilité d'y respirer heureuse; et le mois que je devais passer à Londres m'eût paru un siècle, sans ce charme d'un intérieur où toutes les conversations, me reportant aux souvenirs et aux intérêts de la France, me faisaient presque oublier que j'en étais absente. Une des premières questions que m'avait adressées madame Duvernot avait été relative à mon compagnon de voyage. Je lui nommai le major. Ayant été en relations avec presque tous les Français que les derniers changemens politiques avaient amenés à Londres, elle me promit de sûres informations sur mon compagnon de route. J'en rendrai compte

plus loin, et l'on sera peut-être étonné de toutes les formes que savait prendre le plus affreux espionnage, pour ajouter encore aux malheurs de l'exil ces mille piéges du faux intérêt devenant bientôt un surcroît de surveillance. Je n'étais pas installée depuis huit jours, que déjà ma correspondance devenait active.

Il n'aurait vraiment tenu qu'à moi de me croire un agent diplomatique. Parmi mes nombreuses lettres, il s'en trouva une de Léopold. Je n'en citerai rien, parce qu'elle contenait l'expression d'un délire que je ne pouvais partager. Léopold me peignait en traits inconcevables la préoccupation de son esprit, l'emploi entier de sa vie pour découvrir les traces de chacun de mes voyages. Léopold finissait par me dire qu'heureux enfin après tant de démarches, puisqu'il savait où j'étais, il m'envoyait un de ses amis pour me confier tout ce qu'il n'osait encore confier à son amie..., à sa mère.

La lecture de cette lettre me jeta dans mille pensées plus extravagantes les unes que les autres; mais, le lendemain, ma raison fut encore victorieuse de ces nouveaux combats, et je n'eus la force de répondre à Léopold que comme mère. Quand je me rappelle tout ce que ce courage de

refus me coûta d'efforts, je suis fière et heureuse de cet empire sur moi-même qui m'a valu, en échange des joies passagères que j'avais fuies, un de ces contentemens de cœur, une de ces ressources pures de la vieillesse, dont l'affection, l'estime de Léopold me sont garans.

Après la lecture de la lettre de Léopold, j'avais un besoin de solitude, d'air et de liberté. On ne remporte jamais de grande victoires morales sur soi-même, sans en payer l'effort par une espèce d'anéantissement physique; les courses, les promenades, sont mes ressources quand je tombe dans cet état. Je sortis donc en voiture et me fis conduire à Kensington; ce n'était point l'heure à la mode, l'heure du beau monde, plus richement aristocratique en Angleterre que partout ailleurs, même dans le choix de ses plaisirs. Je pus donc m'enfoncer en toute liberté sous les ombrages de ce jardin royal plus beau que ceux de Paris, car il met mieux, si je puis m'exprimer ainsi, la campagne dans la cité la plus populeuse; les cerfs et les chevreuils y courent avec cette indépendance qui vous transporte à cent lieues d'une capitale, véritale Babel de la civilisation. Là, appuyée au pied d'un arbre, je me laissai aller à tout ce désordre d'idées où jette le reten-

tissement d'une grande passion ; là, je n'étais plus une femme combattant son cœur avec sa raison ; je redevenais un être faible et ému, ne regrettant pas une immolation, un devoir, mais ressaisissant avec délices les riantes images, les douces chimères d'un sentiment que j'avais étouffé ; les heures s'écoulaient dans ce rêve enivrant, j'oubliais les années, les obstacles, les distances ; j'oubliais tout, excepté Léopold. Je venais de faire un acte de vertueuse raison ; mais les vertus humaines sont si peu de chose, que je dois avouer que la mienne, dont peu de femmes eussent pu être capables après pareil assaut, ne tint peut-être qu'à l'absence de l'objet qui la mettait en péril. Cette absence me sauva seule d'une faiblesse qui m'eût rendue à jamais malheureuse, car elle m'eût privée de tout droit de m'estimer moi-même.

Toutefois, je me levai plus forte que je ne m'étais assise ; le parc commença à s'animer par la foule élégante des deux sexes. La curiosité de ce spectacle m'arracha au trouble de mes émotions. Je remarquai le nombre incroyable de jolies femmes ; mais ce qui en diminuait peut-être le mérite, c'est qu'elles paraissaient toutes l'être de même. Quoiqu'en général les femmes

anglaises soient grandes, ma taille parut fixer l'attention des belles promeneuses; et ne voulant pas subir l'importunité de tant de regards, je doublai le pas, et mis encore plus d'empressement dans cette espèce de fuite, à la vue d'un groupe de ces jeunes fats dont Londres fourmille, et qui ont dans ce genre une supériorité réelle sur ceux de Paris. Ne connaissant pas du tout les localités, je m'égarai complétement; au lieu de sortir du parc, je m'y enfonçai encore davantage. Quelques jeunes gens avaient l'air de vouloir me barrer le chemin : je levai mon voile, les engageant en français, et d'un ton très expressif, à me laisser l'espace libre; aussitôt l'un des plus jeunes me regarde, et s'écrie : « Quoi! mon « Dieu! madame de Saint-Elme, c'est vous? Vous, « à Londres? » Je ne remis pas dans le moment le jeune Châteauneuf[1]; mais heureuse de m'entendre interpeller en bon français, je répondis avec un joyeux sourire; j'acceptai aussitôt le bras qu'il m'offrit, après avoir congédié ses amis. Je l'avais alors reconnu.

Armand de Châteauneuf était la rencontre la

[1] Parent du fameux comte Châteauneuf-Randon-de-Montesson, et paré d'autant de qualités et de mérites que son exécrable parent était souillé de crimes.

plus agréable que je pusse faire à Londres; il y était pour ainsi dire naturalisé, tant par ses divers voyages que par un long séjour. Il m'offrit ses services, et je les employai utilement pour quelques-uns de nos malheureux compatriotes. Châteauneuf me reconduisit, et, une fois rentrée chez moi, raffermie dans toutes mes idées de devoir, j'écrivis de nouveau à Léopold, et dans des termes qui, moins courts et plus tendres, pussent lui persuader et lui faire partager ma résolution raisonnable. Au surplus, voici cette lettre :

« CHER LÉOPOLD, MON AMI, MON FILS,

« Lisez-moi sans trouble, il y va de votre bon-« heur et de tout mon repos... Je ne veux entre « nous d'autre juge que votre cœur. Votre lettre, « si vivement désirée et si affligeante, cette let-« tre me décide à rendre nos destinées insépara-« bles, et je vais vous en expliquer les seuls « moyens. Oui, Léopold, je consens à vous ap-« peler près de moi. J'accepte votre appui, mais « à une inexorable condition, c'est que j'acquer-« rai un fils et vous une mère, mais *seulement une* « *mère*. Je ne vous blâme point de fautes déjà ex-

« piées ; je vous plains trop sincèrement pour « vous trouver encore coupable. Il faut, en attendant votre congé, prendre une permission de « trois ou six mois; il faut les aller passer dans « le lieu de votre naissance, ou du moins là où « s'écoula votre enfance. Vous ne pouvez douter « de l'émotion que m'ont causée les détails de « votre blessure; mais je n'y répondrai pas en ce « moment, car j'ai besoin de ma raison, et je « l'exposerais. Tant que vous serez militaire, cher « Léopold, j'exige que vous ne m'interrogiez ja« mais sur mes amis, sur mes voyages, sur mes « relations; je ne fais rien dont j'aie à rougir; « tout ce que je fais est de souvenirs, et mes « souvenirs sont ma vie; mais je ne dois pas « les mettre en contact avec vos nouveaux devoirs. « Écrivez-moi, en ne me parlant que de vous « et de moi. Réglez vos intérêts sans songer à « moi. Plus de lettres comme le commencement « de la dernière. Votre dévouement, je l'accepte; « votre amitié, j'y réponds par l'amitié la plus « tendre : mais le mot d'*amour* prononcé nous « séparerait à jamais. Si j'avais besoin d'argent, « c'est à vous, mon fils chéri, que j'oserais dire : « *Aidez-moi!* Adressez-moi toujours vos lettres « poste restante. Vous me demandez si l'Angle-

« terre est un beau pays? Non, et il me faut pour
« en supporter le séjour l'objet important qui m'y
« a conduite. Si votre attachement s'épure, si à
« tout votre attachement vous joignez une raison
« qui me rassure, nous irons au printemps pro-
« chain visiter l'Italie. Oui, je conduirai le fils
« de mon adoption sous les doux ombrages de
« Val-Ombrosa, où, me retraçant mon heureuse
« enfance, je veux, par la religieuse image de
« ma mère, en apprendre moi-même les devoirs
« sacrés. C'est demain l'anniversaire de votre
« naissance, cher Léopold ; vous avez vingt-trois
« ans : j'en ai eu trente-neuf il y a six jours. Ainsi
« me voilà atteinte par la fatale quarantaine; ce
« sera la plus heureuse époque de ma vie, si je
« trouve dans votre cœur les sentimens qui peu-
« vent seuls répondre à l'attachement, à l'amour
« de mère que je vous ai voués pour la vie.

« IDA SAINT-ELME ».

Les combats que j'avais eus à soutenir avec moi-même m'avaient absorbée depuis quelques jours, et toute ma sensibilité employée pour mon propre compte s'était, sinon refroidie pour le service de mes compatriotes, du moins singuliè-

rement ajournée dans toutes les démarches que j'avais promises. Mon cœur une fois plus tranquille, ma raison un peu plus raffermie à l'égard de Léopold, je repris mon activité; et ce dévouement aux autres, en même temps que je le remplissais comme un devoir, me soulagea comme une distraction. Ceux de mes compagnons de voyage qui s'étaient détachés dans diverses directions, revinrent successivement à Londres, mais sans avoir pu réussir à nouer un ensemble de volontés et de ressources. C'étaient les belles promesses de Paris qui s'en allaient en fumée, les correspondances de Belgique qui avaient manqué, la diversité des opinions empêchant d'agir, enfin toutes les mille difficultés que les proscrits et les malheureux se créent à eux-mêmes, rien n'avait été épargné par le sort contre nos projets.

Pour redonner à mes amis un peu de ce courage qui naît de l'union et du bon accord, je tentai auprès d'un grand personnage une démarche qui, en leur assurant la protection sinon ouverte, du moins efficace du gouvernement anglais, les enchaînât comme malgré eux à un centre d'action et de volonté. Ce personnage, que j'avais entrevu quelquefois à Bruxelles auprès du duc de Kent, m'avait peu remarquée;

mais le prince généreux qui m'avait traitée avec tant de bonté, m'avait parlé du jeune lord *** dans les termes d'une grande confiance, et sur ma recommandation, l'avait prié, quand il retournerait à Londres, de s'intéresser à quelques Français fort persécutés. Je pensai qu'en me présentant chez le jeune pair, le souvenir de son royal ami suffirait pour qu'il me facilitât quelques ouvertures utiles auprès des puissances.

Lord Édouard me reçut avec cette politesse aristocratique, véritable attribut des grands seigneurs anglais, et même avec une sorte de respect à ma seule invocation d'un nom auguste. Je lui expliquai le but de ma visite, il me comprit, et je le remerciai de la noblesse de ses refus de me servir, presque autant que d'une promesse chaleureuse de dévouement. « Je prends séance depuis fort peu de temps au parlement, me dit-il; le ministère me déplaît, je suis d'un tempérament d'opposition; ma place a été bientôt choisie; je ne veux rien devoir, rien demander, pas même une bonne action, à nos hommes d'état, qui d'ailleurs me la refuseraient. Je regrette bien vivement que mes devoirs parlementaires ne me permettent pas de remplacer celui que son haut rang eût mis au-dessus de ces con-

venances. Mais, madame, ce que le membre de l'opposition ne peut faire auprès du pouvoir, le véritable Anglais, l'ami de l'humanité, doit s'en acquitter autrement. Je proposerai à mes amis une souscription pour vos réfugiés; moi-même je m'inscrirai à la tête, et comme mon offre au malheur sera considérable, l'idée de ne pas me céder en magnificence grossira la liste, et la bonne œuvre est bien capable d'obtenir chez nous la fortune d'un pari. »

Je convoquai ma petite colonie le jour même, et lui fis part de ma démarche, de son résultat négatif sur un point, de son succès plus complet sur un autre. Mangrini parla le premier, et fit remarquer que, quel que fût le malheur de la position, des Français ne pouvaient accepter la proposition de lord Édouard, honorable pour lui, mais peu flatteuse pour eux: qu'isolément on pouvait accepter de qui offre, mais que faisant dans cette circonstance corps de nation, la thèse changeait; que le nom de Français était la seule chose qui leur restât, et qu'ils la pourraient compromettre par les apparences d'une aumône formée de l'or des étrangers, de ces étrangers surtout avec lesquels nous devions conserver le plus rigoureusement notre honneur.

Les avis furent unanimes, et j'avoue que par une verve égale de patriotisme, je partageai ces religieux scrupules que le ton noble, affectueux et digne de l'Anglais m'avait empêchée d'apercevoir dans l'effusion d'une intime conférence. J'écrivis à lord Édouard, séance tenante, et pour éviter les persécutions aimables qu'allait de sa part m'attirer sa manière de procéder, je résolus de quitter Londres dans les quarante-huit heures. Cela fut d'ailleurs une conséquence de nos projets dès-lors avortés; chacun prit son parti. On convint de s'isoler, de disputer chacun de son côté contre le sort, de s'abandonner enfin à la fortune privée, puisque la fortune commune ne pourrait qu'être à charge à quelques-uns, sans profit pour les autres.

Le lendemain même je fis mes adieux à madame Duvernot, non sans la remercier beaucoup de tous ses soins, car l'hospitalité, lors même qu'on la paie, mérite encore plus que votre argent, quand elle est aussi agréable que celle dont je venais de jouir.

CHAPITRE CLXXXII.

L'hôtel Meurice à Calais. — Inquiétudes politiques. — Les dames anglaises. — La pièce de quarante sous. — Départ mystérieux. — Arrivée à Boulogne. — Le capitaine Mil... — Départ pour Dunkerque.

J'étais malade et triste en arrivant à Calais; je sentais que j'aurais dû rester à Londres encore : jamais traversée ne fut plus pénible. Je m'étais fait conduire à l'hôtel Meurice, après avoir subi l'ennui d'une inspection douanière fort superflue avec moi sous le rapport mercantile, car par goût et par honneur je déteste la fraude, mais visite qui était un peu plus utile sous le rapport de la politique. Dans mes papiers se trouvait un bagage de journaux anglais et belges, qui n'étaient rien moins qu'innocens, et dont l'entrée était interdite.

Aprés une courte toilette, je descendis au salon du magnifique hôtel que j'avais choisi. Mon

œil, naturellement inquiet et pénétrant, aperçut dans un des coins du salon une figure dont l'impression faillit me faire tomber à la renverse : c'était *l'âme damnée* de D. L***, un de ces hommes de mystère comme lui, que j'avais vu chez lui, avec lui; qui dans les cent jours était *très napoléoniste*, se disant brouillé avec D. L***, mais le voyant toujours. Je ne saurais dire à quel corps appartenait cet homme, mais je l'avais souvent remarqué sous des habits très bourgeois, et des habits très militaires. Je fus tellement saisie par cette rencontre, que je me demandais *in petto* : Ai-je quelque chose à redouter? J'ai eu de la compassion pour le malheur, mais on n'est pas factieuse pour avoir été sensible. Cependant le système des interprétations peut faire sortir le crime de la pensée la plus pure, et alors je me rappelai qu'il y avait dans mes papiers quelques strophes à Napoléon, sur l'hospitalité qu'il avait demandée à l'Angleterre, qui la lui avait donnée dans une prison, sur un rocher, au bout du monde. Au souvenir de l'indignation qui m'avait dans ce moment rendue poète, je tremblai de l'énergie de ma philippique, et me sentis atteinte d'une sueur froide. J'étais comme clouée à ma place par un pouvoir d'imagination plus fort que ma vo-

lonté, et je restai à regarder le *basilic* dont l'aspect m'avait pétrifiée. La foule qui arriva pour se placer à table me força de changer, et je me trouvai malgré moi portée tout auprès de l'être que j'aurais voulu expédier à deux mille lieues de là. J'étais bien sûre de me préserver de ses questions par le silence, mais j'étais, d'un autre côté, bien convaincue que tout ce qui pourrait se dire serait soigneusement écrit : j'étais au supplice.

Le dîner finit sans que l'argus osât me regarder. Il perdit même les frais de son attention, car, chose merveilleuse, une table d'hôte fut silentieuse; il est vrai que les Anglais y étaient en force. Je suivis l'exemple de leurs dames, dont la désertion fut prompte, et j'accompagnai les deux plus jeunes.

Deux de ces dames se donnaient un petit air d'importance en parlant italien. Je ne résistai pas à la vanité de leur montrer que j'étais plus forte qu'elles; je les saluai donc en italien, et de ce moment il n'y eut plus moyen de nous quitter. Leur politesse avait en une minute fait tomber toutes mes préventions : rien n'était moins pédant que ces deux charmantes Anglaises, et nous passâmes une soirée qui nous rendit pénibles les

adieux du lendemain. Je les ai retrouvées à Londres plus tard, et j'aurai plus loin à rendre compte du vif intérêt qu'elles prirent à ma bizarre destinée. Le soir même, ayant appelé un des garçons de l'hôtel pour lui demander quelques volumes laissés avec mes bagages, cet homme en me les apportant m'annonça que le monsieur qui avait dîné à côté de moi me demandait un moment d'entretien. « Quel est ce monsieur? demandai-je; « comment s'appelle-t-il? » Le garçon regarda autour de lui, puis, avec un air mystérieux, il me dit: « Je le crois, entre nous, madame, un de ces « voyageurs qui ne voyagent pas pour leur compte. « Les maisons, les voitures, les paquet-boat en « sont remplis; et, madame, il en a toujours été « ainsi. En douz e années d'auberge on voit bien « des gouvernemens passer, et entretenir des es- « pions qu'ils mettent en croupe avec eux. Vous « avez quelque chose d'extraordinaire qui af- « friande les curieux de cette espèce. Vous veniez « de Londres, vous passiez pour veuve de mili- « taire, les Anglais parlaient beaucoup de vous, « c'en était bien assez pour l'intéresser. Que faut- « il que je lui dise, madame?

« — Que je ne suis aux ordres de personne, « que je ne reçois que mes connaissances, et que « je ne veux pas faire la sienne.

« — Il faut dire comme cela ? — Tout comme « cela, et ne plus accepter de pareil message. »

Après cet accès de courage et de fierté par-devant témoin, je tombai dans un trouble extrême. Je n'étais point en coupable mêlée à la politique, mais mon cœur m'avait cependant jetée dans des démarches susceptibles des interprétations les plus dangereuses. J'avais en outre des lettres d'amis qui, sans être plus criminels que moi, les avaient également écrites sous des inspirations capables de compromettre. Je passai une nuit fort agitée, et en maudissant de nouveau le souvenir de D. L*** qui semblait me poursuivre.

Mon projet était de me rendre de Calais à Dunkerque, et de prendre la barque pour entrer en Belgique par Bruges. En descendant le lendemain matin, j'aperçus l'argus en grande conversation avec le garçon de l'hôtel, auquel il faisait subir un interrogatoire. Je me glissai jusqu'à l'escalier, où j'entendis ces mots de la bouche du *quidam :* « c'est une femme suspecte, une bonapartiste.

« — Vous n'allez pas, j'espère, l'arrêter ici à « l'hôtel ?

« — Malheureusement je n'ai pas d'ordre; mais « elle est recommandée; elle a fait viser son pas- « seport pour Bruges, elle ira par Dunkerque.

« — Oh ! sans doute », répondit le garçon avec un accent qui me fit deviner que son intention était de m'avertir. L'honnête domestique vint me raconter bientôt que l'homme, comme il l'appelait, lui avait offert 40 francs pour lui laisser seulement voir le nécessaire qui recélait mes lettres. « Oh ! madame, servir ces gens-là, plutôt gratter « la terre. » Je n'étais plus dans l'heureuse position de pouvoir récompenser de si nobles sentimens ; j'offris deux pièces au pauvre homme qui n'en voulait accepter qu'une de quarante sous, parce qu'elle était trouée, et qu'il allait, disait-il, l'attacher à sa montre pour la conserver toujours. « Madame, ajouta-t-il, au lieu d'aller à Dunker-« que, allez à Boulogne. Je vais faire charger vos « effets ; il croit que vous ne partez qu'après dî-« ner, vous sortirez comme pour une simple pro-« menade, vous monterez hors la porte, et vous « pouvez être à Boulogne, à Amiens, avant seule-« ment que le mauvais génie ne sache votre dé-« part. »

Je pris la résolution de suivre le conseil de l'honnête garçon ; car, sans avoir des craintes positives, l'idée de cette escorte de police me poursuivait ; puis ces voyageurs utiles ont souvent des velléités arbitraires qu'il leur est toujours facile

d'exécuter, au moins un moment. Disparaître me parut encore le plus sûr, et sans délibérer davantage je rassemblai mes effets, et, après avoir recommandé mon bagage à la prudence du bon Louis, je fus en me promenant attendre la diligence sur la route de Boulogne. Je fis de bien singulières réflexions pendant cette promenade, et je ne sais pas si je ne trouvais point quelque orgueil à me voir ainsi persécutée comme un grand personnage. Je me sentis alors une humeur d'héroïne contre toutes les chances que le sort pourrait me réserver. Au lieu de renoncer prudemment à tous ces voyages qui n'étaient pas mes affaires, je m'emportai à une orgueilleuse obstination de dévouement aux souvenirs. Assise sur la route, je rêvais péril, gloire et mort. « De tant « de personnages célèbres que j'avais vus au plus « haut degré de prospérité, que reste-t-il ? me di« sais-je ; l'exil... la mort. »

Jamais, ou du moins je puis dire rarement, l'idée de l'avenir ne pénétrait dans mon esprit, et le regret de tout ce que j'avais eu de luxe et d'abondance ne m'a jamais, je puis le garantir, coûté un soupir. Mais dans ce moment, seule sur un grand chemin, inquiétée dans mes démarches, n'ayant aucun plan fixe, n'osant reposer mon

cœur sur le seul sentiment qui eût pu le soulager, accablée du sort de tous les objets de ma reconnaissance et de mon admiration, je puis dire que leur malheur seul me touchait encore.

Le bruit sourd de la diligence vint heureusement m'arracher à mes affreuses rêveries. Aussitôt je monte lestement, et m'informe du sort de mes effets. Le conducteur me dit d'être tranquille, que Louis a tout surveillé, et je crus voir une intention marquée dans ces mots. Je me trouvai dans la voiture avec un Anglais fort âgé et souffrant de la goutte, qui ne comprenait pas un mot de français. Je me fis une loi d'un rigoureux silence, et ne répondis que par le signe qui l'impose à tout ce qui se débitait dans la voiture; et, véritable événement! j'arrivai à Boulogne sans avoir proféré une parole. Que mon arrivée dans cette ville ressemblait peu à ma présence brillante du camp et de la campagne de 1804! Les rêves du bonheur avaient disparu pour moi comme ceux de la gloire pour ma patrie. Alors dans la ville tout était ardeur et haine contre l'Angleterre; aujourd'hui le nombre des Anglais y fait dominer une sorte de patriotisme étranger. Du reste, toute cette cohue britannique donnait à Boulogne un aspect mouvant et animé; ce n'é-

taient que courses, que promenades, que femmes et jeunes gens courant par cavalcades bruyantes dans tous les environs. Mon humeur n'était pas de nature à sympathiser avec ces bruyans plaisirs; mais il en était un que je voulais me ménager : c'était d'aller visiter la maison où j'avais passé un si doux moment d'attente. J'eus le bonheur de trouver le même appartement disponible, et il me sembla qu'en le louant pour quelques jours je reprenais possession d'une partie de mes souvenirs. Une fois installée, je m'empressai de satisfaire les inquiétudes que j'avais eues sur mes papiers. En fouillant mon trésor de secrets, d'émotions, de confidences, je trouvai beaucoup de choses suspectes, mais rien de coupable, et je pris le parti de ne rien détruire, mais de tout arranger de façon à échapper sûrement aux recherches susceptibles de me causer des ennuis. La précaution était excellente, et n'en fut cependant pas plus heureuse, comme on le verra plus tard.

Lors de mon premier voyage à Boulogne, j'avais connu une famille qui m'avait vivement intéressée; ce n'étaient que de bien petits bourgeois, mais que de vertus et de qualités se cachaient dans leur humble asile! J'eus encore à m'applau-

dir d'être restée fidèle à ce sentiment de bienveillance qui me fait un besoin de revoir les personnes dont j'ai eu à me louer. Ce qui me reste à dire me fait un devoir de ne point nommer cette famille; ma seule désignation sera celle de M. et madame Louis. Je fus reçue par ces braves gens avec attendrissement; ils venaient de donner asile à un officier, dans lequel je reconnus un ancien camarade du général Poret de Morvan, et parent de madame de La Valette. Cet officier était à Boulogne pour attendre les facilités de s'embarquer. « On prépare une conspiration, me « dit-il, et je voudrais être loin; car j'ai vu trente « ans le feu de l'ennemi sans effroi, mais l'idée « d'une arrestation politique me fait peur. Il est « trop dur de se voir fusiller comme imbécile; « tout le monde n'a pas le bonheur d'avoir un « ange gardien, un bon génie comme La Valette « et Poret de Morvan. » Là-dessus il nous donna les détails de la courageuse conduite de l'épouse de ce général, qu'une ordonnance royale venait de rappeler en France.

Je n'avais point connu le général Poret de Morvan, mais j'avais entendu parler de lui par le maréchal Ney, avec l'enthousiasme d'un vrai juge. J'écoutai de la bouche de l'officier, et avec

un incroyable intérêt, les détails de l'arrestation du général Poret de Morvan. « Vous étiez à la « campagne de France, ajouta le capitaine Mil... « Vous étiez à Waterloo ; je n'ai donc pas besoin « de vous raconter des exploits que vous avez en « quelque sorte partagés; mais, madame, toute « cette gloire est aujourd'hui ce que nous devons « le plus cacher; je vous conseille de retourner « en Belgique; là, seulement, il nous est permis « encore d'abriter nos souvenirs. »

Ce pauvre capitaine Mil..., qui trouvait des consolations à m'offrir, était frappé lui-même dans tous ses intérêts et tous ses amis. Parent de Tallien, il m'apprit que ce dernier ayant perdu la pension de 15,000 fr. que Napoléon lui avait accordée et dont il avait continué de jouir en 1814, était réduit à la misère. « Tallien vit à Pa- « ris dans un réduit obscur; si vous faites un « voyage en France, allez voir un homme bon, « généreux, de qui le monde entier s'est retiré. « Naguère consul à Alicante, il a contracté le « germe d'une mortelle agonie. »

« — Est-ce qu'il n'a plus, m'écriai-je, aucune « relation avec sa femme ?

« — Aucune.

« — Quoi! elle est opulente, et l'homme dont

« elle a porté le nom, à qui elle dut le bonheur « et la gloire d'arracher plus d'une victime à la « mort, cet homme reste par elle abandonné!

« — Oui, madame, le cœur de madame Tallien « s'est entièrement fermé.

« — Détrompez-vous, madame Tallien est aussi « bonne qu'elle fut belle. Ce que vous croyez de « l'insensibilité n'est que l'ignorance de l'affreuse « situation de Tallien. Voulez-vous que je lui « écrive?

« — Écrire, non; mais si vous la voyez, tâchez « de l'émouvoir en faveur de mon cousin. En le « secourant, madame Tallien s'honorera elle-même, « et celà consolerait doublement.

« — Je ferai, si je la rencontre, tout ce qu'il « faudra pour l'émouvoir. »

Le capitaine Mil... me renouvela l'exposé de toutes les raisons qui devaient me faire préférer la Belgique pour asile; tout notre petit conseil d'amis opina pour ce parti. En attendant, je quittai Boulogne pour me rendre directement à Dunkerque, où j'avais une lettre de change à toucher, dernier débris de ma fortune, avec la détermination de me rendre de là à Ostende, afin de me rapprocher de ma famille, de laquelle je croyais avoir le droit de réclamer ma mince pension.

Après de bien sincères adieux de la part de mes hôtes, je me mis en route pour Dunkerque.

Une fois arrivé là, j'attendis l'heure de me présenter dans la maison sur laquelle j'avais une traite; l'argent touché, je fis mes préparatifs d'embarquement pour Ostende. Dans le trouble où venait de me jeter une lettre de Léopold retrouvée dans mes papiers, j'oubliai les précautions indispensables pour soustraire ma correspondance aux harpies de la douane; qu'on explique cette incroyable mobilité du cœur. La lettre de Léopold, pour laquelle j'avais eu le courage des refus au moment même de sa réception, dont le temps eût dû affaiblir les impressions, cette lettre m'inspirait, à trois mois de distance, des résolutions contraires. J'étais restée plongée dans une sorte d'anéantissement; j'allais prendre la plume, lorsque j'entendis la cloche de l'hôtel. L'heure du départ de la barque était passée; mes effets seront partis sans moi, fut la seule réflexion qui me rendit à moi-même; je sonnai aussitôt, et la fille de l'auberge vint m'apprendre, en effet, que j'avais manqué l'heure, ajoutant, avec une stupidité intéressée, que, puisque je n'avais pas prévenu, ce n'était pas aux aubergistes à dire aux voyageurs de s'en aller. En arrivant à la barque,

de Dunkerque à Ostende, j'acquis de nouveau la triste conviction que mes malles étaient en avant et parties la veille. La personne qui me donnait cet avis avait éprouvé l'inquiète sollicitude des visiteurs des douanes. J'allais à mon tour passer par leurs mains, et j'en tremblais. Heureusement j'avais sur moi quelques-uns des plus précieux papiers qui eussent pu me compromettre; mais mes terreurs n'en étaient que plus vives pour le reste. A peine arrivée, il me fallut retourner à Dunkerque, où je découvris enfin que mes papiers n'étaient point partis. M'embarquant de nouveau, j'eus occasion de m'apercevoir que j'étais accompagnée d'un observateur. J'inspirais un si vif intérêt à ce que Gilblas eût appelé la Sainte-Hermandad, que je fus réduite à faire quelque séjour dans la juridiction de ces messieurs, qui cependant, je leur dois cette justice, me rendirent le dépôt dont la perte m'avait condamnée à tant de marches et de contre-marches.

CHAPITRE CLXXXIII.

Le commissaire de police. — L'ami du général Lefebvre-Desnouettes. — Le colonel Seruzier. — Le marquis de Fontanes. — Le duc de Choiseul. — Papiers brûlés.

Quand tout nous abandonne, ce n'est que lorsqu'on s'abandonne soi-même que tout est perdu. J'ai toujours été si pénétrée de ce principe, que dans tous les événemens qui ont marqué ma carrière, j'ai tâché de me conduire en conséquence; à Dunkerque il fut encore ma règle. Je n'avais pas mis le pied à l'hôtel, qu'un ordre de me rendre chez le commissaire de police m'y suivit. L'objet que j'aperçus déposé sur son bureau me fit sentir combien j'allais avoir besoin de ne pas me laisser abattre par les persécutions de la fatalité. C'était un foulard dont je croyais avoir fait une cachette, et qui était resté dans la barque que nous venions de quitter. Des lettres de mes

amis, des réponses, des notes de toutes les personnes qui s'intéressaient à leur sort; enfin une foule de ces choses dont l'obligeance ne peut refuser d'être dépositaire : tout cela ne formait point le nœud d'aucune entreprise séditieuse ou coupable, mais fournissait des motifs de surveillance, et des entraves très probables à mes voyages; enfin il y avait dans cette affaire matière à bien des désagrémens. Ils se fussent multipliés pour moi, si le commissaire de police ne se fût trouvé un honnête homme, un être compatissant et juste.

J'eus le bonheur de rencontrer, chez le fonctionnaire dont le titre me faisait trembler, Bichat, ami intime du général Lefebvre-Desnouettes. Il mérite une place dans mes souvenirs; mais que je me débarrasse de mon interrogatoire.

D'après ce que me dit le commissaire de police, j'avais été *signalée* par les agens du gouvernement français, comme étant en relation avec tous les anciens partisans de Bonaparte, en correspondance avec tous les généraux, comme liée en outre et protégée par des Anglais de distinction, et tous ennemis du gouvernement royal; que mes voyages n'étaient autre chose qu'une affaire montée; qu'enfin j'avais été notée à l'époque des

troubles de Lyon comme amie intime de madame de La Valette.

« Je m'en glorifie, monsieur, répondis-je au « commissaire; mon amie a été acquittée de la « fausse accusation portée contre elle; mais eût-« elle eu à subir la peine d'un délit politique, je « l'avouerais encore, et j'aurais cherché à lui en « adoucir l'amertume. Sa correspondance est en « partie entre vos mains. Elle l'a adressée à l'a-« mitié, et point du tout écrite pour les gouver-« nemens; vous y trouverez l'expression d'une « âme souffrante. Des regrets ne sont pas des « conspirations, aussi j'attends de votre équité « que vous fassiez la part de la douleur et celle « de la politique. » L'homme du devoir me regardait tout en classant mes papiers qu'il n'ouvrait pas. Nous étions dans son cabinet particulier, mon portefeuille ou plutôt ma cassette était devant lui, posée sur le foulard. On vint parler bas au commissaire; aussitôt il se lève et suit la personne. Le portefeuille était à portée de ma main, je n'avais qu'à l'étendre pour rentrer en possession de mes secrets les plus intimes, des confidences de mes amis, qui, au fait, m'appartenaient bien uniquement, et nullement à l'avidité inquisitoriale de la police. Avec la rapidité de la

pensée les papiers passent près de mon cœur. Certes, ce n'était pas une mauvaise action; eh bien! mon cœur battait avec violence, et mes mains tremblantes parvenaient avec peine à cacher mon trésor. Le commissaire me laissa longtemps seule, ce qui fit qu'à son retour j'étais absolument remise. En y pensant depuis, et d'après l'excessive indulgence de ce fonctionnaire envers moi, j'ai toujours supposé que sa longue absence fut un calcul de sa bonté même pour me laisser le temps de faire ce que je fis en effet.

En revenant auprès de moi, le commissaire continua l'inspection des lettres. Il ne s'ensuivit pas un terrible procès-verbal, mais une sage et bienveillante recommandation d'éviter des démarches qui éveillaient l'attention de l'autorité, et qui ne pouvaient que troubler mon repos et celui de mes amis, sans résultat. Ce brave homme visa mon passeport, et me conseilla de voyager avec ce seul papier plutôt que de m'exposer à oublier les autres. Je le quittai fâchée de mes premières impressions. A l'idée de ses terribles fonctions, je comprimai mon penchant à l'abandon, de peur que la voix du devoir ne fît taire celle de la générosité. A ma grande satisfaction, je quittai le cabinet du commissaire. Dans la se-

conde pièce j'aperçois Bichat, qui, avec un visage allongé d'impatience, se promenait en attendant audience. J'hésitais à l'aborder ou à lui parler; mais il mit fin à mon incertitude en venant à moi avec empressement. Je lui donnai le nom de mon hôtel et je fus l'y attendre.

Bichat vint me retrouver une heure après. Brave comme Desnouettes, dont l'intrépidité fabuleuse a laissé tant de souvenirs, Bichat avait partagé quelques-unes des vicissitudes de son général. Mis à la retraite et officier jeune encore, il me raconta qu'assailli et sollicité par une foule d'anciens frères d'armes, il avait écouté leurs conseils, leurs projets chimériques; et que, mêlé sans le savoir à une entreprise dont il ignorait la fin et toutes les intentions, il avait lieu de craindre pour sa liberté; « et pourtant, ajoutait Bichat, je me suis tenu à l'écart. Obligé récemment de faire un voyage à Paris, mon beau-frère, qui en savait plus que moi, sans vouloir davantage, exigea par plus de prudence que je partisse pour la Belgique, jusqu'à ce que tout fût calmé. Nous avions quelques intérêts avec une maison de cette ville, et j'ai voulu m'en occuper avant de quitter la France, peut-être pour toujours. J'ai passé par Amiens, Bou-

« logne, Calais, et je me suis un peu trop arrêté. « Pendant ce temps, les dénonciations ont été « leur train ; et tout cela m'a valu l'honneur involontaire de voir M. le commissaire, contrainte « dont je ne me plains pas, puisque sans elle je « ne vous aurais pas retrouvée.

« — Mon pauvre ami, il ne s'agit pas ici de « politesse ni de galanterie ; avez-vous votre li« berté, vos passeports? pouvez-vous quitter la « France sans délai? voilà de quoi il faut nous « occuper. On a donc intercepté quelque lettre? « on l'a donc ouverte? Ah! ma malheureuse « amie madame de La Valette avait bien rai« son de me dire souvent : Craignez Dieu et..., la « poste. »

Bichat me rassura faiblement sur ses moyens de gagner les libres rivages où à cette époque les exilés français comptaient réaliser le beau rêve d'un champ de repos et de souvenirs. Il me restait peu d'argent et moins d'espoir d'en obtenir ; mais l'heureuse insouciance de mon caractère était là pour ne me faire sentir que le délicieux espoir d'être utile, je me fis aussitôt riche de cent louis de pension. J'offris, et Bichat consentit à accepter ce qu'il eût été mille fois plus heureux d'offrir lui-même. Il n'y a rien de tel pour

électriser les âmes, pour les disposer à bien faire, comme les bouleversemens politiques. Jamais je n'ai lu les sanglantes annales de la terreur, sans enthousiasme pour tant de femmes, honneur de notre sexe, qui bravèrent l'épouvante des massacres, même la prison et l'échafaud, pour sauver ou consoler ceux qui leur étaient chers.

Bichat, sans avoir personnellement pris aucune part à d'aventureuses tentatives, avait eu des relations et des correspondances innombrables avec des amis moins prudens. Je citai à Bichat un exemple pour lui faire sentir le danger de garder des papiers dont mille circonstances imprévues peuvent changer le sens et aggraver l'interprétation. L'intrépide militaire ne concevait pas même mes terreurs. « Non, je ne puis livrer tout « cela au feu, disait-il; je croirais une seconde « fois être oublié de tous mes amis. » Enfin Bichat entendit raison, et nous fîmes ensemble la visite. Au nom du brave colonel Seruzier qui sortit d'abord de la fouille, je fus la première à ne pas vouloir anéantir une seule des paroles d'un homme d'un caractère si franc, d'une droiture si militaire. La pièce qui nous tomba bientôt après sous les yeux était signée de M. de Fontanes; Bichat la prit, et la froissant entre ses

mains, la jeta au feu. « J'ai des obligations à l'an-« cien grand-maître, mais elles datent de l'empire; « je respecte ses opinions, son talent, son esprit; « mais il n'y a pas entre nous sympathie de con-« duite, de sentimens. Son amitié protectrice a « cessé; il y aurait de ma part faiblesse à retenir « des témoignages qui ne seraient plus exacts « aujourd'hui. »

Je ne partageais pas les idées un peu exagérées de Bichat sur M. de Fontanes; je me rappelais son noble vote, sa compatissante conduite dans le procès du maréchal Ney, et je ne pouvais qu'accorder plus de prix à sa générosité dans cette circonstance, quand je songeais que chez lui la bonté avait eu à vaincre l'opinion politique.

« C'est vrai, répliqua Bichat, et vous connais-« sez sans doute la réponse du duc de Choiseul; « proscrit et victime lui-même, il s'est souvenu « de cette terrible fatalité de la politique: carac-« tère admirable de loyauté qui transporte dans « les idées nouvelles, dans les principes de la li-« berté, cette chevalerie des nobles sentimens, « apanage de quelques noms historiques. »

Enfin, laissons tous les souvenirs, dis-je à Bichat, et occupons-nous du présent. Brûlez tous

ces papiers, il y a trop de noms propres mêlés à ces confidences de l'amitié, des notes, des expressions, toutes choses où l'œil de la malveillance, s'il y pénétrait jamais, trouverait toujours matière suffisante à vous tourmenter. Après bien des réflexions, bien des résistances de la part d'un militaire qui ne croyait pas au crime de sensibilité, notre petit auto-da-fé de précaution fut enfin résolu et accompli.

Malheureusement l'opération fut incomplète; une foule de papiers ne furent point compris dans le sacrifice, soit par négligence, soit par un noble mouvement de l'officier, qui eut plus tard à se repentir de cette généreuse imprudence.

En me quittant, au lieu de se rendre immédiatement de Dunkerque à Calais, et de là à Douvres, Bichat ayant une lettre pressante du major Garnier, partit pour Gand, où douze jours après il fut arrêté avec plusieurs autres Français, et mis à la disposition du procureur du roi. Mais le major Garnier se tira d'affaire, car il fut très poliment reconduit à la frontière de France.

Très entendue avec mes amis sur notre correspondance, je ne manquais jamais de trouver de ville en ville quelque énorme paquet de dépêches. Mais comme ma dernière halte avait été

forcée, et qu'elle n'avait été cette fois officielle pour personne, je trouvai, poste restante, un paquet dont la possession immédiate m'eût été bien précieuse. C'était un souvenir, un secours, une pensée de la princesse Élisa, de ma généreuse bienfaitrice. Hélas ! ma vie errante me priva et du plaisir de profiter à temps de cette surprise et du bonheur d'en exprimer ma reconnaissance. Moins poursuivie par le sort qui semblait me chasser de contrées en contrées, j'eusse pu vous prouver que le temps, le malheur, l'éloignement n'avaient point altéré les sentimens d'une femme dévouée à toutes vos fortunes, et qui n'avait pas besoin d'un dernier bienfait pour être prête à courir encore au bout du monde pour vous servir.

La lettre de la princesse Élisa m'engageait à m'embarquer pour aller la rejoindre à Trieste; une lettre de change de 2,000 francs accompagnait l'invitation. J'étais heureuse, je dévorais déjà l'espace qui se trouvait entre moi et ma bienfaitrice; je sentais pourtant quelque peine de laisser en souffrance les intérêts dont je m'étais volontairement chargée. Je sentais qu'en partant, les lettres qui pouvaient m'arriver resteraient sans réponse, et que mon brusque départ allait être funeste à

beaucoup d'amis. J'étais dans une étrange alternative de joie sur mon avenir et de crainte pour celui des autres; je n'ose affirmer la résolution que j'aurais pu prendre, si les nouvelles de Paris n'eussent tranché toutes mes irrésolutions en me présentant la nécessité de ce départ. Triste sort des proscrits! ils raisonnent toujours leur situation, et ils ne savent pas qu'elle se décide toujours malgré eux et sans eux. Dans le nombre des lettres que je venais de recevoir, il y en avait une de mes amis de Bruxelles; on m'y parlait d'un précis historique que le général Berton avait publié sur les fautes de la journée de Waterloo; lorsque je vis qu'on m'engageait à y répondre, je me surpris à hausser les épaules. J'étais si loin de toute espèce de prétention d'auteur, que je trouvai la proposition ridicule; mais quand j'eus lu l'ouvrage, qui me sembla une sorte d'accusation contre une gloire sortie pure même de la mort, j'oubliai la faiblesse de mes talens pour ne songer qu'à mes devoirs d'amie.

J'étais d'autant plus affectée de l'assertion du général Berton sur la conduite du maréchal Ney, dans la journée du 18 juin, que non-seulement j'en connaissais l'absolue fausseté, mais que je savais l'estime personnelle dont l'illustre guer-

rier avait mille fois renouvelé les témoignages à l'égard du jeune général. Quand mon cœur est fortement ému, les pensées m'étouffent, et ma plume, brûlante comme mon cœur, peut à peine en exprimer la chaleureuse abondance. Aussi, dans l'impétuosité d'une réfutation qui me semblait aussi sacrée que possible, je passai le jour, je passai la nuit à jeter sur le papier ce que j'avais entendu d'une bouche auguste et chère sur la bataille de Waterloo. Je me livrai à cette œuvre de justice avec toute la chaleur d'une conviction qui devait me servir de talent, et qui me tenait presque lieu de bonheur dans l'accumulation de mes peines. Je fus cruellement arrachée à ce travail par la présence, dans ma retraite, d'un personnage semblable à plusieurs de ceux dont l'œil avait déjà suivi et persécuté mes démarches. Le personnage en question était un sieur d'A*** que j'avais vu en Italie, parlant de sa famille émigrée, intéressant fort la bonne compagnie du régime impérial par quelque peu de l'esprit et des manières alors si goûtées de l'ancien régime, et vivant sur l'intérêt de sa ruine consommée par la révolution, qui pourtant n'avait eu rien à lui prendre, comme s'il avait eu les dix mille livres de rente qu'elle ne lui avait pas enlevées.

Ce même d'A***, je l'avais rencontré dans les cent jours; je l'avais rencontré depuis la restauration, et toujours au service intime et très tendre du gouvernement existant; je l'avais aperçu et évité à Bruxelles; j'avais cru le voir aussi à Londres, et j'avais remarqué qu'alors, à son tour, il m'avait évitée.

Rien ne saurait égaler mon étonnement de voir un pareil homme tomber inopinément sur moi, lancer un regard sur mes papiers beaucoup plus vite que sur ma personne; je m'attendais à voir entrer chez moi ses alguazils. Loin de là, je le vois au contraire s'asseoir d'un air abattu, fermer la porte et s'écrier : « Je suis proscrit et malheureux; voici une lettre, vous pouvez me sauver, et je sais que vous demander une bonne action c'est l'obtenir. » Il me présenta une lettre d'une écriture pitoyable, me débita une fable plus ridicule encore, mais tout cela était signé du nom d'une personne qui m'était chère, et qui, de Bruges, me recommandait ce Français malheureux. Incapable de soupçonner toute la noirceur des agens mis à ma poursuite par l'inquiétude de D. L***, je fus encore dupe d'un homme qui n'était que son émissaire; mais en offrant ma bourse à d'A***, ma simplicité n'alla point jusqu'à lui li-

vrer ce qu'il eût aimé davantage, quelques lettres d'introduction auprès des personnes avec lesquelles il me supposait en intimité.

L'être le plus sot peut, en s'adressant à ma pitié, m'entraîner comme un enfant; mais pour le compte des autres je suis moins facile; je songe plus à leur sûreté, et le souvenir de ces intérêts me ramena à ma vague méfiance. Ainsi tout en payant la dette de la compassion par quelques louis, je remplis aussi celle de la prudence, en tenant à d'A*** ce langage: « J'ai pris le parti de me « rendre à Ostende, pour voler de là sur les tra- « ces d'une bienfaitrice, pour aller rejoindre la « princesse Élisa à Trieste. Je ne puis rien pour « vous ni à Londres ni ici. Ce que vous avez de « mieux à faire c'est de brusquer le visa de vos « papiers, et de vous embarquer. »

La face de mon auditeur parut un peu altérée par mes paroles.

« L'exil, me disait-il, on peut le prendre par- « tout, et Trieste vaut Londres pour un malheu- « reux. »

Ces argumens n'ébranlaient nullement ma conviction, et la défiance seule ne me donnait pas de la fermeté; mes goûts d'indépendance étaient

ma résistance et ma force. D'A*** prit alors un autre ton.

« Vous pouvez, madame, ne pas me permettre « de vous suivre ; mais je ne vous en suivrai pas « moins. Il le faut, c'est mon devoir, je ne puis « faire autrement. » A cette surveillance hautement déclarée, je tombai de surprise et de mépris pour la pauvre humanité, produisant de pareils caractères. Cet homme tenait encore à la main les cent francs offerts par ma générosité à sa misère, et il était si tôt ingrat. Je regrettais mon argent; mais j'en voulais encore plus à d'A*** de me faire maudire ma pitié, et de m'enlever ainsi jusqu'aux illusions de la bienfaisance.

Par une singulière mobilité de ma nature, en une minute, de la sensation la plus pénible je passe au plus confiant abandon par l'effet d'un mot, d'un regard, d'un geste. Il en fut ainsi avec d'A***. Cet homme eut l'art d'expliquer, de justifier les paroles qu'il m'avait dites, de les tourner dans un sens qui, de nouveau, me rendit imprudente. Excepté le nom de mes amis, d'A*** reçut de nouveau, je ne dis pas mes confidences, mais les faibles indiscrétions d'une tête trop préoccupée; par je ne sais quel mouvement de faiblesse ou de vanité, je fus entraînée jusqu'à

lire à qui devait si peu la comprendre, une réfutation que je venais de tracer du précis du général Berton sur la bataille de Waterloo. Dans le feu de mon débit, dans l'incroyable renouvellement d'émotions que me causait ce souvenir, je m'exaltai jusqu'à ne plus croire mon auditeur présent. Je ne suivais plus ni les regards ni les mains industrieuses d'un écouteur si intéressé, et j'ai la certitude qu'il profita de ma préoccupation pour y placer une lettre et une note de noms qui se retrouva sur le bureau du procureur du roi à Gand.

Malgré ce retour de faiblesse pour les importunités de mon cavalier malgré moi, je le congédiai le soir même, et envoyai retenir ma place pour Ostende avec l'intention de m'embarquer.

Au moment de ce départ, je songeai à faire mon état de caisse. Elle ne se composait plus que de 600 florins et du don encore récent de la généreuse Élisa. Jusqu'à ce dernier renfort pécuniaire, les bontés magnifiques du duc de Kent avaient fourni à mes courses nombreuses, aux prodigalités de cette vie nomade de Belgique en Angleterre, qui se dépensait comme ma bourse pour les autres. Avec mon insouciance pour ce qu'on appelle avenir, je me trouvai de nouveau pres-

que riche, et très revenue de mes préventions contre le vil d'A*** aussi vite que je les avais conçues. Je lui donnai rendez-vous à Ostende, à l'hôtel d'Angleterre; nous nous quittâmes, ni lui ni moi ne nous doutant de la triste cause qui allait, en changeant ma résolution, me sauver momentanément des embûches qu'il m'avait tendues.

CHAPITRE CLXXXIV.

Séjour à Bruxelles. — Lettre anonyme. — Résolution subite. — Second voyage en Angleterre. — Je revois lord Édouard.

Je changeai tout à coup d'idées en fouillant mes papiers pour mon départ, et en y trouvant une lettre de crédit de quelques mille francs sur Bruxelles. Cette pièce s'étant intercalée dans d'autres, je l'avais perdue de vue, et je fis un saut de joie à cette découverte. Elle ne portait point d'époque fixe d'échéance, ce qui la rendait aussi disponible que le jour où j'eusse pu en user. J'avais vécu, j'avais pourvu à bien des dépenses, et même à quelques bienfaits, et je me trouvais encore des ressources. Ainsi une fois dans la vie j'avais été économe ; il est vrai, comme on vient de le voir, que c'était par hasard.

Quoi qu'il en fût, je me rendis immédiatement à Bruxelles, je m'y installai dans l'un de mes hô-

tels favoris, et je me mis immédiatement en course pour la rentrée des cent louis, devenus tout à coup une fortune pour celle qui en avait souvent englouti le triple dans un mois. Munie de cette ressource inespérée, je menai pendant quelque temps une existence libre, assez heureuse, mais monotone. Les réfugiés français étaient moins nombreux en Belgique : quelques-uns avaient obtenu la permission de rentrer en France; la plupart avaient de gré et souvent de force pris d'autres directions; enfin, je ne rencontrai cette fois dans la capitale des Pays-Bas que très peu des connaissances qui m'en eussent rendu le séjour agréable. L'idée d'être devenue inutile aux autres, de n'avoir plus de services à rendre, de n'avoir point d'intérêts actifs dans la vie, me devint insupportable. Les jours, les mois, s'écoulaient sans m'apporter la moindre de ces vives impressions nécessaires à mon bouillant caractère. La fièvre me saisit un soir en sortant du grand théâtre. Mon humeur se jouait de la maladie comme de tous les autres accidens, et je croyais qu'une guérison devait, ainsi que tout le reste, se brusquer et se faire en poste. Cette négligence me fut fatale : je tombai dans des fièvres intermittentes que tout l'art du médecin que je m'étais décidée à

faire appeler, ne parvint à vaincre qu'au bout de six mois.

Un incroyable incident, un mystère encore inexplicable pour moi, vint tout à coup donner à mon esprit une secousse qui, par cette utile diversion, m'arracha à la langueur dont mon corps était consumé. Une lettre de Londres, portant bien minutieusement mon nom, l'adresse de l'hôtel que j'occupais à Bruxelles, m'arriva par la poste. Elle ne portait aucune signature, et contenait simplement ces mots :

« Madame,

« Quel que soit l'état de votre santé, que d'ailleurs on dit beaucoup améliorée, faites un de « ces efforts qui n'ont jamais coûté à votre dé- « vouement pour le malheur, l'amitié et le sou- « venir ; partez pour Londres au reçu de ces « lignes tracées à la hâte par un grand intérêt. « Le procès de la reine va s'instruire ; la mémoire « du duc de Kent peut être invoquée. Dans tous « les cas, la présence qu'on réclame de vous peut « être utile aux autres, et ne peut être nuisible pour « vous. On connaît assez la générosité de votre « caractère pour se dispenser de plus amples ren-

« seignemens. Dans tous les cas, soyez à Londres « au plus vite; on vous en conjure au nom de vos « souvenirs. »

« *P. S.* Le voyage que l'on implore de la généro« rosité de madame Saint-Elme étant un acte de « dévouement à des personnes qui y trouveront « la garantie de leur fortune, et sa position pré« sente pouvant être un obstacle à la prompti« tude si nécessaire du départ, le banquier M... « lui comptera, sur son reçu, une somme de « cinq cents livres sterling. »

Cette lettre énigmatique, cette pièce mystérieuse, cette somme mise à ma disposition, toute cette accumulation de circonstances singulières, redonnèrent à ma tête l'exaltation dont l'assoupissement venait de m'être si fatal. Accepter, obéir, fut pour moi comme une de ces résolutions capricieuses que les malades éprouvent, comme une de ces envies indéfinissables qui emportent la volonté sans le concours de la raison.

Au lieu de me fatiguer le cerveau à chercher les motifs et l'auteur de ce singulier billet d'invitation que je venais de recevoir, au lieu de réfléchir, je me mis à agir cette fois comme toujours.

En deux fois vingt-quatre heures, j'étais maîtresse du pactole anonyme qui venait de couler pour moi, et, ce qui est bien autre chose pour ma nature volcanique, j'avais repris avec l'idée d'une course nouvelle, d'une romanesque entreprise, la fraîcheur et la santé qui avaient si mal à propos fui d'un visage qui avait bien assez des années, et que le surcroît des souffrances physiques était venu fort mal à propos assiéger.

A peine en chaise de poste, il me sembla que je redevenais jeune et brillante; et ce dernier argument, en faveur d'un voyage aussi étrange que celui dans lequel je m'étais jetée, on voudra bien reconnaître qu'il était irrésistible pour une femme. D'ailleurs, j'avais tellement l'habitude des choses et des événemens extraordinaires, que l'invraisemblable même commençait à me paraître tout naturel. Les seuls soupçons qui me vinssent à l'esprit, avec une apparence d'application possible sur la source de l'événement qui était venu me chercher à Bruxelles, tombaient sur lord Édouard, cet Anglais généreux, ce noble ami du duc de Kent, dont j'avais pris si brusquement congé lors de ma première apparition dans la capitale de la Grande-Bretagne. Depuis ce temps, je n'avais eu avec lui aucune

relation; mais, alors, j'avais cru produire sur lui quelque impression, et, soit souvenir, soit arrière-pensée de profiter de mon caractère entreprenant, je me figurai qu'il avait pu, dans tous les cas, songer à moi dans l'intérêt de ses amis de l'opposition, au moment où le procès de la reine multipliait de tous côtés les mines et les contre-mines d'un grand mouvement politique.

J'imaginai bien encore que tout ceci pourrait être une mystification de quelques-uns de ces innombrables intrigans qui ont toujours rôdé autour de *la Contemporaine* pour faire tourner à leurs projets l'exaltation de sa pauvre tête, très disposée aux aventures, mais jamais avec les idées d'intérêt ou de politique, que j'ai toujours repoussées quand je les ai aperçues. Cependant je trouvais la mystification un peu trop dispendieuse pour ceux qui auraient pu l'organiser, les arrhes des entrepreneurs trop considérables; car, enfin, on ne mystifie pas d'ordinaire avec indemnité préalable pour les mystifiés. Plus je réfléchissais, ainsi qu'il arrive toujours des profondes méditations sur un objet, qui conduisent souvent à plus de doutes et d'incertitudes, et moins je devinais ce nouveau et mystérieux accident de ma destinée; mais ce qui achevera de confondre la

pénétration de mes lecteurs, et qui confondit dans le temps la mienne, c'est qu'une fois arrivée à Londres, je n'entendis plus parler de rien, et ne pus me mettre sur la voie de la combinaison qui m'y avait appelée. Lord Édouard, que j'y vis plusieurs fois et auprès duquel je m'en expliquai avec franchise, me dit que j'avais très bien fait de venir; que je serais peut-être utile aux *bons*, mais qu'il était étranger à l'*affaire*. J'eus beau insister, je n'en pus obtenir davantage, et j'ai toujours cru cependant que le solliciteur secret ne pouvait être un autre, et que ces dénégations n'étaient qu'une ingénieuse libéralité pour m'empêcher de rendre la somme dont j'avais été gratifiée.

Quoi qu'il en fût de toutes mes suppositions et des démarches innombrables auxquelles je me livrai pour saisir le fond de toute cette affaire, je n'en entendis plus parler, une fois à Londres; elle est restée impénétrable, et mon séjour se prolongea en vain pour ma curiosité à cet égard. Mais j'en pris mon parti; j'engage mes lecteurs à imiter ma résignation; si je ne découvris pas ce que j'allais chercher, je surpris beaucoup de choses que je ne cherchais pas; et, à défaut du mot d'une énigme, on trouvera dans mon se-

cond voyage en Angleterre des vérités et des révélations plus importantes que celles qui pouvaient concerner ma personne. Plus grands que moi occuperont la scène dans les chapitres qui vont suivre, et mes impressions s'agrandiront de toute l'importance des événemens et des personnages qui se pressèrent sous mes yeux pendant un séjour de plus de six mois.

CHAPITRE CLXXXV.

Arrivée à Londres par la Tamise. — Douàne et Alien-Office. — La reine. — Portraits de famille. — M. Brougham. — Ma prévention contre lui.

Lors de mon premier voyage, tout entière à mon enthousiasme pour les proscrits, je n'avais cherché qu'eux sur les bords de la Tamise : ma plus vive émotion, c'était un portrait de Napoléon qui l'avait fait naître; je me promettais cette fois de ne plus me contenter de voir l'Angleterre à travers le voile nébuleux de son climat, mais de pénétrer au moins dans quelques-unes de ses maisons et d'en enlever le toit, comme l'Asmodée de Lesage le fit pour celles de Madrid en faveur de don Cléophas. Mais que les dames anglaises, si réservées, si jalouses de leurs foyers domestiques, ne s'effraient pas d'avance de mes révélations : à l'âge où j'ai reçu en Angleterre des complimens qui pouvaient me rappeler ma

jeunesse, Asmodée n'était que trop réellement pour moi un *diable boiteux*.

J'arrivai dans Londres par la Tamise, orgueil de la nation britannique : long-temps encore avant de se confondre avec la mer, le fleuve-roi, par son immensité et par la foule de navires qui se croisent en tous sens sur son sein, paraît lui-même un autre Océan ; quand ses rivages se rapprochent l'illusion dure encore, grâce au nombre des mâts à travers lesquels il faut les chercher. Enfin Greenwich se montre, monument rival de l'Hôtel des Invalides ; et à quelques milles plus loin, on découvre la coupole de Saint-Paul, au milieu des mille clochers en pointe qui semblent en quelque sorte continuer la forêt de mâts du port de Londres. A peine débarquée et échappée aux mailles du vaste filet auquel il me prend fantaisie de comparer l'inquisition de la douane, j'allais me faire inscrire, je ne sais trop par quelle idée, comme italienne à l'*Alien-Office* : « Gardez-« vous-en bien, me dit un de mes compagnons « de voyage avec qui j'avais échangé quelques « paroles de la langue du Tasse, on vous prendra « pour un des témoins du procès de la reine, et « il vous faudra opter entre l'ovation ou les huées, « suivant l'opinion que vous laisserez percer au

« sujet de la question qui occupe aujourd'hui la « Grande-Bretagne. » Je préférai donc en cette occasion mon origine hollandaise; cependant je pensais avec plaisir que le drame de cette cause extraordinaire devait donner au pays cette physionomie de sédition qu'on dit lui aller si bien. C'était pour moi l'annonce d'un spectacle, et rien de plus; mais à peine établie depuis vingt-quatre heures dans *Old Slaughter's Coffee-House*, maison où je choisis mon logement, je faillis jouer un rôle qui eût doublé pour moi l'attrait de curiosité que ce procès fameux avait pour tout le monde. Je ne saurais me rappeler jusqu'à quel point j'avais pu, dans le paquebot, parler à mon donneur d'avis sur l'*Alien-Office*, de ma liaison avec le duc de Kent; j'ignore même si je devinai juste en soupçonnant que cet individu avait des relations mystérieuses avec la reine; mais de quelque part que me vînt cette importance, je reçus un billet qui me priait de passer à South-Audley-Street, où est située la maison de l'alderman Wood. C'était chez cet ex-maire de Londres que résidait la reine : je m'y rendis ce jour même avec empressement. Il me tardait de voir cette princesse, accusée par les uns d'être une Messaline, proclamée par les autres l'innocence calom-

niée. Malheureusement il se mêlait à cette dernière opinion un caractère évident d'oppositions politiques. Si les accusateurs de Caroline étaient des ministériels, l'esprit démocratique de ses réponses aux adresses populaires n'était pas moins suspect; mais elle était femme et opprimée : c'eût été déjà un titre pour une femme plus scrupuleuse que je ne saurais l'être. Pourquoi ne le dirais-je pas avec ma franchise accoutumée? Je sentais qu'une partie de ma sympathie pour la reine provenait de ces mêmes torts de conduite que son mari prétendait faire prouver par cent et quelques témoins. Singulière inspiration de mon amour-propre! je me comparais un moment à cette Majesté errante qui avait conquis une si équivoque illustration dans ses amoureux pèlerinages. Née sur le trône, aurais-je été, me demandais-je, plus fidèle à un premier époux? hélas! non, sans doute. Mais quand je venais à penser au choix tout physique de Caroline, je repoussais, avec un orgueil qu'on qualifiera comme on voudra, cette triste comparaison. Il me semble que, reine comme femme obscure, je n'aurais jamais pu aimer que des héros ou des rois; si un caprice m'eût fait déroger, j'eusse trouvé encore assez de pudeur pour penser alors à l'histoire, qui enre-

gistre si impitoyablement les moindres faiblesses des têtes couronnées. Mais après toutes ces belles suppositions, je m'arrêtai au côté romanesque des amours nomades de l'épouse de Georges IV. Mon imagination vagabonde aimait à errer avec elle en Afrique et en Asie, sous la tente de l'Arabe au désert, et sous le toit des harems dans les états barbaresques, sous l'abri d'un couvent de la sainte Jérusalem, et dans les palais profanes de l'Italie. Enfin j'entrai chez la reine d'Angleterre toute disposée à la trouver riche de noblesse, de beauté même, et à saluer en elle une autre Cléopâtre, digne à la fois de César et d'Antoine. Hélas! en apercevant une femme bourgeonnée, petite, grosse, commune, je fus tentée de m'écrier: Oh! courageux Bergami! Cependant c'était une reine, et son affabilité agit sur moi : l'affabilité est tout ce qu'il y a de plus légitime dans le pouvoir qu'exerce la royauté sur l'imagination. Caroline me fit asseoir auprès d'elle, et entamant la conversation : « On m'a parlé de vous, me dit-elle, « comme d'une amie de mon beau-frère le duc « de Kent; venez-vous ici grossir la liste des té- « moins italiens recrutés contre moi par les mi- « nistres? Dans une conférence de mes avocats « avec les commissaires de mon époux, j'ai été

« menacée d'une révélation éclatante, d'un irrécu-
« sable témoignage! Tous les témoins ont parlé
« et ont été confondus; faites-vous partie du corps
« de réserve dans cette guerre de dénonciateurs
« subornés? Mon frère de Kent possédait, je le
« sais, une pièce importante; en seriez-vous dé-
« positaire? Dans ses épanchemens avec vous a-
« t-il jamais prononcé mon nom, et dans quels
« termes? C'était un honnête prince, je le dis
« d'avance, quelle que soit votre déposition... »

Aussi brusquement interpellée, j'aurais pu perdre contenance; mais ce qu'il pouvait y avoir de sévère et de dur dans ces mots était tempéré par un regard d'amitié ou de douceur. J'étais d'ailleurs forte de ma nullité dans cette circonstance, et je répondis avec une simplicité qui persuada tout d'abord à la reine qu'elle avait été bien maladroitement informée sur mon voyage: j'ajoutai ensuite de moi-même quelques explications tout aussi naïves sur mes véritables rapports avec le duc de Kent. Ma vivacité et ma franchise amusèrent Sa Majesté.

« Vous avez eu du bonheur, me dit-elle; vous
« pouviez plus mal tomber dans cette royale fa-
« mille. » Je crus qu'elle faisait involontairement allusion à son propre mari, et me rappelant les

trois mots anglais *fat*, *fair and forty*, je pensai en souriant que je n'aurais eu que deux des qualités requises pour mériter que l'Assuérus britannique préférât *la Contemporaine* à Vashti. On sait qu'on a dit de Georges IV, que pour lui plaire il fallait être grasse (*fat*), blonde (*fair*), et âgée de quarante ans au moins (*forty*); tels étaient alors et tels sont encore les titres de la marquise de Coningham qui a succédé à mistress Fitz-Hebert. Mais la reine répudiée comprenait dans sa réflexion amère tous les princes de la famille, à l'exception sans doute du duc de Sussex, qui, embrassant toujours le parti démocratique d'une question d'état, s'était récusé comme juge dans le procès de sa belle-sœur.

« Oui », continua la reine, qui, comme toutes les femmes qu'un violent dépit dévore, aimait à trouver un nouvel auditeur pour recommencer ses plaintes; « oui, vous pouviez plus mal tomber, car ne croyez pas que ce soit, comme ils « le prétendent, au nom de la morale publique, « au nom de la dignité du trône outragé qu'ils me « poursuivent : comment la respectent-ils eux-« mêmes, cette morale publique? comment l'ho-« norent-ils, ce trône? Ce très saint duc d'York « qui mourait, disait-il, pour la religion de son

« père, à quel prix allait-il visiter le vieux roi à « Windsor? moyennant un subside accordé par la « chambre bénévole à sa piété filiale. Qui n'a en- « tendu parler de ses amours avec l'intrigante « mistress Clarke, qui vendait les emplois mili- « taires d'après un tarif connu? Le jeu l'a ruiné « plus d'une fois, et la nation a payé; mais il lui « reste des dettes d'honneur : comment le roi et « lui s'acquitteront-ils, par exemple, avec le bon « M. Ball [1], qui, tout ravi d'être admis à la cour, « se laissait tricher par ses princes affables avec « toute la générosité d'un loyal sujet? Le duc de « Clarence, dont les fils illégitimes formeraient « seuls un bataillon, a été entretenu par la pau- « vre actrice mistress Gordan, qu'il a laissée aller « mourir de misère en France; savez-vous pour- « quoi il affiche à mon occasion tant de respect « pour les mœurs publiques? Il a besoin d'une « dot pour Élisa Fitz-Clarence, sa troisième fille « naturelle, qu'il est question de marier au comte « d'Errol. »

Sa majesté était en verve et continua à faire ainsi des portraits de fantaisie de chaque membre de son auguste famille. Cette colère de Junon n'é-

[1] Richard de Londres, qui a épousé mademoiselle Mercandotti, et qu'on a surnommé Golden-Ball (la boule d'or).

tait pas tout-à-fait épique, et toutes ses expressions n'étaient pas choisies. Je fis de mon mieux pour paraître touchée.

« Vous me plaignez, me dit-elle, mais vous « avez tort, j'ai la nation pour moi. Le scandale « retombera sur ses auteurs, et leurs petitesses « m'amusent. Ils sont occupés maintenant à me « faire surveiller par les argus de Bow-Street[1]; la « visite que vous me faites vous en fera faire une « autre; attendez-vous à être mandée chez lord « Castlereagh, qui voudra jouer auprès de vous « l'homme de cour. Le héros lui-même, le grand « Wellington, tiendra peut-être à vous prouver « qu'il est aimable, et mettra ses lauriers à vos « pieds. »

Nous fûmes interrompus par l'entrée de M. Brougham; je pris congé de la reine qui fit à son avocat un signe me concernant, à ce que je pus croire. J'aurais bien pu rester; mais j'aurais voulu au moins en être priée. D'ailleurs, soit ennui, soit caprice, la figure de M. Brougham ne me prévint pas en sa faveur, ou du moins excita peu ma curiosité; je l'ai revu depuis : tout son talent n'a pu me réconcilier avec son air aigre et dur.

[1] Les bureaux de la police à Londres.

On croira probablement que je n'ose qu'indiquer mon entrevue avec la reine : j'avouerai que je ne dis pas tout; mais je dois ici sacrifier à certaines convenances quelques détails de mon histoire. Les journaux du temps en ont cependant assez dit pour m'excuser, si je voulais en dire davantage : j'y ai lu ma visite singulièrement interprétée, et si mon nom n'avait été encore plus défiguré par ces feuilles, je serais tenue ici à une explication. Qu'il me soit seulement permis de déclarer que, quoi qu'on ait dit et imprimé, je ne touche aucune pension de la part ni de Georges IV, ni même de cet excellent duc de Kent dont l'amitié me fut si douce pendant sa vie. Si je laisse quelque secret sous le voile, l'histoire, en dépit du *non mi ricordo* d'une analyse inexacte, n'y perdra pas grand'chose dans cette Angleterre, où la liberté de la presse n'oublie rien dans son magique miroir.

CHAPITRE CLXXXVI.

Visite chez Castlereagh. — Lord Wellington. — Jeu muet. — Retraite du vainqueur de Waterloo. — Lord Castlereagh. — Causes présumées du suicide de ce ministre.

La reine avait deviné : le lendemain je fus invitée à passer chez le marquis de Londonderry. Je ferai grâce cette fois au lecteur de mes réflexions, et je l'introduirai d'abord avec moi chez ce noble ministre qui fut le vainqueur diplomatique de Napoléon, le négociateur de la paix générale, caressé et flatté par tous les rois de l'Europe. Entrée dans son cabinet, j'y remarquai d'abord au coin d'une table, parcourant une gazette, un homme dont la figure, moitié aigle, moitié mouton, me frappa, quoiqu'il eût la précaution de se couvrir de la feuille politique comme d'un masque ; c'était Wellington, à qui je trouvai bien mauvaise grâce de se cacher ainsi derrière ce bouclier de papier : ce petit manége me fit

sourire aux dépens du ressentiment dont je ne saurais me défendre contre le prince de Waterloo : mais tout aussitôt, me reprochant de laisser en cette présence un sourire même de haine effleurer mes lèvres, j'appelai dans mes regards cet éclair de menace qui est redoutable pour ceux à qui il s'adresse, à ce que j'ai entendu dire quelquefois. Le noble duc avait autorisé l'attaque, en se mettant sur la défensive; il ne put soutenir mon coup d'œil, et éludant son embarras par une impolitesse, il retourna tout-à-fait sa chaise; puis, ne pouvant rester ainsi à me tourner le dos, il se leva, frappa impatiemment la terre de sa botte éperonnée, et battit enfin retraite, comme s'il y avait pour lui un coup de poignard dans le regard d'une amie de Ney. Si j'avais été moins émue, je me serais beaucoup amusée de cette bizarre et muette entrevue avec le *Turenne* anglais. Wellington, du reste, jouait alors un triste rôle en Angleterre; il ne pouvait être reconnu dans une foule sans qu'on le forçât de crier *vive la Reine!* Et ce cri, comme l'*amen* de *Macbeth*, lui serrait cruellement la gorge. On sait cependant qu'il osa un jour ajouter à l'exclamation obligée de *vive la Reine!* — *oui, vive, vive la Reine! et puissent toutes vos femmes lui ressem-*

bler! Malgré ce bon mot, Wellington ne brille nullement par ses saillies : c'est un grand administrateur d'armée, un pauvre politique ; sa tête a besoin d'être montée à *l'héroïsme* par le son du tambour. En temps de paix elle est vide ; une petite intrigue de cour épuise tous ses moyens ; il n'a plus de sa gloire que la vanité. Ses loisirs, pour être ceux d'un général, devraient se passer dans le parc d'un grand château, avec une meute et un lion à poursuivre ; il préfère les frivolités des fats de la ville, et s'enorgueillit de donner son nom à un col de chemise ou à un pantalon.

Le lord Castlereagh ne me laissa pas long-temps seule ; après un aimable salut et quelques adroites questions, il s'aperçut, comme la reine, que mon importance était bien exagérée ; il se tira en homme d'esprit de la mystification dont je lui persuadai que la reine, lui et moi surtout nous étions peut-être dupes. J'avais sans doute usé toute ma bile de ce jour dans ma scène muette avec Wellington ; il me prit fantaisie d'être aimable avec Castlereagh, où plutôt il fit lui-même assez de frais pour m'inspirer l'envie de le paraître ; je réussis ; mais, par un nouveau caprice, quand le grand homme voulut essayer d'être tendre, je feignis de ne voir dans ses prévenan-

ces qu'un piége de la politique : plus il me disait qu'il manquait quelque chose à son bonheur, plus je lui vantais ses talens en diplomatie et sa toute-puissance. Jamais je n'ai vu un homme à qui la grandeur pesât davantage; il se sentait attiré par un besoin d'épanchement; je l'exilai dans un cercle de complimens flatteurs dont il tentait en vain de s'échapper : ce fut enfin avec l'accent d'une douloureuse franchise que, s'écriant qu'il était le plus malheureux des hommes, il sortit tout à coup de l'appartement, comme dans un accès de désespoir et de délire. J'allais profiter de ce moment pour disparaître moi-même; mes yeux s'arrêtèrent sur un volume entr'ouvert sur la table : je le pris, comme pour trouver dans cette lecture peut-être favorite de lord Castlereagh une indication de sa pensée la plus habituelle : c'était *la Nouvelle Héloïse*, et le passage où l'impression du doigt avait laissé son ombre était l'apologie du suicide. Lorsque j'ai appris depuis que le marquis de Londonderry avait terminé sa vie en s'ouvrant l'artère carotide, j'ai compris que cette mort pouvait bien avoir été méditée depuis plus long-temps qu'on ne l'a cru, et je tiens de personnes sûres que *la Nouvelle Héloïse*, ouverte à la même lettre de Saint-Preux, était encore sur la table du mi-

nistre suicidé, le jour de la catastrophe. J'aurais omis cette particularité, si je ne pouvais citer l'autorité respectable de M. le vicomte de Marcellus, alors secrétaire d'ambassade, pour en rendre témoignage.

Cependant, tout en étant persuadée, avec les amis du marquis Londonderry, qu'il y avait dans le cerveau de cet homme d'état un germe de folie, je ne suis pas éloignée de croire que son suicide fut causé par un désespoir raisonné. Terme mémorable d'une politique toute machiavélique! A l'extérieur, la grande pensée de Castlereagh a été l'humiliation de la France : et il a laissé grandir le colosse effrayant de la Russie, en oubliant que l'intérêt de l'Angleterre voulait que sur le continent les fils des Gaulois pussent au besoin jeter l'épée de Brennus dans la balance. En Angleterre, en prétendant comprimer les whigs, Castlereagh en avait grossi le camp des radicaux : il s'en aperçut lorsqu'il n'était plus temps de sortir avec honneur de son système. Sa conscience lui criait de céder la place à Canning, et sa haine envoyait le rival de son influence dans l'exil honorable du gouvernement de l'Inde. Mais Canning retardait sans cesse son départ, comme s'il eût deviné que l'Europe allait enfin avoir une chance

de salut. Son nom poursuivait chaque matin Castlereagh dans quelque paragraphe de journal. Dans ce combat entre la haine et le remords qui agitait l'âme du premier ministre, il conçut la possibilité d'une disgrâce, et lui préféra ce suicide qu'il s'était habitué à envisager de sang-froid; mais je fais ici de la politique après l'événement, et je dois rentrer dans mon rôle de simple observatrice.

CHAPITRE CLXXXVII.

M. Ude, maître d'hôtel du duc d'York. — Je vais avec lui à Drury-Lane dans la loge de son altesse. — Le théâtre anglais. — Shakespeare. — Kean dans *le Marchand de Venise*. — Critique.



Je quittai l'hôtel du ministre avec une certaine tristesse, et sentant un vrai besoin de distraction, je fus heureuse de trouver, en rentrant à mon logement de Saint-Martin's-Lane, l'honnête figure du maître d'hôtel du duc d'York, qui venait m'offrir le jeton d'ivoire ou ticket de la loge de son altesse royale au théâtre de Drury-Lane. J'avais été adressée à M. Ude lors de mon précédent voyage à Londres, et je suis presque une ingrate de ne pas l'avoir alors mentionné; car j'avais fait chez lui un dîner de gourmand, et goûté d'un excellent vin qui avait acquis ses quartiers de noblesse dans les caves du duc d'York. Son altesse royale avait la plus grande confiance

en son maître d'hôtel, qui la méritait à juste titre. Le duc aimait les arts; M. Ude régalait volontiers les artistes; pour eux, il daignait ceindre encore ses reins du tablier de cuisine, et se souvenir de ses talens en gastronomie. Ce jour-là, M. Ude vint lui-même me chercher, et m'annonça que nous jouirions de la loge en tête-à-tête, à moins qu'il ne prît fantaisie au duc d'y venir incognito : le duc y vint en effet passer une heure; il était alors en deuil de la duchesse; mais on prétend qu'il ne le regrettait pas beaucoup, sous prétexte que sa grâce aimait plus ses chats que son mari; en effet, la duchesse d'York avait toujours autour d'elle un bataillon de ces animaux domestiques. Respectant l'incognito du duc, j'admirai à part moi la belle physionomie, la noble taille et les manières distinguées de ce prince, qui réunissait tant de vices à tant de qualités. Mais il faut dire aussi que j'en aurais voulu au roi lui-même de me distraire du spectacle; on jouait *le Marchand de Venise*, et Shylock était représenté par Kean : ce personnage va admirablement à la figure de cet acteur, qui affectionne les rôles où un mélange d'énergie et de trivialités lui donne l'occasion d'étonner les spectateurs par ces brusques transitions d'accent, de gestes et

d'attitudes, que Talma ne dédaignait pas dans sa noble simplicité. Kean est petit, mal fait des jambes, et avec des épaules inégales; mais il y a du charme dans sa physionomie, et une vraie fascination de serpent, qui séduit, dit-on, les femmes, même au-delà des planches du théâtre. On cite ses bonnes fortunes, et la dame du respectable alderman Coxe a prouvé depuis, par un procès célèbre, que le Roscius de Drury-Lane s'expose quelquefois à des affaires de *crim-con* [1]; mais je reviens à Shylock : Kean exprime admirablement l'instinct de haine et de vengeance qui dicte au juif le singulier traité du prêt d'argent qu'il fait à Antonio. Au moment où, se croyant sûr de gagner sa cause, il se prépare à se rendre justice à lui-même, il y a dans les yeux de l'acteur une soif de sang qui fait frémir; les scènes de son désespoir ne sont pas moins déchirantes. Shakespeare, écrivant sous l'influence des préjugés de son siècle, a rendu son juif hideux : Walter Scott, en faisant de Shylock son juif Isaac dans *Yvanhoe*, a adouci quelques traits de cette figure, non moins dramatique dans le roman que dans la pièce.

Les spectateurs anglais ne sont pas moins ha-

[1] Conversation criminelle, procès en adultère.

biles à saisir les allusions que les spectateurs français. Quand Gratiano, dans la grande scène du 4e acte, parle de sa femme qu'il voudrait voir au ciel, on n'a pas manqué d'appliquer à sa majesté George IV la réponse de Shylock : *There be the christian husbands*, etc. [1]. Les assemblées populaires savent merveilleusement détourner le sens d'un mot, et traduire le pouvoir sur la scène pour le siffler ou l'applaudir ironiquement.

Ayant visité plusieurs fois les théâtres de Londres, j'oserai hasarder ici un jugement général sur le théâtre anglais. Kean est le Talma britannique; mais qu'il est loin de Talma! C'est du moins le jugement d'une femme qui ne saurait concevoir le génie sans dignité. Ayant vécu avec des rois et des princes parvenus, je me suis habituée peut-être à leur noblesse factice, comme si c'était en eux une nouvelle nature. Cependant mon idée est aussi celle du peuple, qui a besoin qu'on prenne avec lui des airs de grandeur, pour qu'il accorde son respect. On ne contestait pas à Napoléon sa tournure d'empereur; l'envie était réduite à supposer qu'il prenait des leçons de Talma pour se draper; Murat en prenait réellement de l'acteur Philippe. Il faut dire aussi

[1] Voilà bien les époux chrétiens, etc.

que Kean pourrait se faire *homme* sans confondre la bonhomie avec la trivialité, comme cela lui arrive quelquefois. Quant à sa déclamation, elle est saccadée, inégale: il se réserve pour les momens d'éclat, les mots d'effet; tout le reste est pour lui de la *vile prose* qu'il daigne à peine prononcer. Les acteurs secondaires de Drury-Lane ont dans la voix une monotonie de débit qui est tout aussi peu naturelle que le récitatif de l'opéra français: les actrices surtout cadencent désagréablement leur plaintive déclamation; aucune de ces dames ne joue, il est vrai, passablement la tragédie. Quant aux acteurs, Kean a des rivaux: Young, Wallack, et un jeune homme qui ira loin, Macready.

La comédie anglaise est bien pauvre; la haute comédie, veux-je dire, car les Anglais ont une foule de pièces bouffonnes qu'ils jouent à merveille. Liston est un farceur qui grasseie assez comiquement. En résumé, le triomphe d'un acteur comique est ici dans la peinture de l'ivrognerie; le triomphe d'un tragédien dans les combats des dénoûmens. Les ivrognes du théâtre excellent à reproduire la *bonne ivresse*, celle du peuple, comme dit Figaro; les assauts d'armes du tyran et de l'amoureux sont dignes de Saint-

Georges. Dans Richard III, par exemple, Kean ne consent à mourir qu'après une demi-heure d'escrime ; et les spectateurs d'applaudir son adresse encore plus que ses scènes de passion la plus profonde. Le professeur en fait d'armes du bon M. Jourdain eût trouvé tout naturellement Shakespeare un plus grand homme que Corneille et Racine.

Je serais injuste si, après avoir été si sévère pour toutes les actrices en général, je n'avouais que j'ai versé des larmes à *la Pie voleuse*, jouée par miss Kelly avec un pathétique déchirant. Cette actrice élève par son jeu le mélodrame au rang de la tragédie.

S'il m'était permis de juger les pièces anglaises, après avoir jugé les acteurs, j'ajouterais, d'après mes impressions, que le goût britannique est en contradiction avec toute espèce de sens commun. Shakespeare n'est plus de ce siècle; il faudrait l'excepter de ma critique, si l'on n'avait refait ou arrangé ses pièces; mais telles qu'on les joue, elles font partie du système dramatique le plus faux qui existe. Ou l'*art* dramatique est un *art*, ou ce n'en est pas un; si c'en est un, il doit avoir ses règles et ses conditions: or, il est impossible, quelque *lâches* qu'on

les suppose, que ces conditions et ces règles permettent de violer l'unité d'intérêt aussi bien que les unités de lieu et de temps. Une œuvre dramatique doit composer un tout, un ensemble; les scènes doivent se suivre et se lier entre elles, mais non dépayser continuellement l'attention et la curiosité, comme les scènes d'une lanterne magique.

Parmi ces scènes incohérentes, le hasard en amenera quelques-unes de comiques, de touchantes, de sublimes; mais cela suffit-il pour faire une pièce? Peut-être me dira-t-on que le hasard préside au théâtre anglais comme à la vie réelle, que l'art en est banni, et que tout doit y avoir un air de nature et d'improvisation; alors pourquoi cette poésie ampoulée, ou cette prétention de bouffonnerie, qui ne sont ni l'une ni l'autre ni dans la nature ni dans la spontanéité de la langue parlée? pourquoi ces saluts des acteurs au public au milieu d'une tirade? pourquoi ces fanfares de trompettes pour annoncer un roi ou une reine? Les Romains de Shakespeare parlent souvent par allusions anglaises; ses bourgeois de Londres jurent par Jupiter. Il fallait, en mutilant Shakespeare, faire disparaître avant tout ces défauts du siècle pédant auquel le *poète na-*

turel paya tribut aussi bien que Johnson, le *poète classique*. C'est ainsi que, dans leurs costumes, les acteurs anglais ont bien, comme ceux de France, abandonné l'habit de cour et la perruque poudrée pour jouer les personnages historiques; mais, au lieu d'imiter en tous points le goût éclairé de Talma et sa noble simplicité, ils ont un luxe d'oripeaux et de paillettes qui les confond avec les funambules et les comédiens de pantomime.

Voilà une critique bien générale, mais elle est vraie; restent les exceptions à faire. Shakespeare, poète dramatique, est le Thespis encore barbouillé de lie des anciens, ou, si l'on veut, le Tabarin moderne. Shakespeare, moraliste et poète, est un génie extraordinaire : il y a dans son théâtre une mine inépuisable de caractères, et tous les élémens de la vraie tragédie. Les Anglais ont taillé quelques facettes sur ce diamant; mais ils l'ont gâté en ouvriers maladroits.

CHAPITRE CLXXXVIII.

Mademoiselle Cidal, actrice du théâtre français de Totenham-Street. — Sermon anglais. — Évêque anglican. — La nouvelle Manon-Lescaut. — Le lord évêque me donne une lettre de recommandation pour Oxford.

Je pourrais être aussi sévère au prêche qu'au théâtre, car au moins le théâtre ne m'a pas ennuyée; le sermon anglais m'a paru bien long et bien monotone; mais on rira peut-être de l'occasion qui m'y a fait aller. Parmi les commissions que j'avais pour Londres, j'étais chargée d'une dette à payer. Le capitaine Ernest***, aujourd'hui major dans la garde royale, et précédemment proscrit pour sa conduite pendant les cent jours, s'était trouvé tout à coup, à Londres, dans une pénurie vraiment désespérante. Le jour où il s'aperçut que sa bourse était vide, il avait justement un rendez-vous galant chez une jeune compatriote engagée au théâtre français de Toten-

ham-Street, qui lui avait dit en plaisantant, derrière les coulisses, que l'homme qui viendrait chez elle avec un rameau d'or ne trouverait pas de Cerbère à sa porte. Ernest arrive chez mademoiselle Cidal, l'air triste et soucieux. Il se sentait réduit à l'alternative de la tromper, ou de subir l'humiliation d'un congé. Cependant le luxe de l'appartement semblait lui annoncer que ce ne pouvait être la disette qui le rendait maître de la place. Pendant qu'il attend, dans le parloir, que mademoiselle Cidal soit habillée, il jette un regard dans la rue, et aperçoit ou croit apercevoir un créancier qui s'est mis en faction sur le trottoir avec un homme de mauvais augure. Mademoiselle Cidal paraît en ce moment radieuse d'abord, et surprise bientôt de l'embarras de son hôte et de sa pâleur. Ernest se décide à un acte de franchise : « Mademoiselle, dit-il, je « serais un lâche de vous tromper; vous m'avez « pris pour quelque grand seigneur venu à Lon« dres afin d'y rivaliser de folie et de dépense « avec les *fashionables* nationaux : je ne suis qu'un « exilé, pauvre et même endetté. » Mademoiselle Cidal sourit, et lui répond : « Croyez-vous que « j'ignore qui vous êtes ? Vous me parliez hier de « Gustave, votre ami, et qui fut le mien : il vous

« a recommandé à moi dans une lettre qui con-
« tenait mille écus qu'il vous prête, et dont vous
« voudrez bien me faire un reçu que je lui enver-
« rai. » Ernest accepta les mille écus; et trop bien né pour parler de tout autre sentiment que de la reconnaissance, avant d'avoir payé sa dette, il respecta d'autant plus la généreuse Cidal qu'il conçut pour elle une affection véritable. De retour en France, il avait plus d'une fois formé le projet de revenir à Londres chercher lui-même la quittance dont on se doute bien que l'ami Gustave n'avait jamais ouï parler; mais le capitaine ne pouvait se dissimuler que les mille écus, si noblement prêtés, n'en étaient pas moins les dépouilles d'un amant anglais. Se défiant de sa faiblesse, il s'était contenté de me charger de la somme, ayant su mon projet de voyage en Angleterre. Ernest m'avait tout raconté. J'étais curieuse de voir, de connaître cette nouvelle Le Couvreur. Je m'y rendis un dimanche matin; je fus accueillie en amie, et mademoiselle Cidal me pria de passer toute la journée avec elle. J'y consentis. Mais quel fut mon étonnement quand, au lieu de me voir engagée à une partie de plaisir, j'appris que mon actrice se proposait de m'emmener avec elle à l'église pour entendre, me dit-elle, un ser-

mon prononcé par le très vénérable et surtout très éloquent lord évêque B....t. Allons, pensais-je, cette petite fille a de la religion une fois la semaine, ou peut-être est-ce quelque plan de conquête, un complot contre la liberté de quelque âme pieuse. La conquête était déjà faite; nous entrâmes dans la chapelle, et nous nous plaçâmes gravement en face du prédicateur. Jamais femme n'entendit aussi dévotement un sermon que mademoiselle Cidal; et quel sermon! sermon de deux heures, froidement composé, plus froidement débité, en un mot, un sermon anglican. Mais ma nouvelle amie en semblait enchantée; ses émotions se peignaient dans ses yeux et dans le mouvement onduleux de son sein. Je fus donc édifiée de l'actrice, si je fus peu touchée du prédicateur. Mais quand nous fûmes de retour, je ne pus m'empêcher de m'écrier, après un bâillement étouffé avec la main :

« Ma chère amie, que vous êtes heureuse de « comprendre si bien l'anglais! Vous avez l'air « bien contente du savant dignitaire que nous « venons d'entendre.

« — Je le crois bien, me répondit-elle, je suis « payée pour cela!

« — Comment? expliquez-vous.

« — Eh bien! ajouta mademoiselle Cidal, vous « n'y êtes pas! C'est mon évêque à moi : il m'aime, « c'est bien le moins que je l'admire. Il a une « femme fort jolie, mais qui a eu le malheur de « lui dire un jour comme Gilblas à l'archevêque « de Grenade : Monseigneur, ne faites plus d'ho- « mélies. Quant à sa très humble servante, tant « qu'elle recevra de monseigneur mille guinées « par mois, il sera pour elle un Bossuet anglais; « comme l'abbé Pellegrin,

« Je dîne de l'autel et soupe du théâtre. »

Je partis à ces mots d'un grand éclat de rire. Cet amour me parut si comique, ce contrat d'amour-propre et de fidélité si nouveau, que je pardonnai à monseigneur tout l'ennui de son discours interminable. Comme on le voit, mademoiselle Cidal était une espèce de Manon Lescaut, bonne, mais folle; sensible, mais étourdie; originale enfin et amusante par le mélange des qualités les plus opposées. Une plaisanterie chez elle n'était jamais une méchanceté, mais l'expression de la bonne humeur. Si elle allait jusqu'à la malice, le sourire qui épanouissait son visage en émoussait même alors toute la pointe; enfin elle ne pouvait croire à la colère ou à la bouderie des

autres : elle vous persuadait à vous-même que vos reproches ou vos airs sévères n'étaient qu'une feinte, un jeu de théâtre. Ce jour-là elle avait à dîner une partie de la troupe; ce fut un vrai repas de comédiens. On parla beaucoup de Paris, et l'on compara les acteurs anglais aux acteurs français. Le Champagne fit partir au moins dix bouchons; les têtes s'animèrent en faveur de Mars et de Talma contre les descendans de Shakespeare. Au dessert, on était déjà bien loin de cette conversation sur l'art en général : chacun faisait son propre éloge; notre hôtesse seule avait conservé toute sa modestie, et s'amusait de voir ses convives si contens d'eux-mêmes. Enfin, après beaucoup de cris et de gros rires, la société se dispersa. J'allais me retirer aussi, lorsque entra le lord évêque qui venait chercher son compliment de tous les dimanches. Le compliment lui fut donné avec beaucoup de grâce, et le mit en bonne humeur. Je lui fus présentée, et ayant témoigné, dans la conversation, la curiosité de faire une excursion à Oxford, j'eus le plaisir de trouver monseigneur assez obligeant pour m'offrir une lettre de recommandation ou d'introduction, comme on dit en Angleterre.

CHAPITRE CLXXXIX.

Le poète critique Leigh Hunt. — Oxford. — Le roi de Prusse et l'empereur Alexandre.—L'hetman des Cosaques Platoff. — Coup de pate à la reine Élisabeth.

Je ne partis pour Oxford que le surlendemain, et le lundi j'eus le plaisir de voir au théâtre de Totenham-Street le dignitaire anglican recevoir, d'un air ravi, une leçon de déclamation de mademoiselle Cidal. Mais ma bonne fortune me fit rencontrer derrière les coulisses le poète critique Leigh Hunt, ami de lord Byron et de Shelley. M. Leigh Hunt a dans ses manières une façon d'indolence capricieuse qui lui donne la tournure d'un fat langoureux : en l'entendant nommer je le pris d'abord pour le fameux Hunt le radical; mais celui-ci n'est ni poète ni petit-maître. Leigh Hunt me demanda si je n'étais pas curieuse de connaître quelques-uns des grands noms de l'An-

gleterre littéraire. « Byron, lui dis-je, est ab-« sent : mais il est, parmi vos collègues de la « presse périodique, le fameux Cobbet, qui mé-« rite bien d'être connu. »

L'évêque, qui m'avait écoutée, me fit signe de m'approcher de lui. « Je vous ai donné, me dit-il « tout bas, une lettre pour Oxford ; vous en trou-« verez une autre chez vous, qui vous introduira « chez une femme dont nous avons dit hier quel-« ques mots, et que le nom de Byron me rappelle. « Quand vous aurez vu Oxford, nous nous re-« trouverons au château de lady Caroline Lamb, « où je vous annoncerai, si j'arrive avant vous. »

Après ces offres aimables, monseigneur s'éclipsa. Je m'aperçus que Leigh Hunt le regardait d'un air sardonique : « Vous voyez, me dit-il, que « notre aristocratie sacerdotale a ses petites féli-« cités terrestres. Car je le reconnais, c'est un « prince de notre église. C'est au théâtre que cet « évêque vient méditer la liturgie : moi j'ai com-« posé mon meilleur poème en prison. »

Leigh Hunt aime à parler de son génie, et heureusement pour lui, dans cette occasion, il pouvait s'aider de l'italien pour se faire comprendre. On sait que la littérature italienne lui a fourni le sujet de sa *Francesca de Rimini*, imita-

tion affadie du Dante, vraie paraphrase en trois ou quatre chants de ce vers :

« Qual giorno piu non vi leggiamo avante[1]. »

Le lendemain j'étais sur la route d'Oxford.

Si j'aimais les descriptions, j'aurais beau jeu pour peindre les coupoles et les flèches de clochers qui dominent cette cité savante, où chaque édifice semble temple et palais : j'étais placée sur l'impériale de la diligence aux approches d'Oxford, et je n'étais pas la seule femme à ce poste élevé; mais j'avais surtout pour voisin un étudiant qui s'efforçait de me faire admirer tous les dômes et les tours carrées qui se dessinaient de plus en plus distinctement à l'horizon. Si je les cite à mon tour, c'est, je l'avoue, une affaire de mémoire plutôt que de sentiment; mais l'étudiant ne pouvait me croire si indifférente, et il s'offrit pour être mon *cicerone* dans cette excursion au pays latin de la Grande-Bretagne : c'était m'éviter la peine de porter la lettre de l'évêque, j'acceptai; et le lendemain matin de mon arrivée, je vis entrer à l'hôtel mon guide obligeant : il avait changé de costume; un manteau noir pendait à ses épau-

[1] Ce jour-là nous ne lûmes pas davantage.

les et une toque à glands d'or était posée élégamment sur sa tête blonde et bouclée. Il m'expliqua que c'était le costume de rigueur. Ce costume n'est pas le même pour tous les étudians : l'étudiant noble, l'étudiant bourgeois, l'étudiant boursier, ont chacun le leur. Singulière distinction de rangs dans l'enceinte toute républicaine d'un temple d'études classiques. J'en fis l'observation; mon jeune *nobleman* avait ses raisons pour y tenir. « La manie de l'égalité, me dit-il, est une « maladie française; elle n'existe pas en Angle- « terre : on nous accoutume de bonne heure, du « moins, à n'y pas croire : et en cela nous sommes « conséquens. Si l'étudiant-peuple se faisait ici « mon égal pendant trois ou quatre ans, pour ne « plus retrouver en moi dans le monde qu'un su- « périeur, il ne s'y accoutumerait pas, et me de- « manderait raison de mon rang et de ma fortune. » Il fallut bien me contenter de cet argument, et je suivis mon jeune ergoteur pour visiter tous les monumens universitaires, la bibliothèque Radcliffe et son dôme digne de Sainte-Geneviève; Sainte-Madeleine, avec sa tour quadrangulaire et sa chapelle gothique; le collége de la Reine et sa colonnade, comparable à celle du Louvre; la bibliothèque Bodléienne et ses trésors; le collége

du Christ; le muséum d'Ashmolle; les colléges d'Oriel, de Merton, de Baliol, de Toutes-les-Ames, de Lincoln, de la Trinité, du Nez-de-Bronze, etc. Je retrouve tous ces noms alignés sur mes tablettes d'annotation, et à la marge du papier je reconnais l'écriture de mon *cicerone*, qui avait pris la peine d'ajouter l'épithète obligée à chaque édifice. C'est à lui que je renvoie la comparaison de la coupole de Radchiffe et du collége de la Reine avec le dôme de Sainte-Geneviève et la colonnade du Louvre. Quand je cherche à recueillir mes propres impressions, je me figure encore une galerie de portraits qui décoraient une immense salle, et représentaient les notabilités de l'université, mais plutôt les grands hommes qui en sont sortis que les élèves qui se sont distingués comme *élèves* à Oxford même : Canning est du nombre, et Pitt, je crois. Mais je fus surtout frappée des images étrangères d'Alexandre et du roi de Prusse. « Quoi donc! demandai-je, ces têtes « couronnées n'ont pas dédaigné le laurier scho- « lastique?

« — Ah! me dit mon étudiant, je vous ai épar- « gné une cruelle torture en enlevant aux guides « habituels le plaisir de vous montrer toutes nos « richesses: ces guides n'oublient jamais de vous

« dire : Le roi de Prusse admira beaucoup cette « salle ; l'empereur Alexandre fit ici une halte « de cinq minutes ; dans cette cour le roi de « Prusse mit la main à sa poche ; dans cette « autre l'empereur Alexandre se gratta l'oreille. « Le plus curieux, c'est que ces nobles souverains « voulurent, en compagnie avec Georges IV, « être décorés du titre de docteurs d'Oxford : « leur réception eut lieu dans les formes ordi-« naires, et c'est ce qui nous a valu leurs por-« traits ; mais il faut tout vous dire, avec eux fut « reçu docteur en droit l'hetman des Cosaques, le « fameux Platoff. Vous conviendrez que rien ne « manque à la gloire d'Oxford.

« — Un Cosaque docteur en droit, m'écriai-je.

« — Oui, reprit mon guide, l'hetman Platoff « parut comme candidat devant nos illustres pro-« fesseurs, et faisant céder *les armes à la toge*, il « revêtit la robe doctorale sans se permettre de rire.

« — Oui, repris-je, mais les autres rirent pour lui.

« — Pas du tout, continua l'étudiant. » O Molière! pensai-je, quel pendant à ta scène de la réception d'un mamamouchi!

Je ne quittai pas Oxford sans me promener sous les arbres d'Élisabeth ; c'est une allée superbe, qui date du règne de cette reine, grande

protectrice des pédans. On dira peut-être que je mentionne ici un peu lestement une princesse qui mourut vierge, selon l'histoire : on avouera, au moins, que ce dernier titre ne saurait la relever aux yeux de *la Contemporaine;* mais je déteste dans Élisabeth le despote en jupon et la reine régicide : en voilà assez pour la brouiller à la fois avec les libéraux et les ultras.

Non loin de l'allée d'Élisabeth coule l'Isis, où les étudians font de joyeuses parties en bateau.

A huit milles d'Oxford est situé Woodstock : le roman auquel ce joli village donne son nom vient de lui procurer une illustration nouvelle, et je le cite d'autant plus volontiers qu'il me fournit l'occasion de placer ici comme souvenir le nom d'un ami dont j'aimerai toujours à parler, M. Alexandre Duval, qui, au moment où j'écris, compose une comédie en trois actes, intitulée aussi *Woodstock.*

A l'époque de mon voyage, Woodstock n'avait pour moi d'autre attrait que l'espoir d'y reconnaître les traces de la belle et malheureuse Rosemonde. Mais elles y sont toutes effacées ; le labirynthe d'amour est devenu l'emplaçement de Blenheim, château donné jadis au grand Marl-

borough. Le mauvais goût de l'architecte Vanburgh est connu : ce château, qu'on voudrait comparer à Versailles, est un édifice sans grâce : mais, comme tout ce qui est vaste et riche, il a un caractère de grandeur. Le parc et les jardins sont magnifiques; les tableaux, les statues, l'ameublement des appartemens, annoncent un prince. Les Van Dyck, les Rubens, les Carlo Dolce, les Titien, etc., sont en grand nombre; mais ce n'est pas moi qui décrirai tous ces trophées d'une gloire étrangère.

J'interromps volontiers ce chapitre, et, disant adieu aux pompes de Blenheim, je me transporte avec mes lecteurs dans l'asile plus modeste de lady Caroline Lamb, où je passai huit des plus heureux jours de ma vie.

CHAPITRE CXC.

De l'égotisme. — Brocket-Hall. — Ugo Foscolo. — Lady Caroline Lamb. — Elle me raconte ses aventures et ses amours avec lord Byron. — Retour à Londres.

Un voyageur et encore plus un auteur de mémoires sont toujours leurs propres héros. Les Anglais ont une heureuse expression, celle d'*égotisme*, qui n'est pas odieuse comme le mot français *égoïsme*, pour caractériser la manie ou quelquefois la nécessité de mettre au premier rang, dans un récit, les pronoms personnels *je* et *moi*. Quoique dans cette histoire d'une vie aventureuse et agitée, j'aie souvent à me reprocher le péché d'*égotisme*, le *moi* individuel me fatigue et m'ennuie moi-même : je brusque de bon cœur une transition, je supprime maintes remarques personnelles, et j'aime à mettre en scène, sans préparation, ceux dont l'intimité flatte le plus *la Contemporaine*. La reconnaissance m'oblige ce-

pendant à dire ici en quelques lignes que je reçus à Brocket-Hall l'accueil le plus hospitalier : une sympathie presque romanesque m'initia dès le second jour aux secrets de lady Caroline Lamb. La célébrité littéraire de cette dame auteur, ses amours presque publics avec l'illustre lord Byron, ses relations d'amitié avec Wellington, Canning, Hobhouse, madame de Staël, Ugo Foscolo et une foule d'autres noms fameux de la France, de l'Italie et de l'Angleterre, étaient sans doute beaucoup à mes yeux; mais ces titres à ma curiosité ne sont rien en comparaison des droits que son affectueuse confidence lui donna sur mon cœur. « Mon amie, me disait-elle, je « me suis quelquefois crue au-dessus des préju- « gés : j'ai essayé de parler de moi comme des « autres avec une véritable impartialité, après « l'avoir fait avec tant de passion ; eh bien ! je me « trompais moi-même ; je cédais encore à une « sotte pruderie. Votre franchise a vaincu mes « dernières réticences ; je me sens le courage de « me peindre en pied et non pas seulement en « buste. » Lady Caroline pouvait avoir, en 1820, 36 ans; elle était petite de taille, mais bien faite: elle n'était pas précisément jolie, et ne l'avait jamais été; mais il y avait un charme tout parti-

culier dans l'expression de ses traits; ses cheveux blonds et son teint d'une blancheur tout anglaise contrastaient avec ses yeux noirs comme ceux d'une Espagnole; ses manières étaient séduisantes; ses égales pouvaient, au premier abord, la trouver un peu fière; mais quand on faisait le premier pas ou qu'on devenait son obligé, elle s'abandonnait à son caractère expansif, et quand elle vous disait: je vous aime ou vous me plaisez, il y avait dans son accent quelque chose qui vous le persuadait: j'ai entendu critiquer son manque de dignité; mais c'était en elle un abandon plein de naturel et de grâce que généralement les Anglaises ne sauraient comprendre; son premier mouvement, quand on blessait son amour-propre ou sa tendresse, était à craindre. Le roman de *Glenarvon* atteste encore sa rancune contre lord Byron; mais je lui ai entendu dire que c'était ce même ouvrage qui avait tempéré cette susceptibilité fatale : « Croyez-moi, répétait-« elle, ma vengeance m'a coûté bien des larmes; « je n'ai pu m'en consoler qu'en me disant sans « cesse que le portrait n'était pas ressemblant. »

Lady Caroline était fille du comte de Bembo-rough. C'était en 1805 qu'elle avait épousé l'honorable William Lamb, second fils du lord Melbourne,

et, par la mort de son frère aîné, appelé à succéder un jour à ce titre. Depuis sa rupture avec lord Byron, lady Caroline a publié, outre *Glenarvon*, le roman de *Graham Hamilton* et celui d'*Ada Reis*; mais s'étant condamnée bientôt à la solitude, elle a dû laisser en manuscrit plusieurs autres ouvrages de prose et de vers; car elle était poète, et je suis fâchée de ne pas pouvoir citer ici de mémoire sa jolie romance sur le don des larmes.

Ne sais-tu pas qu'il est doux de pleurer?

. . . .

Son mari lui avait rendu son estime, et venait souvent passer plusieurs jours avec elle à la campagne, mais il ne prenait que le titre d'ami. Elle ne parlait elle-même de M. Lamb qu'avec un certain respect: « C'est, me disait-elle, un frère « pour moi; pas davantage, aujourd'hui du moins. « Si l'on recommence à aimer dans l'autre monde, « M. Lamb y sera encore l'époux de mon choix, « et j'espère lui être plus fidèle. » Ugo Foscolo était un des hôtes de Brocket-Hall; il ramenait volontiers la conversation sur la poésie italienne; lady Caroline le prévenait souvent, et trouvait même l'occasion de citer à propos quelques-unes

de ses pensées ou de ses vers. Les lettres de Jacobo Ortiz étaient aussi rappelées souvent, et je m'aperçus que Foscolo tenait surtout à cet ouvrage, dont le héros a été avec raison appelé un Werther politique. Un homme de talent hésite avant de parler de son esprit, tandis qu'il trouve un orgueil légitime à rappeler son patriotisme. Les lettres de Jacobo Ortiz sont un livre national, une éloquente protestation en faveur de l'indépendance italienne. Foscolo n'a pas seulement plaidé la cause de l'Italie sous la forme d'un apologue littéraire, ses discours au congrès de Lyon, sa disgrâce quand la république cisalpine n'exista plus, son noble refus de prononcer le serment de fidélité au gouvernement autrichien, et son exil volontaire, immortalisent comme patriote ce noble martyr de la patrie italienne. Dans la conversation, Ugo Foscolo me surprenait par sa facilité, son accent dramatique et surtout ses gestes animés ; car j'avais entendu dire qu'en public il parlait des heures entières les mains fixées sur une chaise, debout et immobile; malgré cette absence d'action il a été proclamé un *parlatore felicissimo e fecondo*. Qu'on juge de l'impression qu'il devait produire lorsqu'il ne s'imposait pas cette contrainte! car chez lui c'était

un système d'éviter, en parlant aux assemblées populaires, toute espèce de charlatanisme : je l'ai entendu critiquer sous se rapport les orateurs des Hustings et des chambres anglaises. Les gestes, selon lui, étaient une invention de la décadence de l'art oratoire. « Périclès, disait-il, pérorait sans geste et sans mélodie, enveloppé dans « sa chlamyde; *nella clamide senza gesto nè melodia.* »

Avec Ugo Foscolo toutes les discussions littéraires aboutissaient à la politique; bien qu'elle ne fût étrangère à aucune question, lady Caroline, accusée à tort d'être un bas-bleu, comme on appelle les femmes pédantes en Angleterre, laissait volontiers Ugo Foscolo haranguer dans le salon, et me faisait signe de la suivre dans le parc. « Mon républicain italien, disait-elle, a mis la politique dans ses romans, c'est une usurpation : « voilà maintenant notre Walter Scott qui met de « l'histoire dans les siens; il est bien heureux que « nous autres femmes nous nous mêlions encore « un peu de cette partie de la littérature pour la « ramener à son origine, l'amour.

« — N'avez-vous pas reculé devant le titre d'auteur, qui va si mal à une jolie femme? demandai-je un jour à lady Caroline.

« — Quoi donc! me répondit-elle, est-on au-« teur pour avoir publié un roman? Mais oui, « ma foi, vous avez raison; les gazettes sont là « pour nous en avertir : pauvres femmes, comme « nous souffrons des coups d'épingle de leur cri-« tique. J'ai manqué mourir deux fois de dépit; « la première, c'était dans un bal où deux vieilles « femmes, assises à dix chaises de la mienne, « épiloguaient sur ma toilette et ma tournure : je « n'osai plus me regarder au miroir, elles avaient « fini par me persuader que j'étais mise à faire « peur. Chaque compliment qu'un danseur m'a-« dressait de bonne foi me semblait une épi-« gramme; la critique empoisonne jusqu'à l'éloge : « j'éprouvais une sensation analogue lorsque je « reçus le journal malveillant qui rendit compte « de mon premier ouvrage; une amie officieuse « s'était hâtée de me l'apporter, en affectant la « plus grande colère contre les vampires du jour-« nalisme. J'en voulus plus à mon amie qu'à l'a-« ristarque malveillant. »

« — Ma chère lady, répondis-je à mon aimable « hôtesse, vous oubliez le dépit de l'amour... il « vaut bien celui de l'amour-propre.

« — Vous vous trompez, ma chère, reprit lady « Caroline, il faut dissimuler l'un, on peut pleu-

« rer de l'autre. Le dépit d'amour-propre nous « étouffe ; j'ai aussi passé par celui de l'amour. »

Cette conversation se termina par la confidence entière de lady Caroline : je vais la rapporter en supprimant les réflexions dont je l'interrompis, et qui pourraient impatienter mes lecteurs ; je les en préviens pour expliquer un long discours qui, certes, ne fut pas prononcé comme ceux de Foscolo, les mains sur le dos d'une chaise.

« J'avais été ce qu'on appelle un enfant précoce, me dit lady Caroline ; fille unique, je fus aussi une enfant gâtée. Mes petits succès de famille me firent trouver tout naturels mes succès dans le monde, lorsque j'y fis mon entrée sous les auspices de M. Lamb. Mon mari était fier de moi, et me vantait peut-être trop lui-même : nous recevions beaucoup d'amis, nous étions de toutes les parties à la mode : le bruit de ces plaisirs et de ces fêtes, qui se succédaient sans cesse, suffit pour me distraire de toute séduction directe ; mais je m'aperçus enfin que je m'étais habituée à ne plus voir dans mon mari qu'un homme aimable de plus, qui n'avait guère plus de droit qu'un autre de m'occuper : j'oubliai que mon premier devoir était de lui plaire, et que ce de-

voir serait devenu un bonheur : quand l'ennui me saisit, jeune encore, et que j'en fus réduite à la fatigue de Xercès demandant sans cesse quelque distraction nouvelle, je confondis M. Lamb avec la foule des hommes frivoles qui m'importunaient par leurs fadeurs. Je sentais le besoin d'une passion pour y puiser quelque énergie contre l'ennui de moi-même ; au lieu de me réfugier dans le calme des affections domestiques, je crus qu'il fallait à mon cœur une tendresse romanesque pour échapper au dégoût de la vie. J'étais dans cette exaltation, qui tenait de la folie, lorsque j'entendis parler pour la première fois de lord Byron. Ses singularités autant que son génie poétique faisaient alors sa renommée : je riais des contes qu'on répandait sur ses voyages, et cependant j'étais curieuse de le voir, comme si je les croyais : bientôt je me surpris à ajouter moi-même des attributs fantastiques à ce caractère étrange, et à embellir d'aventures imaginaires le roman de sa vie. L'idéal de Byron me poursuivait partout : endormie, dans mes songes ; réveillée, dans mes rêveries. Je lui parlais comme s'il était présent, attentif, quoique invisible : ses réponses, je les cherchais dans ses ouvrages, que j'ouvrais au hasard, comme un oracle mystérieux ; quand je

tombais sur un passage ou un vers qui cadrait avec ma pensée du moment, je me l'appliquais, je l'apprenais par cœur, et puis je rimais à mon tour ma réplique. Cette singulière passion me charmait comme la lecture d'un poème ou d'un roman. Je la comparais à celle de la Sophie de Rousseau pour *Télémaque;* elle ne me faisait aucune peur, ou plutôt, quand je me reprochais ma folie, je me disais que la vue de Byron suffirait pour la terminer, en me montrant que le Byron de mon imagination n'existait pas. Cependant quand on me citait quelque femme que la médisance de la ville donnait au poète pour maîtresse, je m'aperçus qu'un instinct de jalousie me rendait toute contrariée, injuste et même indiscrète contre cette rivale vraie ou fausse : il me tardait de rompre ce lien romanesque qui me paraissait ridicule dans mes lueurs de bon sens, et qui n'était pas innocent, puisque je me serais bien gardée d'en parler à mon mari ; à compter de ce moment, il me vint à l'idée que M. Lamb était pour moi un censeur incommode : je lui fis un crime de mon indifférence pour lui ; je lui en voulus de ses attentions conjugales comme à un prosaïque mari placé entre moi et l'amant imaginaire que je m'étais donné : enfin un soir, chez lady Jersey,

on annonça l'auteur de *Childe-Harold*. Je le vis entrer et saluer la maîtresse de la maison, puis porter un regard distrait sur le reste de la société : je l'observais à l'écart, émue, tremblante et bien embarrassée : ni son visage, ni sa démarche, ni le son de sa voix, ni le geste de sa main, de cette main si belle cependant, et dont il était fier comme Napoléon de la sienne, rien n'était conforme à mon idéal ; mais ce visage, cette démarche, cette voix et ces gestes me rendirent infidèle au portrait imaginaire. Toute l'attention du cercle fut absorbée par le vrai Byron : tous les yeux cherchaient les siens ; pour lui, il paraissait presque timide en se voyant ainsi le point de mire des autres. Désirant s'asseoir, il choisit tout juste le canapé où j'étais, parce qu'il était placé dans un enfoncement à l'écart. On ignorait si j'étais connue de lui. On crut qu'il venait à moi pour me parler, et l'on respecta le coin privilégié, où je me trouvai presque dans un tête-à-tête avec Byron : nous en restâmes à une suite de lieux communs dans ce premier entretien. J'étais désespérée de me trouver si sotte : Byron, trop heureux d'échapper à ces espèces de thèses que les femmes alors lui faisaient soutenir dans le monde, *se reposait sans doute de son esprit* dans l'insigni-

fiance de nos complimens; il affectait d'être intéressé : et quand il me quitta, on vint me féliciter de ma conversation, moi qui me disais que Byron avait dû prendre une bien pauvre idée de moi. Cette crainte ne me quitta que lorsque j'eus formé la résolution de lui prouver par une lettre que je valais mieux qu'il n'avait pu me juger en si peu de temps.

« De retour à l'hôtel, je pris la plume sans remords; je veux, disais-je, engager avec lui une correspondance littéraire; je déchirai dix lettres, enfin j'y renonçai; je trouvai mille objections contre cette imprudence, et je m'arrêtai à l'idée de le revoir auparavant. Quand nous voulons courir à notre perte, il semble que tous les chemins nous y mènent; je ne tardai pas à revoir Byron, à le revoir tel que je voulais qu'il fût pour l'aimer; lui, cependant, il évitait de me comprendre; ce fut alors que je lui écrivis; mais il ne s'agissait plus de littérature, ou plutôt la littérature était une manière de m'associer à sa destinée, ma tête romanesque m'identifiant tour à tour aux diverses héroïnes du poète.

« Je portai moi-même ma lettre, et voici comment : Je fis faire une livrée à ma taille, et demandai à parler à Byron, insistant pour le voir

seul et affectant un air de mystère qui devait éveiller les soupçons de son valet de chambre. Ce valet, nommé Fletcher, ancien cordonnier que Byron avait amené de Newthead-Abbey, était une espèce de Sganarelle, simple, avec une prétention de malice, confident discret d'ailleurs, quoique moralisant aussi en vrai valet de don Juan; il hésita long-temps à m'introduire. « Milord n'était pas seul. — J'attendrai. — Milord ne « voulait voir personne aujourd'hui. — Je ne pouvais attendre le lendemain. » Je fus enfin introduite. Byron était penché nonchalamment sur un canapé; ses mains tenaient avec grâce un livre sur lequel ses yeux, à demi fermés, ne s'arrêtaient que par momens. Au lieu de parler, je tendis ma lettre : je ne me souviens que du sens. Faisant allusion au corsaire, j'offrais à Conrad l'amour de Gulnare ou les services de Kaled. Je m'étais bien reproché d'être si hardie, de faire les avances, car il faut au moins oser ici employer le mot propre; mais le génie de celui que j'aimais me semblait mon excuse. Byron se retourne, et me reconnaît. « Je suis bien coupable, me dit-il, car je « me laisse prévenir, et cependant mon cœur est « libre ! » C'était abréger, de son côté, toutes les phrases, tous les préliminaires de la galanterie.

Combien cette déclaration qui m'apprenait qu'il était libre, me ravit! « Je suis à vous, lui dis-je; « mais pour aujourd'hui je veux être Kaled. Cette « lettre vous apprend où vous trouverez Gul-« nare. » Byron semblait hésiter à me laisser sortir sans rançon; je l'avais prévu, et je lui montrai un poignard caché dans une poche de ma livrée. « Voilà qui est turc tout de bon, mon « page, dit Byron; mais auriez-vous le courage « de me tuer? — Oui, lui répondis-je; j'ai bien eu « celui de venir; je suis prête à tout. — Et moi, « je ne le suis pas, répondit-il; mais puisque chez « vous le myrte et les roses cachent un poignard, « je vous reverrai quand j'aurai fait mon testa-« ment. » J'étais bien sûre qu'il viendrait au rendez-vous, et il n'y manqua pas. Cette fois le poignard dormit dans son fourreau. On prétend que Byron a écrit ses Mémoires; sans doute il n'y aura pas oublié un incident qui faillit me mettre dans un grand embarras. A la suite d'un bal, je lui avais donné l'hospitalité pour la nuit : nous dormions tous les deux, moi dans mon lit, Byron sur un divan. Tout à coup je m'entends appeler, je m'éveille, et reconnais la voix de M. Lamb. « Caroline, me dit-il tout bas, levez-vous; mon « domestique prétend qu'il y a un voleur dans la

« maison ; nous l'avons cherché partout ; nous al-
« lons maintenant faire l'inspection de votre cham-
« bre ; que le bruit ne vous effraie pas. — Ciel !
« m'écriai-je, un voleur ! » et je me hâtai de regarder du côté où Byron s'était endormi ; il n'y était plus, et je vis son ombre se dessiner contre le mur, puis disparaître. « Ciel ! un voleur ! » M. Lamb voulait m'empêcher de crier. « Je ne « reconnais pas votre courage, me dit-il ; mais « vous voilà avertie, je vous laisse. » En ce moment, nous entendîmes rouler un homme dans l'escalier, et M. Lamb courut de ce côté : heureusement c'était le domestique qui avait glissé. Je craignais qu'il n'eût rencontré Byron, mais il était resté caché derrière la porte ; il rentra en ce moment. « Caroline, me dit-il, le poignard de « Kaled ! » Je sautai hors du lit ; j'ouvris un tiroir, je pris le poignard et je le lui remis. « Mainte« nant, me dit-il, vous êtes sauvée » ; il s'entoura la tête d'un mouchoir de manière à se cacher un œil, serra son manteau autour de son corps, l'y fixa avec un léger châle à moi pour ceinture, et ainsi déguisé : « Caroline, me dit-il, mainte« nant je suis un voleur véritable ; votre écrin, « ou vous êtes morte ! » je lui donnai mes bijoux ; il sonna. « Que faites-vous ! m'écriai-je. — Vous

« allez voir, continua-t-il en me poussant vers « la porte; dites que M. Lamb peut seul entrer. » M. Lamb accourut en effet au bruit de la sonnette. « Je ne suis visible que pour vous, lui « dis-je », sachant à peine ce que je faisais en obéissant ainsi aux ordres et aux signes de Byron. M. Lamb entre et ferme la porte; il m'aperçoit à genoux et le prétendu voleur me tenant par les cheveux, prêt à me frapper le sein avec le poignard : « Elle est morte, dit-il à M. Lamb « d'une voix creuse, si vous ne me jurez, elle et « vous, de m'accompagner jusqu'à la rue, et de « me laisser ses diamans. » Je n'avais pas besoin de feindre la terreur dans cette scène de comédie. M. Lamb fut trompé sur les motifs ; le traité eut lieu, nous descendîmes avec le voleur et lui ouvrîmes nous-mêmes la porte. Le lendemain les bijoux nous furent renvoyés, avec un billet à peu près conçu ainsi pour M. Lamb : « Le voleur « vous doit la vie; les bijoux sont de trop pour « lui cette fois : mais tenez-vous bien sur vos « gardes, il espère aller les reprendre! » Malheureusement ce voleur romanesque avait laissé tomber dans la maison une lettre à l'adresse de Byron. M. Lamb me la montra.

« Vous l'avouerai-je? la contrainte que m'im-

posait un reste de mystère me pesait; je laissai deviner à M. Lamb qui était le voleur. C'était du moins renfermer le scandale de cette scène dans la maison : bientôt, hélas! le monde découvrit aussi quelques-uns de nos secrets, peut-être aussi ai-je été bien imprudente. J'étais parvenue à croire que Byron m'aimait : j'exigeai davantage de lui. Fière de ma conquête, je triomphai de trop de rivales pour n'en avoir pas de jalouses; je voulus me précautionner contre une infidélité : je demandai à Byron, en public, une assiduité qui constatât mes titres au cœur de mon amant. Ce fut ce qui me perdit : on lui fit honte de son servage; les séductions ne lui manquaient pas. Ah! s'il publiait la moitié des lettres galantes qu'il a reçues! J'en ai vu une d'une dame qui lui proposait sa fille à condition qu'elle passerait elle-même par-dessus le marché. Enfin, il y en eut une plus heureuse que les autres, et je fus avertie qu'elle irait à tel jour et à telle heure chez Byron pour me supplanter; j'avais ma police, et mes espions me servaient bien; je me déguisai en voiturier, sous une grande blouse, et Fletcher ne me reconnut pas, sans cela je n'eusse pas pénétré au-delà de l'antichambre du rez-de-chaussée, tant les ordres étaient sévères; j'étais si bien

instruite, que ce ne fut pas Byron que je demandai, mais la dame elle-même, comme si je venais par son ordre la chercher; j'entrai dans la chambre où je trouvai ma place prise sur le canapé comme dans le cœur de Byron. Je me découvris sans plus tarder. Connaissant tout mon empire sur mon amant, et la peur qu'il avait des *scènes*, je m'avançai vers la dame, la pris par le bras et la mis à la porte, en lui défendant de reparaître dans cette maison. Quand nous fûmes seuls, je déclarai à Byron que je cessais de l'aimer, que je renonçais à lui, mais qu'il n'aurait pas d'autre maîtresse sans ma permission. Jugez si un dépit aussi extravagant ne doit pas justifier un peu Byron de m'avoir traitée avec autant de rigueur.

« Quelques jours après, dans un bal, on vint me proposer une walse. « Puis-je l'accepter? » demandai-je à Byron.

«—Comme vous voudrez», me répondit-il avec froideur. Cette froideur était à mes yeux une révolte publique; j'étais décidée à le tourmenter; je walsai, mais je me trouvai mal; j'eus un accès de folie, je l'appelai, je ne voulus revenir à moi que dans ses bras; sa confusion amusa beaucoup tout le cercle des danseurs. J'étais contente de toutes ces scènes, et je ne vous les cite que pour

m'en accuser amèrement. Un jour je me rendis chez Byron, il était sorti; je m'installai dans son cabinet, et apercevant le roman de *Vatheck* ouvert sur sa table, j'écrivis sur la première page : *Souvenez-vous de moi.* Byron était décidé à une rupture définitive, il déchira le feuillet et me le rendit avec ces vers :

Remember thee! remember thee!
Till Lethes, etc.

« Me ressouvenir de toi! me ressouvenir de « toi! Ah! jusqu'à ce que la flamme de ta vie « s'éteigne dans le Léthé, le remords et la honte « s'attacheront à toi, et te poursuivront comme « un songe délirant. Me ressouvenir de toi! Ah! « oui, n'en doute pas.... et ton époux aussi s'en « ressouviendra; ni l'un ni l'autre nous ne t'ou- « blierons, femme perfide pour lui, et démon « pour moi. »

« Ma réponse à ces paroles accablantes fut le roman de *Glenarvon*. La composition de ce livre trompa du moins ma fureur; quand il fut fini, la distraction avait produit son effet. Bientôt d'ailleurs je fus bien autrement vengée : Byron se maria. Hélas! aujourd'hui je le plains; il est plus malheureux que moi-même; car, je le connais,

son exil lui pèse : l'Angleterre est son Athènes. C'est ici qu'il est lu dans sa langue natale. A chaque occasion il rentre dans la lice des discussions littéraires, religieuses ou politiques. Chaque chant de son *Don Juan* est un cartel envoyé à nos critiques, à nos lords, à nos femmes. Voyez comme par ses allusions aux mœurs de la Grande-Bretagne il se transporte du fond de l'Espagne, des îles de la Grèce et de l'enceinte du sérail, dans ce climat du nord, objet de ses fausses moqueries ! Soyez sûre qu'il finira par conduire son héros à Londres, et alors, gare à nous, pauvres femmes qui l'avons aimé ! »

Lady Caroline était parvenue à parler en effet avec une certaine impartialité de Byron et de sa liaison avec lui. Mais au milieu de ce calme philosophique, elle sentait, comme Didon, que le trait fatal déchirait encore secrètement son sein. Elle avait aimé Byron d'imagination et de cœur : elle lui avait sacrifié sa réputation et sa conscience. Que de larmes elle devait garder en réserve pour la solitude des nuits ! Au moment où je trace ces lignes, j'apprends qu'elle a cessé de vivre, et qu'elle passait depuis trois ans pour être privée de sa raison. Il m'en coûte de rapprocher ces dernières scènes de sa vie du récit de



ses amours. La nouvelle de la mort de lord Byron à Missolonghi avait fait en apparence peu d'impression sur Lady Caroline. On évitait d'en parler à Brocket-Hall, M. Lamb étant alors dans le château. Un jour Lady Caroline et lui se promenaient à cheval sur la route de Nottingham : tout à coup les chevaux s'arrêtent en apercevant devant eux un long cortége noir. Des constables et des hérauts ouvraient la marche; puis venait un coursier de parade richement caparaçonné en velours noir brodé d'or, conduit par deux pages et monté par un cavalier qui soutenait une couronne de lord sur un coussin cramoisi; immédiatement après roulait lentement un char attelé de six chevaux, couvert de tentures de deuil, et contenant une urne sépulcrale. La marche était fermée par d'autres voitures funèbres et une foule de cavaliers la tête baissée et l'air recueilli. C'était le convoi qui transportait à Newstead Abbey les cendres de lord Byron. M. Lamb et lady Caroline s'étaient rangés de côté pour laisser défiler le cortége lugubre. Lady Caroline, immobile, pâle et glacée, ne reconnut que trop les écussons du poète, et cette devise qu'elle avait si souvent baisée tendrement sur le cachet de ses lettres. Elle fut ramenée mourante à

Brocket-Hall, et une maladie longue et sérieuse succéda à cette scène de douleur. Pendant cette maladie, un délire presque continuel avait inspiré à lady Caroline les paroles les plus étranges, expression des visions les plus horribles : la santé du corps revint seule ; sa raison était restée avec ses songes. Cependant elle s'aperçut elle-même, dans quelques momens plus calmes, du désordre de ses idées. Ses souvenirs étaient si funestes qu'elle exagérait encore tout ce qu'ils devaient prêter d'extravagance à son langage dans les heures de son délire. Elle repoussa les soins de son mari, et lui déclara qu'elle ne pouvait plus le revoir qu'à de longs intervalles. « Je vous « tromperais, dit-elle, je n'ai jamais cessé de l'ai« mer ; mais désormais je serais deux fois coupa« ble de vous rendre témoin de la préférence que « je donne sur vous à une ombre. Oui, je l'aime « encore, mort comme vivant ; je le vois, je lui « parle ; il habite ce château : chassez-le ou lais« sez-moi seule avec lui. » M. Lamb respecta ces regrets d'une passion, criminelle sans doute, mais désormais associée à une folie qui ne méritait plus que la pitié. Il venait chaque mois saluer son épouse, et retournait le même jour à Londres. Il lui écrivait en son absence, et entrait

dans toutes ses idées. La mort seule a terminé le délire de lady Caroline. On m'assure cependant que ses derniers instans ont été plus calmes. Mais n'était-ce pas chez elle l'effet du pressentiment qu'elle devait avoir de son départ pour ce monde de fantômes, où, depuis la mort de Byron, elle vivait déjà par l'imagination avec celui qu'elle avait tant aimé.

Je m'aperçois qu'après le récit de cette catastrophe, je ne saurais plus rien dire d'intéressant sur mon séjour à Brocket-Hall. Je revins à Londres avec Ugo Foscolo, avant que l'évêque B*** fût arrivé, malgré sa promesse; mais je ne le retrouvai plus chez mademoiselle Cidal. Nous nous étions croisés en route. Je fus donc dispensée le dimanche d'aller m'endormir à ses sermons.

CHAPITRE CXCI.

Excursion à Brighton. — Vente de journaux.—Idiotisme de lord Portsmouth. — Pavillon chinois. — Rencontre avec Belzoni. — Je reviens avec lui à Londres.

Je me proposais de rentrer en France par Douvres et Calais; j'étais cependant curieuse de voir Brighton : profitant de cette facilité de voyager qu'on ne trouve qu'en Angleterre, et qui s'accorde si bien avec ma vie errante, les caprices de mon caractère et la spontanéité de mes résolutions, je partis un matin pour Brighton, projetant d'y séjourner au moins deux fois vingt-quatre heures. Le bon monsieur Ude m'adressait à mistress W***, la femme de charge du pavillon royal. Avide d'air et d'émotions, je pris place sur l'impériale d'une diligence, qui nous descendit au Glocester-hôtel. J'admirai dans la route un commerce tout particulier à l'Angleterre : un revendeur de journaux, portant sous

son bras et à la main cent exemplaires humides du *Morning-Chronicle*, s'était assis à côté du cocher, après avoir payé sa place une guinée. Il y avait dans une des colonnes de ce journal vingt lignes sur la reine; chaque voiture que nous rencontrions était saluée par notre nouvelliste : *Voilà le procès de la reine*, criait-il; et comme l'intérêt de cette affaire ajoutait encore à l'appétit des gazettes, avec lequel tout Anglais se réveille chaque jour, les cent exemplaires du *Morning-Chronicle* furent vendus à trois schellings pièce, avant que nous fussions aux portes de Brighton; qu'on juge si le voyage du marchand lui fut payé. Voilà certes un homme, me dis-je, qui ne sait peut-être pas lire, mais qui combattrait jusqu'à la mort pour la liberté de la presse, tant il doit en comprendre les avantages matériels.

Je répétai cette réflexion tout haut le soir à l'hôtel de Glocester, en m'adressant à un Anglais qui prenait un bol de punch sur une table voisine de celle où je soupais solitairement. Ce *gentleman*, s'arrêtant à la partie de ma phrase qui l'intéressait personnellement, me répondit qu'il lui tardait que la reine fût mise hors de cour ou hors de cause, parce qu'elle lui faisait

un tort peut-être irréparable. La conversation s'engagea, tout ce qu'il y a en moi d'esprit communicatif appela bientôt la confidence presque sans réserve du jeune Anglais; si je m'en souviens bien, son nom était Fellower ou Fellows :

« Je suis, me dit-il, le neveu de lord Portsmouth; me trouvant à la veille de faire un procès à ma tante, j'ai besoin que ce procès fasse du bruit, et comme je crains la concurrence du procès de la reine, je diffère. » Cette manière originale de s'ouvrir à moi m'amusa, et de question en question, de réponse en réponse, j'appris que M. Fellower avait affaire à l'oncle le plus extraordinaire des trois royaumes. Il ne s'agissait de rien moins que d'obtenir son interdiction du grand-chancelier; je crois qu'il y est parvenu depuis, et, en attendant, il était obligé d'emprunter sur ce procès, qui mérite de compter parmi les nombreuses affaires de *conversation criminelle* que chaque année voit se succéder dans la Grande-Bretagne.

« Ma chère tante, me dit M. Fellower, vient de me pousser à bout, en me donnant un cousin malgré moi; je l'avais bien prévenue que cela nous brouillerait, elle n'en a pas tenu compte. Figurez-vous d'abord que mon vieux

« oncle, quoique marié en secondes noces, ne « connaît du mariage que la cérémonie religieuse. « Feu ma première tante, femme respectable en « tous points, me l'a dit cent fois, et reconnais- « sant avec toute la famille que milord était *inca- « pable* de toute espèce d'affaires, elle avait con- « senti à lui donner quatre curateurs pour admi- « nistrer ses biens. Mais la bonne lady est morte, « et l'attorney Hanson n'a rien eu de plus pressé « que de marier sa fille à mon oncle; il a trouvé « des témoins complaisans, entre autres lord By- « ron, pour signer cette alliance presque se- « crète, mais qui a eu lieu enfin très légalement. « La nouvelle tante s'est bientôt aperçue que le « mariage était une *sinécure* pour mon pauvre « oncle. Savez-vous à quoi celui-ci passe son « temps? il va dans les écoles de village, et fait « donner le fouet aux enfans en sa présence, « pour son plaisir. Quand les écoliers ont été « tous assez sages pour qu'en conscience le ma- « gister n'en puisse légitimement faire punir au- « cun, milord promet une récompense à celui « qui voudra se présenter de bonne volonté à la « fustigation. Une autre de ses manies est d'en- « sevelir les morts; quand il entend sonner les « cloches d'un enterrement, il court chez l'en-

« trepreneur des pompes funèbres, et réclame « la faveur de servir de cocher au corbillard. »

Voyant que M. Fellower, malgré sa rancune contre sa tante, mettait de la bonne humeur dans ce récit, je lui payai mon écot d'anecdotes, en lui racontant celle qui a valu douze cents francs de pension à un ancien colon de Saint-Domingue : je veux parler de M. de Léomond, à qui le médecin avait ordonné de l'exercice, et qui, comme le comte de Portsmouth, était continuellement sur la route de l'église au cimetière, avec cette différence que le lord anglais montait sur le siége des voitures de deuil, tandis que le colon français prenait place dans l'intérieur avec les parens du défunt : aussi se vit-il invité un jour à prononcer une oraison funèbre, sans savoir seulement le nom de celui qu'il avait accompagné avec la tristesse d'usage jusqu'à son dernier asile...

« Quand ma première tante mourut, conti« nua M. Fellower, lord Portsmouth lui rendit « ainsi par partie de plaisir les derniers devoirs. « La pauvre femme, que ne vit-elle encore ! ses « soins affectueux, sa prudente amitié, procu« raient du moins quelques jours de calme à son « mari. La nouvelle lady Portsmouth gouverne « un peu plus despotiquement ; c'est par la ter-

« reur qu'elle parvient à contenir milord. Elle a « appelé dans la maison un médecin officieux, « un certain M. Alder, qui cumule les fonctions « de docteur et celles de cavalier servant. Aussi « mon oncle, tout idiot qu'il est, appelle sa « femme mistress Alder; c'est vous apprendre « que le cousin dont je viens d'être gratifié est un « présent d'Esculape. Ma tante a pris ses précau- « tions; chaque soir, depuis dix mois, elle avait « soin de se coucher devant témoins dans le « même lit que lord Portsmouth; mais quand « tout le monde était retiré, milady tirait de des- « sous l'oreiller un fouet confisqué à son mari, « et le frappant de cet instrument, que le pauvre « lord aimait tant à voir appliquer sur un posté- « rieur étranger, elle le forçait d'aller chercher « lui-même M. Alder pour le faire coucher en « tiers dans le lit conjugal. Enfin, ma chère dame, « me voilà forcé de prouver au lord chancelier « et à toute l'Angleterre, que le fils de ma tante « n'est nullement mon cousin. »

Je passai avec M. Fellower deux heures fort gaies; le lendemain il offrit de me donner le bras pour aller visiter le pavillon : nous y fûmes reçus d'une manière fort aimable par mistress Wh***, le kislar-aga féminin de ce sérail anglais,

où Georges IV aime à deviser avec lady Conningham pendant quelques mois de la belle saison. Un étranger y était admis en même temps que nous, et il attira notre attention par sa taille de plus de six pieds, ses larges favoris et sa figure italienne : il y avait en lui quelque chose de Bergami, et certes la rencontre eût été curieuse dans cet asile des plaisirs de sa majesté. L'étranger était italien en effet : il avait aussi sa réputation, mais dans un autre genre que le postillon royal de Caroline. Nous reconnûmes plus tard en lui le fameux Belzoni.

Les cheminées en minarets du pavillon, les coupoles surmontées d'une aiguille, les aiguilles surmontées d'une boule, et tous les détails extérieurs de l'architecture des pagodes, dont les termes me manquent par malheur, seraient fort mal décrits par moi. J'admirai également en profane tous les appartemens intérieurs de cet édifice presque fantastique, qu'on croirait transporté par enchantement du pays des mandarins au milieu d'une ville anglaise. Partout l'or moulu, les tentures de soie, la peinture des boiseries, la forme des meubles, les dragons ailés qui supportent les lustres, l'abondance de la porcelaine, les tapis, les tableaux représentant des vues

de Pékin ou des Chinois et des Chinoises de tous les rangs, entretiennent l'illusion et amusent les regards comme un spectacle d'opéra. Tout à coup nous fûmes régalés par les accords ravissans d'une musique d'orgue qui nous joua un *God save the king* capable de convertir le membre le plus radical de l'opposition : nous sortîmes enchantés du pavillon chinois. M. Fellower me servit de cavalier pour visiter ensuite les principales librairies de Brighton. Ces librairies sont de véritables cercles littéraires où les dames sont admises; il est reçu d'y critiquer la coupe d'une robe aussi bien que le style d'un livre.

Le soir, je retrouvai à l'hôtel l'Italien du matin, et nous liâmes connaissance très facilement. Belzoni s'occupait de mettre en ordre la relation de ses découvertes en Égypte : il me parla beaucoup de ses aventures dans la terre antique des Pharaons, et je lui dois la première idée d'un projet que j'exécuterai dès que j'aurai moi-même publié mes Mémoires. Oui, j'espère ne pas mourir avant d'avoir salué ces pyramides désormais associées à la gloire française, impérissable comme ces gigantesques monumens qui datent déjà de quarante siècles. Belzoni m'apprit qu'il était né à Padoue, quoiqu'il eût passé sa première jeunesse

à Rome où il se destinait à être moine, lorsque la révolution française vint faire répéter aux échos du Capitole les noms presque oubliés de république et de liberté. L'âme active et entreprenante de Belzoni trouva l'enceinte du cloître trop étroite : il jeta le froc aux orties pour mener une vie errante. En 1803, il se rendit en Angleterre où il se maria.

« Je n'étais pas riche, me dit-il; je le fus bien « moins avec une femme. Je résolus d'utiliser « quelques connaissances que j'avais en physi« que, et je parcourus les villes d'Écosse et d'Ir« lande, en faisant voir aux curieux des expé« riences d'hydraulique. Ce spectacle ne suffisant « plus pour attirer du monde, j'eus recours à la « force musculaire que le ciel m'a donnée, pour « surprendre mes spectateurs par d'autres prodi« ges. Je soulevais comme une plume des poids « énormes, et j'ai porté jusqu'à vingt personnes, « qui, les unes montaient sur mon dos, les autres « s'attachaient à mon cou, à mes bras, à ma cein« ture. Les bons paysans irlandais s'avisèrent en« fin de prendre le physicien pour un sorcier. Je « partis pour Lisbonne où je m'engageai au théâ« tre de San Carlos, et je jouai le rôle de Samson « dans *un mystère*. Un prédicateur me cita à son

« prône pour prouver aux bonnes âmes portu-
« gaises que l'Écriture n'avait pas exagéré la vi-
« gueur du vainqueur des Philistins. De Lisbonne
« je me rendis à Madrid, où je fis l'admiration
« de la cour de Ferdinand VII, revenu depuis
« peu de Valençay. D'Espagne j'allai à Malte, et
« c'est là que je rencontrai Ismaël Gilbraltar,
« l'agent du pacha d'Égypte, qui me persuada
« de me rendre au Caire, pour y construire une
« machine hydraulique propre à introduire les
« eaux du Nil dans son jardin. »

A ces détails Belzoni ajouta plusieurs circonstances de sa vie en Égypte. On croira sans peine qu'un homme constitué comme lui avait plus qu'un autre les moyens d'en imposer aux Arabes. Nous revînmes ensemble à Londres où je le revis encore une fois avant mon départ.

J'espère un jour, je le répète, retrouver ses traces dans cette Égypte que d'autres voyageurs ont explorée sans doute avec plus de science; mais aucun avec un esprit plus naturellement observateur, aucun avec plus de persévérance et de courage que Belzoni. La cupidité avait, depuis des siècles, uni ses recherches à celles de la passion des antiquités, pour obtenir accès dans la pyramide de Cephrènes; Belzoni le premier des-

cendit dans les entrailles de ce monument mystérieux. Non-seulement Belzoni découvrit l'intérieur d'un temple funéraire qui était resté jusqu'à lui impénétrable, mais encore il a eu l'industrie de transporter en Europe ce souterrain tout entier, que nous avons vu à Paris, et que Londres a admiré comme la capitale de la France.

CHAPITRE CXCII.

Départ de Londres. — Arrivée à Calais. — Le poète Shelley. — Son portrait. — Nouveaux détails sur lord Byron en Italie. — Départ de Calais.

Le procès de la reine fut l'occasion de plusieurs scènes populaires dont je fus témoin, et que je ne décrirai pas, ayant été prévenue par les journaux qui ont tout dit sur ce drame, moitié tragique, moitié bouffon, donné gratis à l'Europe par leurs majestés britanniques. Je quittai l'Angleterre avant le dénoûment, et m'embarquant à Douvres un matin, à dix heures, j'étais à deux heures après midi installée à l'hôtel Dessein, à Calais, où j'eus le plaisir de dormir dans la chambre de Sterne : l'hôtel était plein, et je dus cette chambre d'honneur à la galanterie d'un jeune Anglais qui me la céda pour en occuper une plus haute et moins commode. C'était bien le moins

de lui adresser quelques remercîmens; il voulut bien venir les recevoir dans la chambre même, et je n'appris pas sans quelque émotion que j'étais l'obligée de l'illustre et malheureux Percy Bisshe Shelley, ami de lord Byron, avec lequel il a vécu long-temps à Genève et à Pise. C'était pour moi l'occasion de m'entretenir de nouveau d'un poète que j'admire comme le premier génie du Parnasse anglais moderne. C'était un double bonheur d'en parler avec un autre poète qui ne le cède peut-être qu'à lui en énergie et en originalité. D'après tout ce que j'en avais ouï dire, Shelley me semblait devoir être un misantrhope farouche. Bien loin de là, l'infortuné avait une douceur de regard et un accent affectueux qui gagnaient les cœurs dès qu'on l'avait vu et entendu une fois.

D'une taille au-dessus de la moyenne, mais un peu voûté des épaules, Shelley avait une figure qu'on pouvait citer comme le type d'un phthisique, et entre autres ces taches rouges sur les os des joues que Byron compare quelque part à la couleur écarlate des feuilles d'automne. Son air de souffrance inspirait l'intérêt. Sujet à des attaques de nerfs qui le forçaient de s'étendre par terre pendant des heures entières pour éviter de

tomber avec violence, il y avait dans l'accablement qui succédait à ces crises une étrange empreinte de fatalité, comme si c'était une force mystérieuse qui le domptait tout à coup; ces évanouissemens lui procuraient aussi, disait-il parfois, des espèces d'extases; enfin sa santé et la tournure tout individuelle de ses idées avertissaient Shelley qu'il n'était pas de ce monde. J'osai lui demander si l'athéisme dont on l'a accusé, et qui l'a fait bannir d'Angleterre, n'était pas une calomnie de ses ennemis. J'ouvris indirectement par cette question une plaie mal fermée; j'ignorais que le lord chancelier lui avait fait d'autorité retirer ses jeunes enfans, de peur qu'un tel père ne corrompît leur instinct moral.

« C'est une erreur commune, me dit Shelley « sans aigreur, de confondre le scepticisme avec « l'athéisme : comme tant d'autres jeunes gens, « j'ai eu mon petit orgueil voltairien, mais l'idée « d'un Dieu ne répugne nullement à ma con- « science. Ce Dieu, quel est-il? c'est ce que j'i- « gnore : il n'est pas, certes, tel que le font *à* « *leur image* le roi d'Angleterre, le primat de Can- « torbéry, le chancelier, etc., etc., mais j'adore « un Dieu indéfinissable que mon cœur me porte « à croire bon autant que grand; l'unité du ca-

« tholicisme me répugne bien moins que l'étroite « et prosaïque bigoterie de nos anglicans. Voilà « ce que j'ai dit et imprimé : au lieu de me réfu- « ter, on a crié à l'athéisme! l'Angleterre s'humi- « lie depuis quelques années sous le joug d'une « hypocrisie intolérante ; j'ai préféré l'exil à la « honte de faire passer ma raison sous ces four- « ches caudines de la tartuferie anglicane.

« — Mais on vous accuse aussi de républica- « nisme, dis-je à Shelley. — Sans doute, reprit-il, « j'ai parlé de la nécessité d'une loi agraire pour « rétablir l'équilibre entre notre aristocratie et le « peuple. J'appartiens à l'aristocratie moi-même, « et j'en connais les secrets. Voici mon idée ré- « volutionnaire : quelques familles possèdent tou- « tes les terres dans la Grande-Bretagne, je crois « qu'il serait temps de suspendre le système des « substitutions, afin de faciliter l'admission de « l'industrie au partage des propriétés, et de for- « cer l'aristocratie à se régénérer par une con- « currence avec les classes industrielles : les sei- « gneurs trouvent plus commode de borner le « nombre de leurs enfans. L'aîné ajoute une bran- « che de plus à l'arbre héraldique ; le second en- « tre dans les ordres et obtient un rectorat ou un « bénéfice ; de là vient l'alliance intime du haut

« clergé et de l'aristocratie, c'est une même fa-
« mille : le lord perçoit les rentes; le prêtre la
« dîme. On me dira que les fils des lords forment
« du moins un clergé éclairé : oui, le haut clergé;
« mais un bénéficier réside-t-il? Nullement; il
« reste titulaire de son rectorat et paie un sub-
« stitut qui dessert l'autel à bon marché. Com-
« mencez-vous à comprendre mon athéisme? —
« On vous accuse encore, dis-je à Shelley, qui
« me peignait ainsi à grands traits cette Angle-
« terre si libérale et si morale; on vous accuse de
« prêcher le concubinage, etc., etc. — En effet,
« continua-t-il, calculant les nombreux procès
« en adultère de nos annales judiciaires, j'ai ha-
« sardé de déclarer que le mariage était un lien
« contre nature dans un pays où il fait si peu
« d'heureux, où l'on se joue de tout ce qu'il a
« de sacré, d'inviolable, et où il est contracté si
« légèrement. Moi-même j'ai pu me marier à peine
« sorti de l'adolescence; ma femme était un enfant,
« moi un autre; au bout d'une année, notre sépa-
« ration est devenue nécessaire. Ma femme est
« morte; on a prétendu que c'était de désespoir;
« vous voyez donc que je suis convaincu d'être
« l'ennemi juré du mariage légitime; je me suis
« cependant marié une seconde fois. »

La seconde femme de Shelley est la fille du célèbre Godwin, femme de lettres elle-même.

Le pauvre Shelley, comme on voit, regardait en pitié ses persécuteurs; il me développa avec plus de détails toute sa métaphysique, mais je n'ose me vanter de l'avoir retenue, et je ne serai pas ici pédante plus long-temps. J'aime mieux citer un trait de sa vie qui peint assez bien son esprit d'opposition. Ce trait me semble à moi du moins avoir été dicté par une charité digne de celui qui ne repoussa pas de sa présence Madeleine pécheresse. Hélas! quand je n'aurais pas dit moi-même franchement mon âge, au nouveau goût de mes conversations avec les hommes remarquables que je rencontre, je sens bien que pour moi est arrivée enfin l'heure de ne plus pécher. Shelley se trouvait à un bal de province, où, parmi un groupe de femmes, les unes jolies, les autres distinguées par leur toilette, il en était une qui avait eu le malheur de se laisser séduire par un des merveilleux de l'endroit. Négligée même par celui qui avait été au moins complice de sa faute, elle entendait chuchoter autour d'elle avec un air de dédain ou de moquerie. Tout semblait la menacer de l'humiliation d'être abandonnée sur sa chaise pour l'édification des prudes

de la fête. Shelley, dont le père était un riche baronnet et le seigneur du canton, ne pouvait qu'honorer celle avec laquelle il daignerait ouvrir le bal. La hiérarchie de la société anglaise est organisée d'après les lois d'une étiquette rigoureuse; Shelley eut pitié de la victime d'un préjugé qui serait juste s'il ne faisait pas une cruelle distinction entre les deux coupables. A la surprise générale, ce fut la malheureuse jeune fille qui se vit l'objet d'une préférence enviée. Cet acte de compassion fut considéré comme un affront sanglant fait à la vertu.

Je ne crois pas que Shelley ait jamais prétendu détruire la société telle qu'elle existe pour y substituer l'anarchie, ou la licence d'un état sauvage; mais sa haine des hypocrites le rendait tolérant pour ceux qui servaient de texte à leurs anathèmes. Je lui parlai, par exemple, des torts matrimoniaux de son ami Byron. Il était convaincu que ce grand poète était victime d'une conspiration de femmes et de tartufes. Il trouvait assez légitime qu'il se consolât avec la comtesse Guiccioli de l'inexorable ressentiment de lady Byron.

« Lord Byron, me disait-il, a le cœur d'un bon père: parler de sa fille est son plus grand plaisir; la raison d'un âge plus mûr, jointe à ce senti-

ment, aurait fini par le réconcilier tout-à-fait aux habitudes paisibles du bonheur domestique. La mode avait fait de lui un héros de salon, la mode a renversé son idole pour la traîner dans la boue. Byron a préféré l'exil dans un pays catholique, aux tortures de l'inquisition des chrétiens d'Angleterre. »

Pour écarter les questions de religion et de politique, je demandai à Shelley quelques détails sur cette dame Guiccioli qui avait le privilége de rendre constant, depuis deux ans, le *Don Juan* anglais. Shelley me la peignit comme une blonde à l'air voluptueux, c'est-à-dire douée de cette grâce facile que nous appelons en Italie *desenvoltura.* C'est, me dit-il, une vraie tête de Giorgione. Mariée à un homme d'un certain âge, elle a pu, sans être trop blâmée, prendre quelque chose de mieux qu'un Sigisbé honoraire : la seule objection de son mari était que Byron étant un hérétique, il ne se sentait pas la conscience tranquille sur un pareil suppléant de ses fonctions. Mais ce n'était là qu'une excuse pour s'éloigner lui-même de sa femme : la séparation a eu lieu, et Byron a pris chez lui Thérésa et la famille. Rien d'amusant comme d'entendre la jolie comtesse prêcher son *Inglese* : elle ne désespère pas de le convertir

à la foi romaine : il y a dans le caractère de Byron une teinte de superstition qui lui donne quelque espérance d'en venir à bout. Un moine lui a prédit qu'il mourrait martyr de cette religion dont il n'avait pas toujours respecté le mystère. »

Le pauvre Shelley n'a pas vécu assez pour voir son ami vérifier une partie de cette prophétie, en mourant sous l'étendard de la croix.

Shelley lui-même était grand partisan des Grecs ; il dédia un poème à Maurocordato, et la liberté des Hellènes était un de ses rêves chéris.

S'il était sévère sur la société anglaise (je dis sévère, mais juste et sans aigreur), il savait aussi peindre avec esprit les travers de la société italienne. Malgré son goût pour la solitude et la méditation au grand air, comme il appelait ses promenades, il avait fréquenté, à Florence, le cercle du prince Borghèse ; il y avait vu aussi la duchesse d'Albany, la veuve du dernier des Stuarts et d'Alfieri. Il m'assura que malgré les regrets qu'elle ne cessait d'exprimer sur ce second époux, la duchesse s'était crue quitte avec lui moyennant le mausolée qu'elle lui avait fait élever par le grand Canova, et qu'elle s'était secrètement unie en troisièmes noces au peintre Fabre. D'a-

près Shelley, les Anglais qui passaient à Florence donnaient à la duchesse le titre de majesté : je crois qu'elle est morte en 1823, dans un âge très avancé.

Chacun sait comment ce pauvre Shelley a péri lui-même dans une tempête : son corps, retrouvé après avoir été le jouet des flots pendant quinze jours, a été brûlé selon son désir; ses cendres furent déposées dans une urne pour être placées à Rome auprès de celles d'un de ses amis, près la pyramide de Caius Sextus.

Malgré le bonheur de ma rencontre à Calais, je ne tardai pas à partir de cette ville, d'où Shelley lui-même devait incessamment se rendre en Italie, en traversant la France.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE

DU SEPTIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.



